

PER

R-496

CON

LA REVUE DE MANON

Quatrième année — No 9

Revue Littéraire la plus Distinguée des Foyers Canadiens

Montréal, 15 Juin 1928

Dans ce Numéro

L'assassin de Périne

Par Paul Junka

La jeune fille anémique

Par Germaine Acrément

Poésies

Le Courrier de Manon

Les Poèmes du Foyer



MAY McAVOY (Warner Bros.)

Lisez

**NOTRE GRAND
ROMAN D'AMOUR**

"LE HIBOU DES RUINES"

par Andrée VERTIOL

10c



Grossir, c'est
se déformer

Se déformer,
c'est Vieillir

L'Obésité

vaincue par le



THÉ DES CARMÉLITES

Ce qu'est l'Obésité

L'obésité consiste en une exagération de l'embonpoint: les gens obèses se reconnaissent à ce que leurs formes sont empâtées par l'accumulation considérable du tissu graisseux qui s'est formé sous leur peau. Il en résulte pour eux un aspect ou moins lourd ou ridicule, et une gêne plus ou moins considérable dans leurs mouvements.

L'embonpoint, tout comme l'obésité, dont il n'est d'ailleurs que le premier degré, est justiciable du traitement par le THE DES CARMELITES, car ces deux états qui rendent si difformes ceux qui en sont les victimes.

PROVIENNENT D'UN TROUBLE PROFOND

Des fonctions physiologiques qui fait que la graisse introduite dans l'organisme par l'alimentation se dépose dans les divers points du corps, sous la peau, au lieu d'être brûlée dans les organes et transformée en muscles, en chair et en énergie.

LES RECENTS TRAVAUX SCIENTIFIQUES

de Hagedorn et autres, ont démontré que l'obésité est caractérisée par une tendance anormale, chez les obèses à transformer les hydrocarbures de l'alimentation en graisse.

La suppression de l'obésité et de l'embonpoint est le triomphe du THE DES CARMELITES. Sa popularité est aujourd'hui considérable, et elle la mérite entièrement. \$1.25 la demi-boîte, \$2.00 la boîte.

Expédié franco par la malle, sur réception du prix.

Se trouve dans toutes les bonnes pharmacies. Agence spéciale

PHARMACIES MODELES GOYER

184 et 682 Ste-Catherine Est,

MONTREAL

LE THE DES CARMELITES

provoque l'amaigrissement sans rien changer au régime alimentaire ni à ses occupations journalières.

Le THE DES CARMELITES modifie profondément les échanges nutritifs, provoque chez les malades qui en font usage, un accroissement de la quantité d'azote, et principalement de la quantité d'urée éliminée par les urines. Cette constatation est le signe d'une désassimilation exagérée des substances albuminoïdes et explique comment le THE DES CARMELITES agit contre l'embonpoint. On peut dire qu'avec le THE DES CARMELITES, l'amaigrissement se produit TOUJOURS parce qu'il augmente les oxydations organiques et que la graisse est brûlée par suite de l'accroissement des oxydations.

Cette médication suffira amplement, sans changer en rien aux habitudes, au régime, aux heures de travail, pour accroître suffisamment les combustions organiques défectueuses, brûler la réserve trop grande de graisse et empêcher celle-ci de s'accumuler de nouveau dans les tissus.

Le THE DES CARMELITES doit également être recommandé aux personnes qui souffrent de **maux de tête, bourdonnement d'oreilles, battements de coeur, oppression, maux de reins**, symptômes d'une dégénérescence graisseuse, qui influe sur les fonctions du coeur, du foie, des reins et de l'estomac.

LA REVUE DE MANON

Revue littéraire la plus distinguée des Foyers Canadiens

Armand Homier
Gérant de circulation

ADRESSE :
2035, rue Saint-Denis, Montréal.
Tél. Harbour 6966

Administration :
M. J.-Arthur Homier
Directeur-gérant
Rés.: Calumet 0166-W

ABONNEMENT
Canada : 1 an, \$2.00; six mois, \$1.25
Etats-Unis : 1 an, 2.25; six mois, 1.50

Paraissant Bi-Mensuellement
Mlle Emma Gendron, directrice-propriétaire
Résidence : Tél. Calumet 1058

Quatrième année — No 9

Montréal, 15 juin 1928

Le numéro : 10 sous

RÉFLEXIONS

Chacun de nous devrait être un savant. "On s'instruit toute sa vie", disent les bonnes gens. Et avec grand'raison. Un savant, c'est un homme qui aime à étudier.

Or, un appétit augmente suivant la façon dont on le contente.

Pour aimer l'étude, il faut avoir déjà beaucoup étudié. Nul ne devient savant en un tour de main. Ce n'est pas là un don accordé à certains, mais bien un talent qu'il faut se donner la peine d'acquérir.

Celui qui veut être un savant doit avoir soif de connaissances. Il désire apprendre, et il aime à exercer son intelligence.

L'athlète qui, chaque jour, assouplit les muscles de son corps, en arrive à ne plus pouvoir se passer de ses exercices. Tout son être le réclame, et, s'il ne peut s'y livrer, il est malheureux.

De même, pour l'athlète mental. Celui-ci, chaque jour, fait travailler sérieusement son esprit, jusqu'à aimer ce travail intellectuel et à ne pouvoir s'en passer sans être, lui aussi, tout à fait malheureux.

Si vous voulez devenir un savant, vous devez vous habituer à raisonner avec logique et clarté, à aller toujours au fond des questions — ou, du moins, aussi près du fond qu'il est possible.

Tout fait qui vous est présenté, vous devez l'éprouver.

Il ne suffit pas que vous croyiez les choses, il faut encore que vous sachiez pourquoi vous les croyiez.

Il est nécessaire encore que votre étude journalière soit basée sur un plan bien établi. L'étude n'a de valeur que si elle est systématique. Notre intelligence est particulièrement une faculté d'habitude. Nous apprenons mieux les choses en les répétant souvent qu'en nous les assimilant par un dur effort mental. N'a-t-on pas dit que la répétition est la mère de l'étude ?

Mieux vaut un effort moyen, appliqué jour après jour suivant une méthode, qu'un effort intense appliqué une fois de temps en temps.

Ce n'est pas tant au contenu de sa mémoire que l'on reconnaît un savant, c'est-à-dire par le nombre de choses dont il se souvient, qu'à son aptitude à disposer ce qu'il sait. Il doit savoir où trouver dans sa tête exactement ce qu'il lui faut. Toute son intelligence est sévèrement classifiée. En effet, toute instruction ou toute éducation ne dérive-t-elle pas de l'art de la classification ?

La plus grande partie de notre savoir vient des livres, et, parmi ceux-ci, il est nécessaire de choisir avec le plus grand discernement. Un philosophe pratique a dit qu'aucun livre n'avait de valeur avant d'avoir vingt ans d'âge. Nous savons tous que le temps est le meilleur critique, et les autres choses étant égales, autant prendre les volumes d'une valeur éprouvée.

Il y a dans le monde tant de bonne littérature ayant subi l'épreuve du temps, qu'il est inutile de charger notre mémoire de beaucoup du fatras moderne.

C'est par la façon dont nous les digérons que nous nous rendons compte de la valeur des choses lues. En méditant sur ce que nous y avons découvert, nous nous l'assimilons et nous l'incorporons à ce que nous savons déjà, pour former le corps harmonieux et solide de nos connaissances.

* * *

Toute personne qui voudra se procurer d'anciens numéros de "La Revue de Manon" pourra le faire en s'adressant aux bureaux de la Revue, 2035 Saint-Denis, ou en envoyant un mandat de poste. 10 sous le numéro.

Pour constituer une vie digne de ce nom, trois choses sont nécessaires: puissance, plaisir et paix.

Quelle satisfaction pourrait-on puiser dans une existence dont toute puissance serait retirée ? Une des grandes forces du sport, c'est de nous obliger à donner à plein notre puissance, et nous applaudissons le vainqueur, c'est-à-dire l'homme qui montre le plus de puissance. L'emploi de celle-ci s'entend, bien entendu, au moral comme au physique.

Quant au plaisir, c'est un mot sur lequel il faut s'entendre. Or, ont donné une excellente définition ceux qui ont vu dans la joie de servir le seul plaisir véritable de la vie. Le plaisir de recevoir, de jouir des spectacles extérieurs est un de ceux dont on se lasse le plus vite. Posséder, se divertir font les plus sûrs et les plus rapides blasés. Mais ceux qui se dévouent à apporter joie et soulagement dans la vie des autres, ont trouvé une source de bonheur inépuisable.

La paix vient et nous est assurée par le contact entre la vie et certains principes fixes. Lorsque nous avons pris de fermes décisions au sujet de certaines choses, celles-ci cessent définitivement d'être l'objet de nouveaux examens. Elles nous laissent en paix. Rien de plus lassant, de plus démoralisant que de toujours tout remettre en question.

Tel est l'un des grands avantages de la foi: c'est un soleil autour duquel gravitent, dans un ordre immuable, toutes nos pensées, toutes nos opinions.

Une vie d'où toute foi est absente est sans cesse agitée par le remous des passions contraires.

Celui qui possède assez de puissance pour jouir de la lutte contre les obstacles extérieurs, qui prend plaisir à embellir la vie du prochain, qui possède assez d'équilibre mental pour connaître la paix intérieure, celui-là peut dire qu'il connaît le vrai prix de la vie.

Frank CRANE.

NOS ROMANS COMPLETS A NOS NOUVEAUX LECTEURS

Voici la liste des romans complets déjà parus dans notre revue: "CENDRILLON AU BAL" par Guy Chantepleure, "PRES DU BONHEUR" par Henri Ardel, "PERILS D'AMOUR" par Daniel Lesueur, "LE MARI DE GISELE" par H. A. DOURLIAC, "MALGRE ELLE" par Eva Jouan, "PROFIL DE VEUVE" par Paul Bourget, de l'Académie française, "LE ROMAN DE LUCIEN" par Guy Vander, "PETITE MUSE" par Henry de Forges, "LA CHANSON DES ROSES" par René Poupon, "SON ROMAN D'AMOUR" par Michel Nour, "LA FIANCEE DU COMTE GUY" par Paul Junka, "MONETTE" par Mathilde Alanic, "EN SUIVANT L'ETOILE" par Florence Barclay, "LE FIANCE DE JOSETTE" par Paul Junka, "AU DELA DU COEUR" par Edmond Coz (publié en deux numéros), "PLUS FORT QUE TOUT" par Paul Cervières (publié en deux numéros), "LE MARI D'ANTHE", par Berthe Neullies (publié en deux numéros), "MON CYGNE", par Emmanuel Soy (publié en deux numéros), "LE MARI DE VIVIANE" par Yvonne Schultz (publié en deux numéros) et

"LE HIBOU DES RUINES"

par Andrée Vertiol,

qui paraît dans le présent numéro.

On pourra se procurer les romans déjà parus en écrivant ou en s'adressant à "La Revue de Manon", 2035 rue Saint-Denis, Montréal.

Chaque roman se vend 10 cents et est expédié sans frais de poste. Ceux en deux numéros se vendent 20 cents.



A journée finie à l'usine, Guillaume Mahurec quitta ses compagnons pour prendre, comme chaque soir, le petit chemin bordé de genêts conduisant à la chaumière de Périne Lespérou; les ouvriers le suivirent du regard avec des mines apitoyées.

— Pauvre Gars! dit l'un d'eux, le voilà qui va vers son chagrin!

Un autre, optimiste, haussa les épaules:

— Bah! ça finira par s'arranger! La Périne n'a pas besoin d'être si fière! Elle n'est qu'une enfant trouvée, après tout, et elle ne rencontrera jamais de meilleur parti que Guillaume, un travailleur, un bon camarade qui a le cœur sur la main!

— N'empêche, assura un troisième, qu'il est bien changé depuis qu'il se ronge le cœur, comme ça, pour cette brune. Des fois, il a l'air de quelqu'un qui rumine un mauvais coup!

Et tous reconnurent en choeur:

— Pour ça, oui! le gars n'est plus le même!

Puis, ils se dispersèrent, paisibles, allant vers leur logis.

Et tandis que ses compagnons échangeaient sur son compte ces aperçus sans malice, Guillaume Mahurec s'éloignait à grandes enjambées par le petit chemin bordé de genêts aux fleurs d'or.

C'était un garçon d'une stature herculéenne, avec des mains puissantes qui brisaient tous les objets fragiles qu'elles touchaient. Ses colères, s'il en avait, devaient être terribles. Mais l'examen de la figure rassurait vite ceux qu'aurait pu armer cet extérieur redoutable.

Elle était extrêmement douce, cette figure où s'ouvraient de grands yeux clairs, couleur d'océan ensoleillé; elle avait, sous les cheveux blonds, une coupe presque enfantine encore, avec l'expression simple, candidement étonnée, qu'on admire dans les tableaux des Primitifs, et elle traduisait la bonté, la tendresse sans mesure, quand elle n'apparaissait pas, comme maintenant, tendue dans l'effort de concentration qui trahit le trouble intérieur de l'âme.

Guillaume arriva ainsi au bord de la lande, devant une humble maisonnette couverte en chaume, dont l'accès n'était défendu que par une barrière à claire-voie.

Il s'y accouda sans entrer, appelant d'un accent singulièrement vibrant:

— Périne!...

Du jardinet situé derrière la chaumière, une voix fraîche cria:

— Je viens!...

L'instant d'après, une svelte silhouette de femme s'encadra dans la porte ouverte.

C'était Périne Lespérou, une fille de vingt ans, belle sans doute, mais surtout douée d'un charme ensorcelant.

De taille à peine au-dessus de la moyenne, la merveilleuse harmonie des formes se devinait sous la pauvreté du vêtement; le teint était d'une matité admirable que ne pâlisait point le voisinage des épais bandeaux, noirs comme la nuit; la bouche semblait un fruit attirant; les yeux de velours bleu sombre demeuraient imprénérables et souriants. Une séduction irrésistible émanait de cette créature rare, dont, par un contraste étrange, le visage était doux et le

LES CONTES TENDRES

L'ASSASSIN DE PERINE

par Paul JUNKA

geste hautain. Quand elle voulait prendre la peine de plaire, il fallait, fatalement, que l'on se donnât à elle, et quand on l'aimait c'était bien pour toujours!

A la vue du jeune homme, elle réprima un mouvement d'ennui.

— Encore toi, Guillaume!

Il soupira:

— Toujours moi, Périne!

Elle haussa les épaules:

— Pour ce que ça t'avance, mon pauvre gars!

— Qui sait? fit-il lentement avec une douceur têtue. Peut-être que ma persévérance ne me sert de rien maintenant. Mais plus tard, tu te laisseras toucher!

La belle créature s'impatienta.

— Je te l'ai dit: Jamais!

Guillaume tendit vers elle des mains suppliantes:

— Par pitié, ne le répète pas! Sois bonne! Personne ne t'aimera comme je t'aime!...



...Guillaume, un travailleur, un bon camarade...

— Mais si je ne veux pas être aimée par toi! s'écria Périne outrée.

Il hocha gravement la tête:

— L'amour ne se commande pas! Tes ordres n'y font rien, ni ma volonté non plus! Je te dis la vérité, Périne: Si j'avais pu t'arracher de mon cœur je l'aurais fait!

A son tour, elle soupira.

La dureté qu'elle se commandait s'évapora devant la résignation de cette tendre plainte, et elle ne trouvait plus de mots pour répondre.

Guillaume continua:

— Ne me repousse pas! Qu'est-ce que je te demande? La permission d'attendre ton bon plaisir et de venir ainsi chaque soir quêter l'aumône de ton sourire!... Tu vois, je n'entre pas, et rien que de t'avoir regardée, je m'en vais content... Dis oui, Périne?...

Mais, chose étrange, à l'inlassable refrain de ces phrases de prière, un revê-

nement s'opérait dans l'âme obscure de Périne. Sans doute était-elle de ces natures indépendantes, si fièrement rebelles à tout ce que l'on cherche à leur imposer. Les sourcils froncés, un éclair de défi dans ses prunelles de velours bleu, elle prononça, dédaigneuse:

— Il faut en finir, Guillaume! Ce que tu appelles de la persévérance, je l'appelle, moi, de l'obstination! Et j'en suis excédée, comprends-tu? J'ai de jour en jour, reculé de te l'avouer, parce que j'avais peur de te faire trop de peine. Mais il n'est pas permis de persécuter une femme de la sorte! Je suis libre de mon cœur et de ma personne; à force de me poursuivre de ton amour, tu arriveras à ce que je te haisse! Et, tiens! déjà il me semble que je prends en horreur ma maison, le pays et toi-même!...

Elle se dressait, excitée par ses paroles, grandie de méprisante colère.

Guillaume était devenu blême; sa main puissante se crispait sur le bois de la barrière.

— Périne! gronda-t-il, prends garde!

Elle le défia:

— A quoi?

Ils se mesurèrent du regard. En ces deux êtres, dont l'un adorait l'autre, il n'y avait plus que deux ennemis furieux. Au fond d'eux s'étaient réveillées les animales violences, et de l'irréparable s'approchait...

Mais, dans un chêne, en bordure de la lande, un rossignol chanta. La mélodie divinement tendre tomba comme un rosée suave sur leurs cœurs en feu. Sans doute, le petit chantre des soirs d'été célébrait pour sa compagne charmée la douceur de vivre et d'aimer.

La colère des jeunes gens se fonda dans une émotion humble. Ils sentirent la misère de nos sentiments asservis à l'instinct. Périne détourna la tête pour cacher deux armes qui montaient à ses paupières, et Guillaume redevint un bon géant attristé...

Au bout d'un instant, Périne reprit:

— Pardonne-moi, mon pauvre Guillaume!... Si je te fais du mal, je m'en fais bien aussi!... Mais je ne peux pas te permettre de venir, même quelques minutes, le soir, car ce serait de t'encourager. Et je ne serai jamais ta femme. Mes rêves sont autres... Tu reconnaîtras au moins que je ne t'ai pas trompé!...

La haute taille du jeune homme se courba.

— Alors, c'est non? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— C'est non!

— Pour toujours?...

— Pour toujours!

— Bien!... Adieu, Périne!... puisses-tu ne rien regretter et ne pas te rappeler dans la peine combien je t'ai aimé!...

Il souleva son feutre et s'en alla le cœur lacéré.

II

Le surlendemain, un Dimanche, des groupes se formèrent comme de coutume sur la place.

Enveloppées dans leurs mantes, les commères bavardaient; cambrés dans la veste aux broderies de soie, les gars se rapprochaient des fillettes auxquelles ils

(à suivre page 14)



JACCIO sous le soleil du 15 août 1769 !

Mme Letizia Buonaparte, que les gens saluent respectueusement, sort de sa maison. Elle a dix-neuf ans, de beaux cheveux châtons, un pur profil de médaille syracusaine et de longs cils embragent ses yeux farouches et splendides. Elle va lentement, étant au dernier terme de sa grossesse, vers la cathédrale dont la nef obscure est toute étoilée de cierges.

Devant la statue de la Vierge, elle écoute pieusement la messe, mais vers le milieu de l'office, elle est obligée de se lever. Elle sort, elle gagne sa maison et quelques instants après se répand la nouvelle : la jeune femme vient de donner le jour à un fils.

Mme Letizia date de ce 15 août ensoleillé.

Jusqu'à ce jour, elle a été une femme courageuse et fière, économe et pauvre, mariée trop jeune à un beau garçon un peu fat qui entendait ne se priver de rien.

Elle a sacrifié sa beauté sur l'autel domestique et à dix-neuf ans elle a déjà six enfants, mais voici celui qui doit lui donner son titre sacré, celui qui doit l'appeler "Madame Mère".

Il est faible, chétif et elle ne l'en aime que davantage. Sa tête trop grosse pour son corps penche toujours. On pourrait peut-être lui faire embrasser un état paisible, en faire un prêtre, comme le cousin Hiéronyme, comme l'oncle Lucien... Elle rêve... Mais l'enfant est irritable et violent. Il grandit à l'écart des autres. Il faut songer à son avenir, et elle se sépare de lui... Le voici, avec son pauvre petit trousseau, à la grille de l'école militaire de Brienne. La jeune mère n'a plus que ses lettres respectueuses et tendres, et, lorsqu'il a onze ans, elle vient le voir.

Elle le trouve effroyablement maigre avec sa lourde tête ardente et ses cheveux plats.

Cinq années après, en 1785, elle perd son mari qui meurt pendant un voyage et qu'on enterre à Montpellier, et c'est un corsage de veuve qu'elle dégrafe pour donner le sein à Jérôme, son dernier-né.

* * *

En juin 1793, elle est installée à Marseille. Elle y campe, plus exactement, car elle n'a rien, ni meubles, ni linge, ni argent, mais le capitaine d'artillerie Napoléon Buonaparte partage sa solde avec elle; Joseph est aux bureaux de la guerre, Lucien vient de trouver un emploi, et, une fois de plus, elle recommence sa vie, sur des ruines. D'ailleurs les événements se précipitent. Joseph épouse Julie Clary, la fille d'un négociant de Marseille : Mme Buonaparte a un salon. Paulette y joue la comédie Barras et Fréron, près du clavecin, applaudissent, empressés; l'orage révolutionnaire se retire en grondant: Napoléon est nommé général et c'est lui, le grand préféré, qui va lui causer la première peine.

Sans avoir été consultée, Letizia apprend, le 19 ventôse 1796, que son fils a épousé civilement la veuve de Beauharnais, Joséphine Tascher de la Pagerie.

Elle est très digne, et si l'angoisse l'assaille nul ne peut le deviner. Des dames d'honneur, des grands dignitaires, l'entourent. A sa droite, Joséphine, la belle créole indolente, a posé son bras d'ambre sur la pierre du balcon et le parfum des roses à la Sultane, qui est alors à la mode, émane de sa toilette,

LA VIE DOCUMENTAIRE

MADAME MÈRE

par Léo LARGUIER

flotte autour d'elle, et Madame Mère en est gênée, et il lui semble que l'odeur trop forte emplit le jour d'automne et qu'elle trouble, sur la place du Carrousel, les soldats qui défilent, l'arme au bras, déjà ensorcelés par le génie de son fils qui les regarde passer de son oeil d'aigle, immobile sur un cheval blanc, dans son uniforme brodé de consul.

1804!... Les cloches de Paris sonnent à toute volée, dominées par le bourdon de Notre-Dame. Napoléon ceint de laurier, comme César, vêtu de pourpre et d'hermine, comme Charlemagne, a été sacré par le Pape, mais la mère n'a pas assisté à cette apothéose suprême. Elle est à Rome, auprès d'une amie malade. Mme Clary, et elle est à peine éblouie par tant de gloire.

Elle n'arrive à Paris que le 20 décembre, plusieurs semaines après le service, incliné plus profondément devant elle, annonce :

— Son Altesse Impériale, Madame!

* * *

L'Empereur lui alloue une rente annuelle d'un million; le grand Trianon est à sa disposition, avec le château de Pont, et dans les cérémonies, sa place est à la droite de Napoléon, mais les galas et l'étiquette ne sont guère de son goût. Elle s'efface. Elle comprend qu'il n'y a aucun rôle à jouer avec un tel artisan de gloire. Elle a tout donné à ce fils prodigieux, qu'irait-elle faire à côté de lui? D'ailleurs il se passe de tout avis et n'obéit qu'à son formidable instinct. Elle l'a bien vu lors de son mariage avec Joséphine.

Ah! celle-là! comme elle est peu la femme que la Corse austère avait rêvée pour son enfant. Il n'y a guère entre elles que des relations protocolaires, et la matrone antique qu'est Madame Mère, la femme forte qui a mis au monde treize enfants comprend peu cette jolie créole indolente.

Seule, au milieu du miracle impérial, elle ne perd pas la tête. Sans doute, ils sont tous rois, à présent: Joseph en Espagne, Jérôme en Westphalie, Louis en Hollande, et Caroline est reine de Naples et son frère Joseph Fesch est cardinal... "Pourvu qué cela doure!" comme elle dit!" Pourvu que cela dure!... Car elle est peu acclimatée, et elle parle un français mâtiné de patois corse, elle est demeurée simple et sobre, et dans la vaisselle d'argent timbrée d'aigles et de couronnes elle mange souvent quelques châtaignes de son île natale.

Mille choses la froissent. L'Empereur s'irrite lorsqu'elle l'appelle, comme autrefois, "Naboulioune!!" Il a beau avoir battu toute l'Europe, n'est-il pas son petit? Peut-elle ne pas le voir, débile avec sa grosse tête boudeuse, empourprée de colères qu'elle seule savait apaiser? Violent, terrible et charmant pour elle, il n'a guère changé, et elle signe froidement, à côté de lui, l'acte de séparation que vient de dresser le chancelier Cambacérès, cet aigre jour de décembre où Napoléon répudiait Joséphine. Elle voit clair. Elle juge tout de suite la nouvelle épouse de son fils, cette archiduchesse

autrichienne qu'elle estime intelligente et vaniteuse, et elle sait lui en imposer et garder son rang.

* * *

Le mois de mars 1811 avait apporté une grande joie à Madame Mère. Le roi de Rome était né, l'Empire avait un héritier, mais l'horizon ne tarda pas à s'obscurcir. L'Europe se soulève.

Le 2 avril 1814, tandis que les Alliés campent dans Paris, et que Napoléon, vaincu, songe à Fontainebleau, Madame Mère arrive à Blois. L'Impératrice, le roi de Rome, Joseph, Louis et Jérôme, les reines Hortense et Julie l'accompagnent, et il pleut sur la petite ville.

Le 7, on lui apprend que l'Empereur a abdiqué. Elle embrasse et regarde pour l'éternité son petit-fils que Marie-Louise emmène en Autriche.

Elle revit son fils pour la dernière fois à Malmaison.

Ah! ce suprême adieu! Il faisait chaud et toutes les roses du jardin enbaumaient. Elle le regardait, et lui, se taisait, comme absent. Il évoquait sans doute d'autres parfums. Joséphine venait de mourir dans cette vieille demeure charmante. L'heure approchait... il fallait tout laisser... il ne lui restait rien que cette vieille mère. Oh! cette immense douleur dans l'odeur des roses innombrables, parmi les souvenirs d'un vieil amour!...

* * *

Elle achète alors le Palais de la place de Venise à Rome et s'y enferme, morte à tout ce qui n'est pas le souvenir du captif de Sainte-Hélène. Il tombe malade. Elle proteste contre l'exil meurtrier, mais on lui refuse la grâce d'aller vivre avec lui, et le 22 juillet 1821, elle apprend qu'il a été couché dans la bière, revêtu du manteau qu'il portait à Marengo. Dieu l'accabla comme Niobé. C'est immobile sur une chaise longue, immobile et aveugle, qu'elle apprit la mort de son petit-fils, le duc de Reichstadt, et celle de sa fille Pauline.

Elle s'éteignit doucement le 21 février 1836, à l'heure des vèpres... Son cercueil est depuis 1857 dans une église de cette île qu'elle avait tant aimée, et le voyageur peut lire cette inscription sur sa tombe :

"Maria Letizia Ramolino Bonaparte.
Mater Regum."

Léo LARGUIER.

o

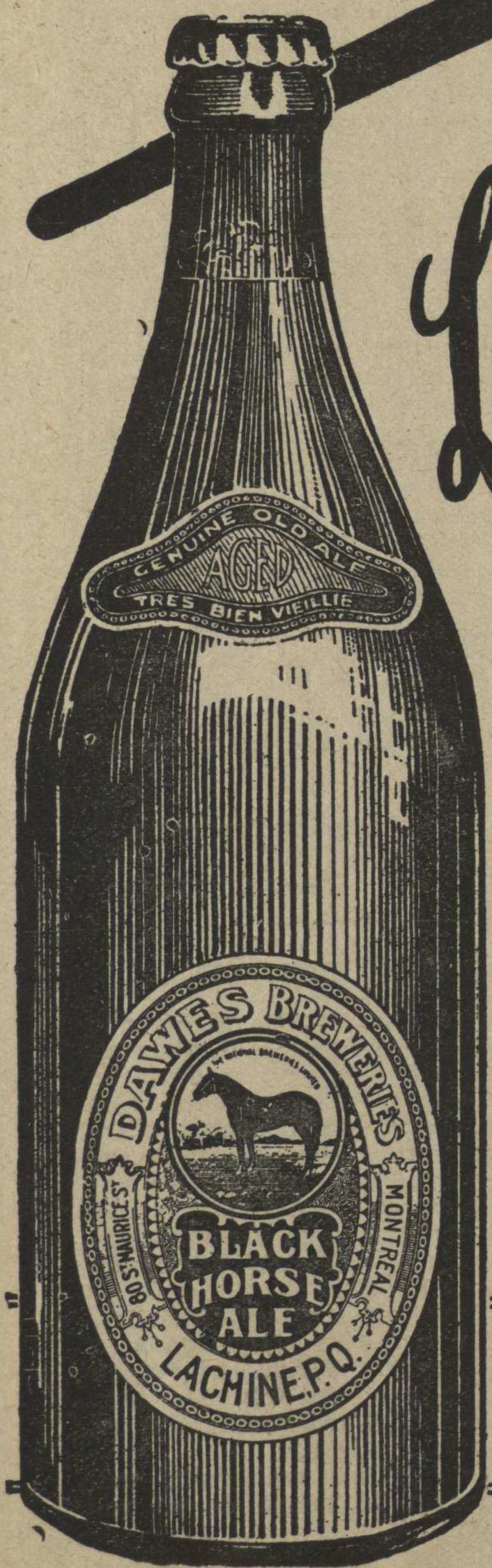
MARIEE AU BERCEAU

Bien cuieuse coutume, en vérité, que ce'le de marier, et de marier légalement, comme aux Indes, les enfants dès leur plus tendre enfance! Et c'est à ce sujet que la commission parlementaire, chargée d'élaborer les textes des trois futures lois qui doivent assurer les réformes sociales envisagées depuis de nombreuses années par le conseil législatif de Bombay, vient de faire une découverte peu banale.

En compulsant les archives officielles, la commission a découvert que dans la province de Bombay, 74,000 enfants de moins de cinq ans sont régulièrement mariés, et que déjà trois mille d'entre eux sont veufs...

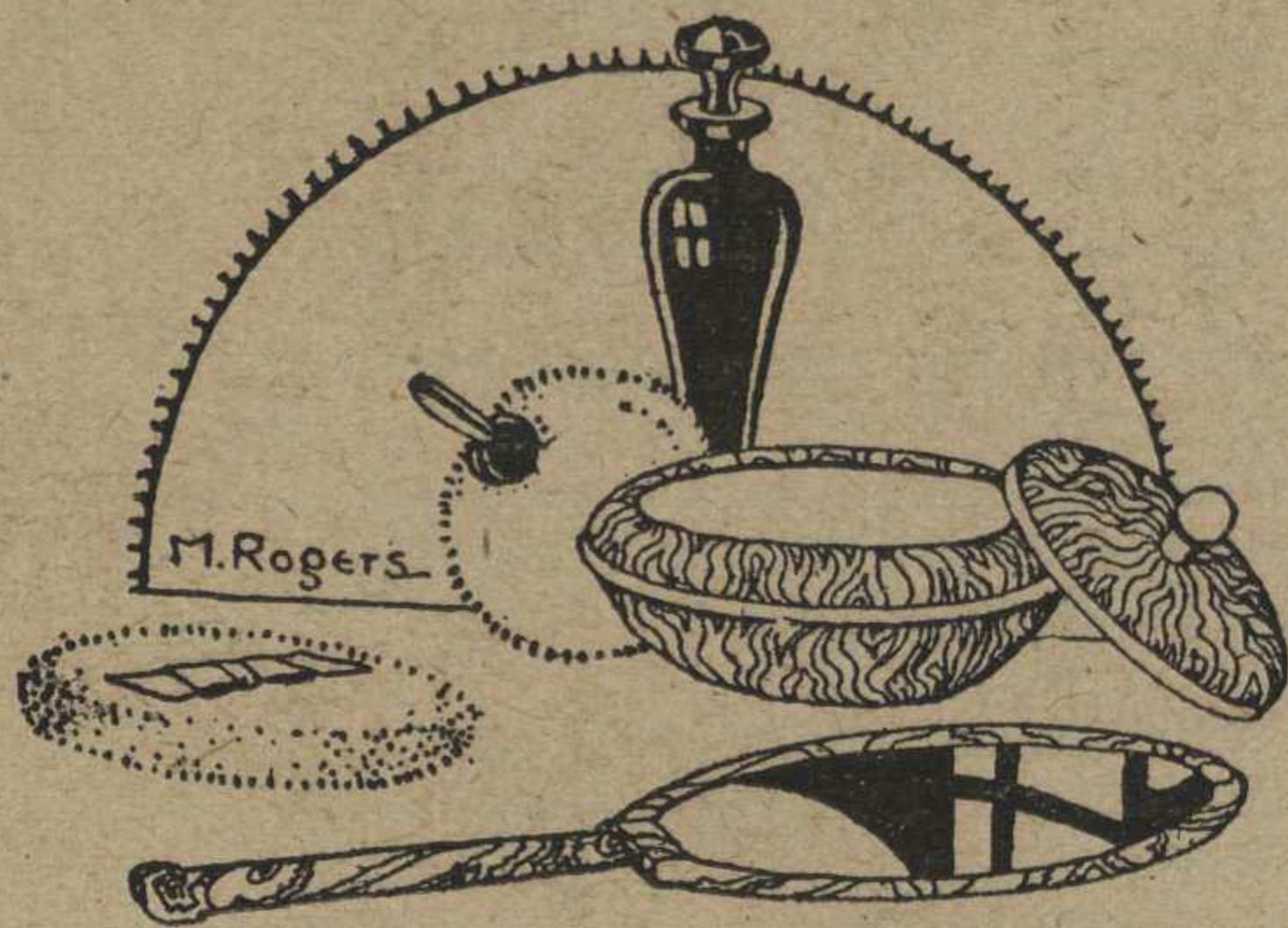
Triste! mais il est vrai qu'ils ont encore largement le temps de se remarier!

DAWES
BLACK HORSE



*La plus pure
et la
meilleure*

**PLUS DE 100 ANS D'EXPERIENCE
DANS CHAQUE BOUTEILLE**



SOYONS BELLES !

LA NUQUE ET LE COU

La nuque a ses séductions, le cou ses attraits tout comme le visage; la plus légère déféctuosité suffit à en détruire le charme et la beauté.

Le cou doit être normalement mince à la partie supérieure, et plus large à la base épousant avec douceur la courbe des épaules. La nuque doit être remplie et ronde, non gonflée, non creuse et ne montrant point les muscles ni les nerfs.

Il faut donc la défendre de la maigreur et de l'embonpoint ainsi que des dépressions, musculaires.

On a beaucoup médité des nuques raccourcies, non point parce que le cheveu court enlaidit la nuque, mais, purement et simplement parce qu'il la révèle avec

La femme devant le miroir

Secrets et recettes de beauté



une franchise ingénue, et montre ses perfections ou ses défauts.

Attention! la nuque révèle aussi, avec indiscretion, l'âge des femmes, la morsure du temps s'y inscrit en rides ou en graisse.

Le cou rond et sans rides exprime une nature jeune et saine.

Prenez donc un soin jaloux de cette partie du corps à laquelle, peut-être, n'accordez-vous pas l'attention qu'elle mérite. Le cou ne se peut dissimuler ni mentir. Le premier soin à en prendre est de ne point le serrer, la compression causant le gonflement des artères et la flétrissure de l'épiderme par congestion lente.

Lotionnez le cou et la nuque avec des préparations astringentes ou émollientes, suivant que votre épiderme est sec ou gras.

Observez la plus stricte hygiène; employez pour vous garder des clous, furoncles et autres ennuis graves qui abîment le cou l'accol pur, la bonne eau

de Cologne, l'alcool de lavande, l'alcool camphré pour frictionner la peau.

Les lotions au jus de citron mêlé à l'esprit-de-vin, les applications d'eau oxygénée à 12 volumes, la teinture de benjoin mêlée à l'eau de roses, sont d'excellents cosmétiques pour le cou et la nuque.

Pour raffermir l'épiderme l'eau oxygénée est utile.

Le cou trop gras sera massé avec une pommade ou une crème réductives. Les jaunes d'oeufs battus dans l'eau de rose et l'huile de noisettes donnent une composition bienfaisante qui garde, paraît-il, la fraîcheur du cou et défend sa jeunesse. Le remède est du XVIIIe siècle, époque des coquettes célèbres.

Le glycérolé d'amidon, après une lotion à l'alcool pur, produira un bon effet. Il est, en tous cas, un bon remède contre les irritations.

Nous parlerons, la prochaine fois, du menton et du... double menton!

PSYCHE.

La Culture Physique et la femme

LES EXERCICES RECREATIFS: LA BALLE

Voici le beau temps revenu, nous allons pouvoir travailler fenêtres grandes ouvertes, pratiquer la culture physique de plein air.

Les exercices récréatifs dont nous allons parler ont pour but d'amincir la taille, de faire fondre la graisse, de maintenir la sveltesse. Enfilons donc notre chandail de bonne laine et jouons.

Commençons par l'exercice à la balle. Une balle de tennis moyennement rebondissante sera suffisante pour notre jeu.

Il n'est pas aisé de suite et vous serez sans doute maladroitement pour débuter; après quelques jours les hésitations auront disparu.

Position de départ. Le corps droit, les jambes un peu écartées pour un bon équilibre.

Exécution: La balle de tennis en main, la lancer à terre, énergiquement, non pas devant soi, mais derrière, en vi-



sant le talon gauche, la balle ne doit naturellement pas toucher le talon mais le sol.

Pour cela, tordre le buste sur le bassin, sans déplacer les pieds, lancer la balle des deux mains, la rattraper au-dessus de la tête sans jamais bouger les pieds.

Recommencez le même lancement à droite du corps et rattraper pareillement la balle au-dessus de la tête.

Il faut exécuter ces mouvements plusieurs fois et les couper de temps à autre d'exercices respiratoires.

Il ne s'agit pas d'exécuter des mouvements déterminés, équilibrés, mais des mouvements provoquant des contractions musculaires excellentes.

Quand vous aurez acquis l'adresse nécessaire il faudra accélérer le jeu; la vitesse étant la bonne conditions pour transpirer et par conséquent faire fondre la graisse, assouplir le corps.

DIANE.

NOUBLIEZ PAS: 6 primes gratis avec chaque abonnement d'un an

POÉSIES

Crépuscule

L'ombre lente s'étend aux pieds des noirs côteaux,
Le jour vient de finir; la nuit n'est pas venue;
De pâles rayons d'or percent encor la nue
Et des vergers en fleurs éclairent les rameaux...

Les cailloux du chemin ont des reflets d'émaux.
Sur tout, une langueur semble être survenue
Qui remplit tous les cœurs de douceur inconnue:
La nature s'endort, et s'endorment nos maux.

Suzon à pas furtifs, au village est rentrée;
Sous les saules moussus, la barque est amarrée,
Sa rame tremble encore auprès des coussins chauds.
Mais un sanglot lointain a rompu le silence,
Comme pour rappeler le cri de la souffrance.
C'est le chant de cristal des timides crapauds.

Maurice HONORE.

Piété

Pour reposer un peu ma fatigue et ma peine,
Je cherche un lieu discret et pur de calme bon,
Et dans le jour qui brûle et meurt à l'horizon,
Je vais d'un pas tremblant, avec mon âme humaine,
Vers l'Eglise où reposer toute ma peine.

Et me voici au pied des intimes lumières,
Genoux ployés, front dans les mains et recueilli,
Déversant ma douleur en des mots tout surpris
De sortir de ma bouche en forme de prières,
Au pied du Christ et de la Vierge: ces lumières.

Lors il descend sur moi une ombre bienfaisante,
Tissée d'un grand amour et tout spirituel,
Et dans mon cœur s'épanouit comme en plein ciel,
Le concert délicat des Anges aux voix lentes,
Parmi une aube d'or et d'ombre bienfaisante.

Maintenant il n'est plus de fatigue et de peine,
Une douceur a pénétré jusqu'en ma chair,
Et je me tiens devant la nuit, l'esprit plus clair,
Le cœur meilleur, l'âme sereine,
Et regardant partir ma fatigue et ma peine.

Henri MUGNIER.

Bébé Griffonne

J'étudie auprès d'elle et dans sa main mignonne
Je viens d'assujettir le crayon frais taillé;
Elle trace des traits multiples, et rayonne,
Comme un poète après un vers bien émaillé.

Comme toutes ses pareilles elle est initiatrice,
Et quand elle me voit puiser dans l'encrier
Elle tend, avec l'air pétillant de malice
La main vers l'écritoire pour me forcer à crier.

"Bébé, soyez donc sage; en cette liqueur noire
Vos roses petits doigts seraient vite tachés."
Ainsi quand je lui conte une émouvante histoire
Les grands yeux bleus sur moi, se tiennent attachés.

Puis fière elle m'appelle et me montre l'ouvrage
Tracé sur le papier qu'elle m'a dérobé;
Moi, père, je souris en admirant la page,
Et dis à l'écrivain: "C'est bien Bébé!"

(Auteur inconnu.)

SANTÉ

PUBLIE PAR LA LIGUE ANTITUBERCULEUSE ET RE SANTE PUBLIQUE DE MONTREAL

L'ASSISTANCE MATERNELLE

A l'occasion de son assemblée annuelle qu'elle vient de tenir, cette institution de bien public a présenté un rapport chargé des oeuvres qu'elle a accomplies au cours de l'année dernière. A cause de leur importance particulière, il convient de revenir sur quelques-uns des chiffres qu'on a cités. Le total des mères secourues a été de 1,044 qui représentent 5 pour cent du nombre ordinaire des naissances de toute la ville. Les services rendus sont considérables sans doute mais ne semble-t-il pas qu'il pourraient s'accroître davantage? La proportion des mères qui sont dans le besoin, des clientes naturelles de l'oeuvre n'est-elle que de 8 pour cent? Or l'Assistance Maternelle veut étendre sa protection à toutes. Le nombre de ses comités paroissiaux n'est que de 20 alors que la ville compte 115 paroisses. L'Assistance Maternelle devrait avoir un comité dans chaque paroisse. C'est là le désir exprimé par Sa Grandeur Monseigneur Georges Gauthier. C'est là aussi le voeu ardent des dévouées directrices de l'oeuvre.

Aucun décès n'a été enregistré parmi les 500 mères qui ont pu bénéficier des services des infirmières. Peut-on de fa-

çon plus éloquente démontrer la valeur des services compétents que les gardes-malades rendent aux nouvelles mères? Aussi, la reconnaissance de l'oeuvre est-elle acquise au gouvernement et en particulier à l'honorable Athanase David pour la subvention spéciale qui a été accordée à cet effet. C'est pourquoi l'Assistance Maternelle désire augmenter le plus rapidement possible son personnel d'infirmière actuellement débordé par les demandes.

L'excellence de la surveillance prénatale peut être aussi démontrée par la proportion des décès survenus durant le premier mois chez les nouveaux-nés protégés par l'Assistance Maternelle. En effet, cette mortalité est de 31.2 par 1000 naissances vivantes tandis que le taux moyen de toute la ville a été de 43.6 au cours des cinq dernières années.

La secrétaire a donc raison de dire au sujet de l'un des buts de l'Assistance Maternelle: "Conserver à la société son capital le plus précieux, les nombreuses vies humaines qui, faute de soins, hélas! trop souvent sont fauchées par la mort dès le berceau."

Pour reconnaître les services inappréciables que nous rend l'Assistance Maternelle de même que pour lui permettre de les augmenter davantage, le devoir impérieux nous incombe à tous de lui verser généreusement les deniers dont elle a besoin et qu'elle sait faire fructifier si merveilleusement.

On ne prend pas de poissons avec un hameçon sans appât; de même qu'avec de la beauté sans grâce on ne fait pas de conquêtes.

Saint-Omer.

La Femme et les Sports

A la base de la pratique il y a la culture physique

Nous avons souvent exposé ici les bienfaits de la culture physique, non seulement pour nos sportives, mais aussi pour celles qui ont dépassé l'âge des compétitions athlétiques et qui veulent cependant rester en excellente condition.

Vous n'obtiendrez, en effet, vous, sportives, un maximum de rendement que si vous préparez vos muscles, votre cœur, vos poumons, aux efforts que vous serez appelées à fournir au cours des épreuves que vous disputerez, et vous ne vous y préparerez complètement que par une pratique régulière de la bienfaisante culture physique.

Allons, Mesdames, Mesdemoiselles, vous qui voulez goûter les joies saines du sport, ou vous qui voulez plus simplement vous défendre contre l'embonpoint précoce et inesthétique, devenez des culturistes ferventes, et vous obtiendrez des résultats que vous ne soupçonnez peut-être pas complètement.

La Culture Physique est un principe que nous avons toujours défendu et auquel nous voudrions rallier toutes les lectrices de "La Revue de Manon".

EMMA GENDRON.

Une femme peut gouverner toujours à sa fantaisie l'homme du monde le plus impérieux, pourvu qu'elle ait beaucoup d'esprit, assez de beauté et peu d'amour.

Fontenelle.



CINÉMA

Dernières Nouvelles des Studios



La compagnie Universal vient d'acheter deux histoires originales qui sont destinées à Glenn Tryon, le célèbre acteur comique.

Ces films s'intitulent "LEAVE IT TO ME", par Carl Krussada et "MAKING THE GRADE" qui a pour auteur John Foley.

Grace Cunard, que tous ceux qui ont été témoin de la première présentation en séries se souviennent bien, vient de se lancer dans une nouvelle carrière: elle écrit des scénarios et la compagnie Universal vient d'acheter l'un d'entre eux, "A Fightin' Fool".

On ne croit pas cependant qu'elle ait abandonné de jouer tout à fait, on s'attend à ce qu'elle paraisse dans une série de la compagnie Universal au cours de la saison prochaine.

La compagnie Universal vient d'acheter les droits d'adaptation pour "CUPID AT VASSAR", le succès de la scène, écrit par Owen Davis. Le film servira de véhicule à Laura La Plante comme étoile populaire de la compagnie Universal.

Cette histoire est parfaitement dans le cadre de Mlle La Plante qui a un tour particulier pour le genre de comédies légères dont Davis est devenu le maître au théâtre.

Laura La Plante, étoile de la compagnie Universal, réalisera cinq films pour la saison 1928-29. C'est ce que l'on a annoncé cette semaine au bureau de la Universal.

Les titres sont: "Homie James", "One Rainy Night", "That Blonde", "Dangerous Dimples" et "The Last Warning".

"HOME JAMES" vient d'être complété. Il a été tiré d'un roman de Gladys E. Johnson, adapté par Morten Blumenstock, et dirigé par William Beaudine.

"THE LAST WARNING", un "spécial" de la Universal, sera dirigé par Paul Leni, dans le genre de "The Cat and the Canary". Comme ce dernier film, cette nouvelle production sera adaptée d'une pièce mystérieuse, populaire sur le Broadway. La pièce a été écrite par Thomas F. Fallon, tirée d'une nouvelle de Wadsworth Camp qui s'intitule "House of Fear".

"ONE RAINY NIGHT" est tiré d'une œuvre originale de Laura Hess, adaptée par Paul Schofield. C'est Wesley Ruggles qui en sera le directeur.

George Sidney, le principal interprète du dernier succès de la compagnie Universal, "THE HEART OF A NATION" (We Americans), est arrivé dans la métropole américaine il y a quelques jours venant en ligne directe d'Hollywood. Le même jour, Patsy Ruth Miller, la vedette féminine de ce film, arrivait d'Europe à bord du Mauretania.

On ignore combien de temps ces deux populaires artistes demeureront à New-York. Il y a une chance que l'un ou l'autre ou les deux fassent une apparition au théâtre Colony en même temps que la représentation de "THE HEART OF A NATION" dans cette maison.

Beryl Mercer, qui joue le rôle de la mère juive dans ce film, et Daisy Belmore, qui joue celui de la mère allemande, sont également à New-York.

Le grand film d'Edward Laemmle pour 1928-29 sera "MAN, WOMAN AND WIFE" de Charles A. Logue. On y verra Norman Kerry, Pauline Starke, Kenneth Harlan et Marian Nixon.

William Wyler a dirigé "Anybody Here Seen Kelly" de façon si satisfaisante que Carl Laemmle a accordé au jeune directeur un contrat à long terme avec la Universal. Son prochain film pour la saison 1928-29 sera "The Shakedown", adapté directement à l'écran.

C'est dans "LONESOME" que Glenn Tryon, qui a déjà réalisé plusieurs scènes comiques, fera ses débuts dans le drame.

Glenn Tryon est relativement nouveau dans le cinéma, mais il avait déjà une longue expérience théâtrale. D'accord, il faisait partie d'une petite troupe de tournée, voyageant sous la tente pour ensuite passer sur la grand scène où il a joué plus de deux cents rôles différents. C'est après l'avoir vu jouer sur la scène de Los Angeles que Carl Laemmle le décida à faire du cinéma.

"BROADWAY" est le succès du théâtre de la saison dernière pour lequel Laemmle a payé \$225,000 pour les droits d'adaptation l'été dernier. Il y a quelques jours, il a refusé \$400,000 pour ces mêmes droits. "BROADWAY" est la pièce la plus sensationnelle qu'on nous ait montrée depuis de longues années. Le film qui en sera tiré ne lui sera pas inférieur.



Gloria Swanson et Mack Sennett

UN PEU
DE
TOUT

BRIC-A-BRAC

Nouvelles
Renseignements
Recettes

LES FAUTEUILS DE VICTOR HUGO

Hauteville-House, à Guernesey, que les descendants de Victor Hugo viennent d'offrir à la Ville de Paris, présente cet intérêt particulier qu'elle a été presque entièrement meublée et décorée par le poète.

Il y a exécuté non seulement des dessins et des tableaux, mais des meubles, de style "moyenâgeux bien entendu."

Dans la galerie du deuxième étage, on remarque de curieux fauteuils portant au dos, en lettres formées de clous dorés : "Mater" (celui de Mme Hugo); "Pater" (celui du poète, un peu plus élevé, signe de l'autorité paternelle); "Filius" (celui d'un de ses fils) et "Amatus amat" (celui qui aime est aimé).

Dans la salle à manger se voit le fameux fauteuil des ancêtres, avec la devise : "absentes adsunt" (les absents sont présents); les bras sont reliés par une chaîne. Pendant les repas, le fauteuil restait vide à la place d'honneur, et il inspirait, disait-on, une certaine crainte aux invités impressionnables.

Le NOUVELLISTE.

* * *

LE SOLEIL ET LES GRATTE-CIEL

Une remarque assez curieuse vient d'être faite par les architectes américains : c'est que les habitants des étages supérieurs des gratte-ciel de New-York profitent, chaque jour, d'une heure supplémentaire de soleil.

Lorsque le soleil disparaît derrière les hautes collines, situées à l'ouest du fleuve Hudson, une ombre bien nette apparaît sur les façades des immeubles tournés vers le couchant.

Cette ombre s'élève à la vitesse d'environ 15 centimètres par seconde.

Pour un bâtiment comme le Woolworth Building, qui a une hauteur de 815 pieds au sommet de l'immeuble. Après que le soleil est couché, il éclaire encore, pendant près d'une demi-heure, les fenêtres des derniers étages.

Le gain de lumière est donc d'environ une heure par jour.

L'ALGERIE.

* * *

LA VOIX QUI VIENT DU CIEL

Un collecteur de taxes de Budapest ayant dérobé 400 livres sterling, avait disparu.

Il était bien en sûreté dans une auberge de campagne et se croyait à l'abri de toute poursuite. Mais l'aubergiste avait installé un poste de téléphonie sans fil. Un soir que le voleur digérait sans remords un dîner excellent, le haut-parleur apporta des nouvelles de la capitale et, parmi elles, la description exacte du percepteur infidèle, que la police recherchait.

Le voleur à entendre ainsi cette voix mystérieuse qui détaillait avec minutie son signalement, ressentit une telle impression d'épouvante qu'il hésita toute la nuit entre le suicide et la reddition.

Il a fini par se constituer prisonnier.

Le TELEGRAMME.

PROPAGANDE AERONAUTIQUE

Charles Lindberg nest pas seulement le plus illustre des aviateurs américains, c'est un merveilleux propagandiste de la cause aérienne aux Etats-Unis.

Après un raid triomphal, toutes les grandes villes américaines, et même d'autres qui ne sont pas grandes, lui ont demandé de leur faire l'honneur d'une visite

— Je veux bien, leur a répondu Lindbergh, mais à la condition que vous disposiez d'un terrain d'atterrissage pourvu de tout l'aménagement désirable. Sinon, j'attendrai pour répondre à votre invitation, que vous ayez comblé cette lacune.

Nombre de municipalités, qui n'avaient point prévu cela, se sont empressées, pour recevoir la visite de Lindbergh, de faire les dépenses nécessaires. Et c'est ainsi que les Etats-Unis comptent aujourd'hui, ou compteront avant peu, plus de mille aérodromes parfaitement installés...

La NATION BELGE.

* * *

VILLES DES MORTS

Les Egyptiens modernes continuent à avoir pour leurs morts la vénération que ressentaient ceux d'autrefois. Ils ne la manifestent plus en construisant des pyramides, mais leurs cimetières doivent être plus justement appelés "cités des morts". Des rues bien entretenues, des cours ombragés de palmiers, des monuments qui sont des maisons, avec de véritables salles de réception, forment les cimetières égyptiens. Et à de certaines périodes de l'année, les vivants se rendent sans faute dans ces lieux où les morts sont censés "recevoir" et où leur esprit se plaît à voir ceux qu'ils aimèrent. Les familles ont ainsi des maisons de plusieurs pièces, meublées richement et même gaiement, où la tombe, recouverte d'étoffes précieuses, occupe la place d'honneur. Et les "cités des morts" sont surveillées et soignées bien plus que les quartiers délabrés où demeurent les vivants.

The SPHERE.

* * *

UN PATRON PARFAIT

L'Association des dactylographes des Etats-Unis a ouvert une enquête parmi ses membres afin de déterminer qui est, du point de vue des employés, le modèle des patrons et quelles sont ses qualités.

C'est le président d'une Compagnie d'électricité qui est venu en tête de liste avec 100 points d'avance sur le suivant.

Voici quels sont ses mérites:

Il arrive toujours à l'heure, mais ne proteste pas si sa dactylo est un peu en retard;

Il répond lui-même au téléphone;

Il s'habille bien et ne fume pas de mauvais cigares;

Il ne jure pas;

Il ne demande pas à sa dactylo de mentir en répondant qu'il est sorti quand il est là;

Il ne s'aperçoit jamais, au moment de la fermeture du bureau, qu'il lui reste neuf lettres à dicter;

Il ne dit rien quand on apporte de légères modifications à ce qu'il dicte;

Il ne se plaint jamais de n'être pas compris.

Aux qualités qu'on exige d'un patron, combien d'employés...

LE PATRIOTE DES PYRENES.

* * *

LES LIVRES A TRAVERS LE MONDE

Un statisticien argentin, M. Sparn, a pu établir la richesse en livres du monde civilisé. Il ne s'est occupé, il faut dire, des bibliothèques importantes, c'est-à-dire de celles qui comptent plus de cinquante mille volumes. Il y en a sur terre, paraît-il, exactement 1,038 (avec 181 millions de livres. Voici comment ces richesses littéraires sont réparties:

Europe, 669 bibliothèques, 119,600,000 volumes; Amérique du Nord: 314 bibliothèques, 54,100,000 volumes; Amérique du Sud et Centre: 22 bibliothèques, 2,300,000 volumes; Asie: 23 bibliothèques, 3,900,000 volumes; Australie: 7 bibliothèques, 1,100,000 volumes; Afrique: 3 bibliothèques, 200,000 volumes.

En Europe, la possession des livres se partage comme suit:

Allemagne: 160 bibliothèques, 29,500,000 volumes; France: 111 bibliothèques, 19,800,000 volumes; Grande-Bretagne, 101 bibliothèques, 17,000,000 de volumes; Italie: 85 bibliothèques, 13,300,00 volumes; Autriche: 32 bibliothèques, 5,200,000 volumes, Suisse: 26 bibliothèques, 3,700,000 volumes; Belgique: 19 bibliothèques, 3,000,000 de volumes; Hollande: 18 bibliothèques, 3,200,000 volumes; Pologne: 14 bibliothèques, 2,800,000 volumes; Espagne: 14 bibliothèques, 2,500,000 volumes.

Quant à la possession en livres des particuliers il est naturellement difficile de l'évaluer.

JOURNAL DES DEBATS.

* * *

LES QUALITES DE LA FEMME

Un journal anglais proposait récemment à ses lecteurs un referendum ainsi conçu:

— Quelle est la qualité que vous appréciez le plus chez une femme?

Le journal en question a reçu 17,500 réponses diverses. Certains lecteurs appréciaient chez une femme la beauté, d'autres la discrétion, d'autres encore le silence. Mais il faut croire que sur les 17,500 réponses, plus de 15,000 s'accordaient à reconnaître que la plus intéressante qualité que puisse posséder une femme, c'est la science de la cuisine.

EVE.

BON - A - SAVOIR

par LE VIEUX CHERCHEUR

LES BOISSONS D'ETE

La piquette

Rien que le nom prononcé fait venir l'eau à la bouche, la piquette pétille et embaume. C'est une boisson fermentée très facile à composer et qui ne revient pas cher.

Les poires, les pommes, les cormes roses, rouges ou grises donnent une piquette excellente qui ressemble beaucoup au cidre. Les prunes, les prunelles, les cerises employées crues donnent une boisson très bonne et rapidement faite.

On met les fruits entiers en abondance dans un fût que l'on remplit d'eau et qu'on tient bien clos jusqu'à fermentation. Quelques jours suffisent.

On peut mettre les fruits sécher au four avant de les employer, la piquette est alors plus forte et se conserve mieux. On peut même la mettre en bouteilles une fois fermée et filtrée.

La piquette de raisins ou râpé.

C'est la meilleure du genre. On la fait de deux façons: 1° On emplit un tonneau aux deux tiers de raisins, on bouche hermétiquement et on laisse fermenter. Au bout de quinze jours on ajoute un peu d'eau chaque jour et lorsqu'on trouve que la boisson a atteint le degré voulu de goût et de force, on commence à la boire en ajoutant chaque fois la quantité correspondante d'eau jusqu'à ce que la piquette n'ait plus de force.

La seconde méthode consiste à mettre dans le tonneau moitié raisin et moitié eau. On ferme et laisse fermenter. Quand la fermentation a cessé la boisson est faite. Par le goût, la force, elle ressemble beaucoup au vin.

La piquette de marc de raisins

Elle se fait de la même manière que celle de raisins et donne une boisson plus forte surtout si on se sert de raisins et donne une boisson plus forte surtout si on se sert de raisins blancs.

Piquettes de poires

On mêle les poires, on les pile et on les met dans un tonneau avec de l'eau au tiers et à une température d'au moins 50%. Quand la fermentation s'établit, on soutire et on remplace par de l'eau, puis on ajoute à nouveau le liquide soutiré. On écume et on peut ajouter un peu de cassonnade. On remue le liquide avec un bâton tous les jours.

Cidrette

Mettez dans un baril 20 pintes d'eau, 2 livres de pommes séchées au four, 2 onces de baies de genièvre, 2 livres de raisin, ajoutez au bout de trois jours un demiard d'eau-de-vie, laissez macérer huit jours. Soutirez, mettez en bouteilles; laissez reposer quatre ou cinq jour en laissant les bouteilles debout.

La boisson de mûres.

Les mûres s'écrasent, se mettent à fermenter dans un tonneau avec de l'eau et du miel. Au bout d'une quinzaine, elles fournissent une boisson exquise qui pétille d'autant plus que l'on a forcé la quantité de fruits.

Si on mélange aux mûres des aïrelles myrtilles, la boisson est meilleure encore. On peut la filtrer et la mettre en bouteilles au frais pour la consommer assez vite, cependant.

La boisson d'épine-vinette.

Avec les baies de l'épine-vinette (une livre et demie par pinte d'eau), on prépare une limonade excellente d'un goût agréable et très rafraîchissante, elle convient même, dit-on, aux estomacs fragiles et irrités. Les fruits d'épine-vinette sont bons à cueillir dès octobre.

L'Agra (boisson italienne)

Choisissez quelques citrons bien mûrs, pelez-les parfaitement. Faites fondre du sucre (d'un poids égal au double des fruits) dans de l'eau; faites bouillir eau et sucre durant dix minutes, écumez soigneusement. Coupez les citrons en tranches minces, jetez ces tranches dans l'eau sucrée chaude. Laissez bouillir cinq minutes environ, laissez refroidir et mettez en flacons. Tenez les flacons bouchés, couchés sur le sable. Vous consommerez cette boisson avec de l'eau de seltz et de la glace pilée.

Les Ratafias

Les ratafias sont des infusions de fleurs, de fruits, de plantes ou de noyaux dans de l'eau-de-vie convenablement sucrée. Les fruits à écorces comme les oranges, les cédrats, les citrons, les mandarines, se mettent avec le zeste. Les cerises et autres fruits à noyaux s'écrasent avant l'infusion, les fleurs et les racines se pilent, les noyaux seuls se cassent.

Pour une pinte d'eau-de-vie on met une demi-livre de sucre et une chopine d'eau.

Les ratafias se consomment purs, c'est-à-dire sans y ajouter d'eau, comme liqueurs de dessert ou, et cela est le plus fréquent, surtout l'été, avec de la glace pilée et de l'eau de seltz. On sert la boisson, avec des pailles, dans de hauts verres gobelets givrés.

Le ratafia de Grenoble

Dans deux pintes d'eau-de-vie on fait infuser un quart de livre d'amandes de noyaux de cerises épluchées, 150 grains de fleurs de pêcher, 30 grains de cannelle et une douzaine de clous de girofle. Puis on fait fondre une livre de sucre dans deux pintes de suc de merises. On réunit les deux mélanges, qu'on filtre, après quoi on met la liqueur en bouteilles.

Ratafia de cassis

Prendre, égrener, écraser, trois livres de cassis très mûr. Les mettre dans une

Téléphone Calumet 5908

TOUJOURS EN MAIN LE PLUS
GRAND CHOIX DE

GATEAUX

Pâtisserie Canada

367 rue De Castelnau

Près de la rue Saint-Denis

cruche avec 4 pintes et 1 chopine d'alcool à 85°, une demi-livre de framboises, 15 grains de girofle, 60 grains de cannelle. Au bout de trois mois, séparer tout le liquide, en exprimant fortement. Remettre le jus dans le vase avec 2 livres de sucre, le sucre fondu, bien mêler le tout, filtrer, mettre en bouteilles, laisser vieillir six mois.

Ratafia de raisin muscat

Mettre macérer durant vingt-cinq jours 2 livres et demie de muscat sain bien mûr, égrené et écrasé, dans une pinte d'alcool à 85°. Passer après avoir fortement exprimé au travers d'un linge et avoir recueilli soigneusement le jus, faire fondre 3 livres de sucre dans une chopine d'eau, mêler le tout et laisser éclaircir. Six semaines après mettre et bouteilles, avec précautions.

Ratafia de noyaux

Dans 3 pintes d'eau-de-vie à 59° faire infuser, durant un mois, 6 onces de noyaux de pêches concassés, 6 onces de noyaux de cerises entiers, remuer de temps en temps. Au bout du mois, faire fondre 2 livres de sucre dans 12 onces d'eau bouillante, mêler. Laisser reposer et refroidir, filtrez et mettez en bouteilles.



Sapinol!

Véritable spécifique
contre

**Rhumes, Bronchites,
Pneumonie, la Grippe,
Catarrhe Pulmonaire
et la Coqueluche.**

Vente en Gros
MARTINEAU-BOUCHER
143 Saint-Maurice — Montréal

Le Courrier de Manon

Je remercie tout le monde avec beaucoup d'émotion pour l'accueil empressé que l'on a fait au courrier de Manon. Je suis heureuse que vous vous soyez souvenus de moi comme je me suis souvenue de vous tous. Puisque je sais maintenant pouvoir compter sur vous, soyez sûrs que le courrier sera très intéressant.

Venez donc sans crainte échanger vos pensées et vos impressions sur tous les sujets qui vous intéressent. Nous serons, si vous le voulez bien, une grande famille dont chaque membre sera soucieux de rendre service et assistance aux autres membres. Ainsi nous pourrons réellement goûter des heures heureuses.

BLANCHE D.—Vous voulez me faire juge d'une cause bien délicate. Vous me faites pitié, mon cœur voudrait bien consoler le vôtre que je sens triste dans ce moment mais... Vous m'apparaissez comme le petit oiseau qui sentant pousser ses ailes s'est hissé au bord du nid... il regarde le ciel vers lequel il voudrait s'envoler, ce ciel clair où il n'y voit aucun nuage; ce ciel vers lequel d'autres oiseaux s'élancent avec des cris joyeux... grisé, croyant la chose facile, d'un élan il a voulu planer, mais ses ailes trop fragiles ont été brisées et il est retombé mourant, hors du nid. C'est là votre cas, vous avez un foyer, un mari qui vous aime et que vous avez librement choisi, aujourd'hui votre cœur bat pour un autre et fascinée par le ciel de rêve que vous entrevoyez, vous venez sur le seuil de votre demeure que vous quitteriez... me dire: Manon, conseille-moi. Petite enfant, que voulez-vous donc que je dise? Serais-je votre amie si je vous répondais: Allez! élancez-vous vers ce grand ciel? Non, n'est-ce pas? Malgré que je fasse la part du cœur et que je comprenne ses faiblesses, je ne puis pas vous conseiller d'aimer l'autre. Songez donc à cette vie qui serait la vôtre, cette vie en dehors de la société? C'est parce que je vous porte de l'affection que je vous crie prenez garde! Cet autre qui sait que vous n'êtes pas libre et qui a osé troubler votre bonheur n'est pas digne d'être aimé. Vous allez peut-être me trouver sévère mais qu'importe! Je veux que vous ouvriez les yeux. L'un vous aime pour son caprice, mais l'autre votre mari, vous aime pour vous-même et d'un véritable amour. Ce talisman que je possède, Blanche D., vous-même vous pouvez vous le procurer: avec lui rien à craindre, il s'appelle "volonté". Essayez-le. Manon demeure votre amie bien vraie.

JE LUI SERAI FIDELE.—R. Je pense que cette jeune fille est très sage, elle peut vous refuser un baiser et vous aimer la même chose.

TOUTE SEULE.—Oui, Manon veut vous accueillir, vous avez besoin d'être aimée, eh bien! on vous aimera et vous ne sentirez plus ce froid de la solitude. Écrivez-moi comme vous l'avez fait et ne vous occupez pas des fautes d'orthographe. A bientôt.

HIRONDELLE.—R. Oui, je vous pardonne... je suis prête à vous rendre le réciproque de votre amitié. Venez, Manon laisse sa porte ouverte et son cœur pour tous ceux qui ont besoin d'oubli et de consolation. Oui, à cette pauvre espérance, on y vit et on y meurt, mais quand

même, nous devons lui laisser répandre sa douceur en nos cœurs et ne fut-ce qu'un leurre, la laisser s'emparer de nous pour nous endormir un moment dans ses bras consolants et berceurs. Oui, Hirondelle, vous avez raison, espérez. Bienvenue.

LISE S.—R. Bonjour toujours chère. Je suis toute heureuse du bonheur qui vous arrive, enfin vous allez revivre puisque vous avez retrouvé votre cœur. C'est-à-dire retrouvé et donné en échange d'un autre... Quel adorable échange, n'est-ce pas? Comment trouvez-vous la vie maintenant? Belle et bonne? C'est sûr que la souffrance endurée pour l'autre ne vous a été infligée qu'afin de mieux vous faire apprécier le présent. Je suis de bonne humeur et en bonne santé. Je suis charmée de votre tutoiement.

MIREILLE-JOLIE.—Voici une poésie de la Comtesse de Noailles. J'espère qu'elle vous plaira.

"LE SOMMEIL"

Je ne puis sans souffrir voir un humain visage
Clure les yeux, dormir, et respirer si bas:
Un mystère m'étreint, j'ai peur, je ne sais pas
Pourquoi soudain cet être est devenu si sage,
Sans défense, lointain, hors de tous les débats...

— Ne ferme pas les yeux! se peut-il que je voie,
O mon unique enfant, ton clair et jeune corps
Tout plein de vive humeur, de bourrasque, de joie,
De colère, de feu, de raison et de torts,

Emprunter tout à coup, dans la paix qui te noie,
L'humble faiblesse, hélas! et la bonté des morts!
Comtesse de NOAILLES.

PAILLASSE.—Oui, un jardin clos, Paillasse, un oasis, où l'on se reposera du trafic des hommes!

Le banc moussu sous le lilas vous est octroyé, non parce que chez les hommes il y a un proverbe de ce genre: premier arrivé, premier servi... vous oubliez, Paillasse, que les hommes n'ont pas à mettre le nez dans nos affaires! Je vous le donne ce banc, parce que vous m'intéressez. Voilà de la franchise toute pure, n'est-ce pas?

J'attends les causeries promises; me permettez-vous une question? Que pensez-vous des hommes, Paillasse? et cette autre... que pensez-vous de l'amour?

Sujet brûlant, n'est-ce pas?

Vous devez avoir beaucoup à dire sur ces sujets, si l'on en juge par votre pseudo. J'aimerais aussi que vous répondiez "séparément" à la question que pose "Un correspondant aux courriéristes" pour tous dans ce courrier. Vous

voyez, si vous vous êtes taxé d'égoïsme, moi, je ne crains pas de me montrer exigeante... est-ce féminin? Vous êtes très cordialement bienvenu. Vous ne pourrez plus dire à partir de maintenant: "Je suis un pauvre gueux sans feu ni lieu". Avant de nous quitter, voulez-vous écouter ce poème? Il vous fera garder un bon souvenir du jardin clos et il réveillera peut-être en vous quelques rêves endormis.

AUORE

Le soleil naît. D'un jet de lumière, il arrose
Les nuages errants dans l'or clair du matin,
Si roses qu'on dirait des pétales de roses
Qui s'effeuillent sur du satin.

Fraîche, l'eau court et glisse entre les herbes

[neuves,

Dans la pénombre humide où chantent les remous;
Les vieux saules en pleurs, prostrés comme des
Trempeurs leurs bras grêles et mous. [veuves,

Le sable micacé luit au versant des berges,
Les calices baignés de la splendeur du jour
S'ouvrent en palpitant comme le cœur des vierges
S'ouvre aux premiers frissons d'amour.

Le vent jeune qui rit en froissant les feuillées
Agace les troncs bruns et crispe les roseaux,
Et la chanson de l'air sous les branches mouillées,
Réveillent le chant des oiseaux.

Un long cri de gaieté s'envole sur la terre,
Et sous son dais brodé de nuages mouvants,
L'astre roi, Dieu des Dieux, penché comme un bon
Béni la vie et les vivants. [père,

Edmond HARAUCOURT.

Donc, au revoir, Paillasse?

QUESTION D'UN CORRESPONDANT AUX COURRIERISTES

Que feriez-vous, vous tous, à la place de cette femme: Une femme est placée entre son fils et son mari dont, sur l'un des deux, le destin, selon son choix, déposera le sceau de l'immobilité éternelle... QUI devra-t-elle sauver?... LEQUEL des deux sauveriez-vous?...

Allons, gentilles et gentils courriéristes, répondez en foule, Manon attend impatiemment votre réponse.

A MARCHAND DE BONHEUR.—Votre question: Croyez-vous à la volonté pour combattre un sentiment très fort est assez embarrassante. Je ne crois pas, à mon humble avis, qu'il suffise de vouloir fortement lutter contre un sentiment pour que celui-ci disparaisse. Ce serait trop beau! Malgré cela, comme l'exception confirme la règle, il se peut fort bien que certains cœurs réussissent, à force de volonté, à bannir un sentiment naissant. Il suffisait, je crois, de penser le moins possible à l'objet pour qui l'on éprouve un sentiment, et en plus, éviter soigneusement toute rencontre. Peut-être que par ces deux moyens fort simples réussirait-on à éteindre un sentiment naissant, mais lorsqu'on a fait des aveux et que l'on en a reçu, je doute fort que la volonté tue un grand amour. Par contre, je crois que rien ne résiste à ce grand marchand d'usure et d'oubli... qu'est le temps. Tout passe ici-bas... et nous passons avec tout.

FIGURELLA LA BLONDE.—Je préfère à *La nuit tombe*, *Le chemin qui descend* et *Le mal d'aimer*, du même auteur. Les connaissez-vous? Je serais heureuse de causer livres et poésies avec vous.

FARANDOLLE.—Votre question passionnera beaucoup de femmes et nombreuses seront les réponses. Pour ma part, je ne puis que constater la faiblesse du sexe fort... surtout, ne protestez pas trop, messieurs du courrier. J'ai vu, de par ma situation, étant jeune fille, tant de cas où les hommes mariés faisaient abstraction de tout sentiment de fidélité conjugale, que je suis fixée... Pourtant, l'exception confirme la règle. Il y a des hommes honnêtes qui respectent le pacte de leur femme. D'ailleurs, quelle est la femme qui doute, celle qui n'aime pas. La confiance en son mari n'est-elle pas la base du bonheur conjugal. Nous espérons toutes être l'idéal du foyer. Vivons dans cette douce quiétude et ne pensons jamais "à ce qui peut arriver", cette petite phrase est le ver rongeur de l'esprit de bien des femmes, et le résultat en est que le bonheur du foyer tombe... en sciure. Maintenant, à toutes les tendres, les érudites, surtout les aimantes, j'adresse cette poésie, vous me direz ce que vous en pensez. Je ne connais pas l'auteur, si quelqu'un peut la compléter, j'en serai bien reconnaissante.

J'ai rêvé, cette nuit, que tu vivais encore...
Nous cheminions ensemble à la fin d'un bon jour,
Ton coeur battait tout près de ce coeur qui
[t'adore,
Et mes yeux dans tes yeux lisaient ton grand
[amour.

Je me suis éveillée en larmes à l'aurore...
Le songe d'or avait disparu sans retour,
Hélas ! et c'est trop vrai... le Dieu qu'en vain
[j'implore,
A moi mon bien-aimé m'a ravi pour toujours.

Le coeur brisé, je pense à ce qui pourrait être :
A ce bonheur que nous ne devons pas connaître,
A ton regard qui s'est éteint sans me revoir...
Et cependant, ami, si c'était à refaire,
Si nous nous retrouvions au jour d'avant la
[guerre,
Je te dirais encore : "Va-t-en, c'est ton devoir !..."

CINNA.—Vous paraissez admirer l'amour qui survit à la trahison, moi pas. Je veux dire, je préfère la lutte intime pour tuer cet amour qui est, après tout, indigne. Pourquoi entretenir de la souffrance inutile. Je préfère l'amour qui ne survit pas à la mésestime.

ETOILE FILANTE.—Les humbles ont tant besoin de soutiens, d'être encouragés, soutenus. Avant de porter un jugement et de se laisser aller à un sentiment quelconque, il faut savoir pénétrer les âmes et remonter aux origines et aux raisons des mobiles des actes, ce que peu de gens s'efforcent de faire. La condition des humbles exige de la part des êtres forts et riches beaucoup d'indulgence et beaucoup d'amour. Connaissez-vous, amie, les sévérités de Jean Rostand, au sujet des riches. Oui, l'être humain ne vaut que par sa personne morale, et je précise en disant que par les efforts qu'il fait pour s'ennoblir.

LUMIERE DU FOYER.—Lorsqu'on évolue dans un milieu très cultivé, on s'instruit et on s'affine par contact. Mais, si l'on n'est pas vain, comme on se sent peu de choses !

Plus on étudie, plus on s'aperçoit que l'on est ignorant, de même si l'on fréquente constamment des gens d'élite on finit par se croire un sot. Cela à la longue rebute et déprime.

Une petite station parmi nos inférieurs nous rend la conscience de notre valeur :

car au pays des aveugles les borgnes sont rois.

MARIETTE.—Je vous aime et vous admire. Lorsque vous contez vos états d'âme, je me découvre toujours pareille à vous. Tout ce que vous m'exprimez je le ressens. Merci. A bientôt.

CONTENTE DE SOUFFRIR.—Pour moi la douleur physique n'est rien à côté de la douleur morale. Dans la douleur physique, le lendemain et même l'heure qui suit, peut être un soulagement et on oublie très vite qu'on a souffert la veille : dans une maladie la joie de la convalescence paie les souffrances endurées ! Mais quand on a le coeur saignant d'une grande douleur et que devant soi on voit que le lendemain sera comme la veille, qu'rien ne sera jamais de ce qu'on voudrait qu'il fût, la douleur physique paraît bien petite !

Il y a quelques années, j'ai eu les deux à la fois, la douleur morale a déchaîné la douleur physique. J'ai donc eu à lutter contre les deux, ma révolte d'âme a été si grande, que moi j'ai refusé toutes consolations, même la prière. Aujourd'hui encore l'orage n'est pas complètement passé. Aussi, pour le moment, je penche pour votre seconde pensée, et je fais le souhait que la première devienne mienne. Revenez encore. Merci.

UNE AME.—Vous trouverez les vers "Ah ! J'en connais beaucoup dont les lèvres sont belles, etc., etc.," dans Le Pardon (Sully-Prud'homme).

FRANCELINE.—Je ne puis me tenir de vous exprimer toute ma sympathie, vous qui sans cesse préconisez la bonté. Je vous devine une âme sensible et pitoyable infiniment pour toute souffrance quelle qu'elle soit, physique ou morale, humaine ou animale. Ne vous est-il jamais arrivé d'éprouver pour un récit même fictif un malaise touchant à la souffrance ? et votre cœur ne vous a-t-il pas joué ce mauvais tour de vous attrister intensément pour des peines qui eussent dû vous rester étrangères ?

Hélas, petite madame, que ne donnerai-je pas pour posséder une amie qui vous ressemble ! J'ai, moi aussi, le culte de la bonté, rien ne m'émeut autant qu'un acte généreux et c'est, avec l'horreur du mensonge, ce que je cherche à inculquer de prime abord à ceux qui m'entourent.

Que la vie serait plus douce à vivre si les hommes étaient bons et indulgents ! Cependant, je ne conçois pas de bonté gardant une arrière-pensée de retour, c'est pourquoi je ne comprends pas ce dicton "Être bon avec les méchants, c'est être sot".

Puis-je vous demander ce que vous en pensez ?

JULIETTE DE MAI.—Toute ma sympathie pour votre belle vaillance. Je vous remercie de vous rappeler de moi. Soyez la bienvenue au courrier. Il y a tant de mérite, aujourd'hui, à élever une nombreuse famille. En dehors du prix élevé de toutes choses, c'est si difficile de se faire seconder, et une mère doit tellement se sacrifier pour accomplir toute sa tâche qui n'est que dévouement. Bienvenue et toujours.

CHANTEPERLE.—Voici une poésie dont je ne connais pas l'auteur et que vous pourrez faire réciter à votre "petit homme" :

LES PETITS POULETS

"Pierre, dit la maman, mon joli petit homme,
Le moment est venu d'aller faire ton somme !
Vois, les petits poulets sont en train de dormir,
Pierre est un grand garçon qui ne veut pas gémir,
Encore moins se fâcher sans raison sérieuse."
"C'est vrai", fait-il avec une mine réjouie,
Un air de se moquer, ma foi très réussi :
"Les poulets sont couchés, mais leur maman
[aussi !"

EUGENE-CHARLES.—Le cas que vous me soumettez ne me semble pas bien grave, et je m'étonne de l'hésitation de la fiancée en question. Une affection cardiaque, c'est peut-être grave à son point de vue, mais pas au mien. Nous en avons tous dans ma famille et mon grand-père est mort subitement... à 75 ans ! Croyez-moi, si votre fiancée aime vraiment l'homme à qui elle a donné sa foi, elle doit au contraire l'épouser, et si elle arrive à rendre à son mari une vie douce et agréable, la menace doit vite disparaître. Et puis s'il vient un enfant, et que même la mort lui enlève l'aimé plus vite, qu'elle ait au moins le souvenir des heureux moments donnés et reçus.

Je crois que mes lecteurs et lectrices seront de mon avis.

VIVRE POUR AIMER.—Vous qui m'avez le premier souhaité de retrouver plusieurs de mes anciens correspondants, que faites-vous ? M'avez-vous déjà oubliée ?

ROSE-SAFRAN.—Merci de votre bonne lettre. Oui, je me souviens de vous. Soyez la bienvenue au courrier de Manon. Permettez-moi un conseil : dans votre entourage, livrez-vous à une observation très minutieuse des couples qui vous environnent, étudiez les moindres petits détails et gestes des maris envers leurs femmes, et... réciproquement. Je vous réponds que si vous constatez des maris très égoïstes, cherchez bien la véritable raison, et dites-moi si Madame ne s'occupe pas trop d'elle-même ?...

PETIT GARÇON MANQUE.—J'ai bien aimé les stances de Mme de Noailles. N'en auriez-vous pas d'autres à nous faire parvenir. Voici des vers de ma poétesse préférée :

DERNIERE ENTREVUE :

Attends, nous allons dire adieu :
Ce mot seul désarmera Dieu.

Les voilà ces feuilles brûlantes
Qu'échangèrent nos mains tremblantes,

Où l'amour répondit par flots
Ses cris, ses flammes, ses sanglots.

Délivrons ces âmes confuses,
Rendons l'air aux pauvres recluses.

Attends, nous allons dire adieu :
Ce mot seul désarmera Dieu.

Voici celle qui m'a perdue...
Lis ! Quand je te l'aurai rendue,

De tant de mal, de tant de bien,
Il ne me restera plus rien.

Brûlons ces tristes fleurs d'orange,
Moi, par effroi, toi, par courage.

Elles survivraient trop d'un jour
Au naufrage d'un tel amour.

Par pitié, sois-nous inflexible !
Pour ce sacrifice impossible,

Il fallait le secours des cieus,
Et les regarder dans tes yeux !

Contre toi le sort n'a pas d'armes :
Oh ! ne pleure pas... bois mes larmes !

Lève au ciel ton front abattu :
Je t'aime à jamais : le sais-tu ?

Mais te voilà près de la porte...
La terre s'en va... je suis morte !...

Hélas ! je n'ai pas dit adieu...
Toi seul es sauvé devant Dieu !
Marceline DESBORDES-VALMORE.

MADO.—Il ne faut pas confondre intelligence et instruction. Certes, une personne instruite est souvent intelligente. L'intelligence se reconnaît vite, la personne inintelligente manque d'initiative dans les circonstances exceptionnelles où elle peut se trouver, saisit peu rapidement ce qu'on veut lui dire et en dehors du cadre ordinaire de ses occupations, elle demeure banale : les connaissances durement acquises n'ont su lui donner la subtilité que la nature lui a refusée.

HUGUETTE.—Je vous conseille d'attendre quelque temps encore. Dans tous les cas, si le désir vous venait de retourner voir votre famille, il faudrait vous soumettre à leurs usages pour éviter des froissements. Si votre mari est intelligent et vous aime, il trouvera la chose toute naturelle. Je suis un peu votre sœur, étant née sous le même ciel que vous. Bon courage et à bientôt.

RAYON VERT.—Puis-je vous adresser ces quelques lignes de Maeterlinck, teintes d'un Nietzscheisme léger, trop léger à mon gré : "Tout est sacrifice aux âmes qui s'éveillent, bien peu de choses portent encore le nom de sacrifice pour une âme qui a su trouver une vie dont le dévouement, la pitié, l'abnégation ne sont plus les racines indispensables, mais les fleurs invisibles... La force immatérielle qui luit dans notre cœur doit luire avant tout pour elle-même. Ce n'est qu'à ce prix-là qu'elle luira pour les autres. Si petite que soit votre lampe, ne donnez jamais l'huile qui l'alimente, mais la flamme qui la couronne".

LE LYS DANS LA VALLEE.—Que votre communiqué m'a réconfortée, amie, il m'est arrivé tellement à propos. Je suis très heureuse de vous souhaiter la plus cordiale bienvenue et vous souhaiter en échange toutes mes amitiés. Au revoir.

MANON.

— o —

Pour utiliser le poussier de charbon

A la fin de l'hiver, il reste en cave du poussier de charbon. Le prix élevé du combustible en rend l'utilisation obligatoire. Voici un procédé très pratique :

Prenez de vieux papiers, vieux journaux, etc., et plongez-les dans un baquet rempli d'eau. Quand ils seront devenus bien humides, disposez une couche de ces papiers, une épaisse couche de poussier, et, ainsi de suite, jusqu'à ce que vous obteniez l'épaisseur d'une brique; terminez, comme vous avez commencé, par une couche de papier. Serrez bien le tout avec du fil de fer. Laissez ces briques exposées à l'humidité pendant quelques jours : vous obtiendrez un amalgame qui brûlera très bien.

—Le Journal de l'Indre.

L'ASSASSIN DE PERINE

(suite de la page 4)

"parlaient" et, en les regardant, les vieux devaient du temps où ils étaient jeunes. Tout à coup, quelqu'un remarqua.

— Tien ! La Péline n'est pas là !
La voix saine de Mélie, la couturière, répondit : — Non, on ne l'a pas cue depuis hier.

— C'est-il qu'elle serait malade ? fit quelqu'un.

D'instinct, tous les regards se tournèrent vers Guillaume Mahurec.

Il se tenait à l'écart, sombre, les bras croisés et le chapeau sur les yeux.

Des loustics blaguèrent :

— Hé ! Guillaume ! tu dois en avoir, toi, des nouvelles de la Péline ?... Où donc est-elle, qu'on ne l'a pas vue d'aujourd'hui ?...

— Je n'en sais rien ! répliqua-t-il brusquement ; est-ce que je suis chargé de la garder ?...

Et il s'éloigna à grands pas, fuyant toutes ces curiosités importunes.

Des sourires malins s'échangèrent. Décidément, le gars devenait de plus en plus singulier !

Puis, Mélie, une délurée, annonça :

— Moi, je descend jusque chez Péline !
— Nous aussi ! crièrent les jeunes filles.

Les commères approuvèrent :

— Bien sûr ! Elle n'aurait qu'à se trouver mal à son aise ! On ne peut pas la laisser comme ça !...

Et, d'une allure grave, elle suivirent les jeunes gens qui couraient déjà vers la lande avec leurs amoureux.

— Allons-y pour voir ! dirent les vieux à leur tour.

Ils emboîtèrent le pas derrière les autres groupes, et tout le village ainsi se rendit processionnellement à la chaumière de Péline.

Mais, à peine arrivés, les gens s'arrêtèrent dans une stupéfaction silencieuse.

La maisonnette était close de toutes ses issues et muette comme les demeures en deuil.

— Ah ! ça ! est-ce qu'elle serait partie ? s'exclama enfin quelqu'un.

Tout le monde protesta :

— Jamais de la vie !... An l'aurait su !...

— D'ailleurs, voilà ses poules, remarqua Mélie.

En effet, errantes par le sentier, des poules picoraient tristement.

— Les pauvres bêtes ont faim, dit une ménagère ; elles n'ont pas été soignées depuis longtemps !...

De l'inquiétude venait, oppressante ; des appels vibrants retentirent :

— Péline !... eh ! Péline !

Mais rien ne répondit, rien ne bougea dans la maison, autour de laquelle les groupes s'étaient répandus.

Et, alors, naquit la crainte d'un accident. — qui sait ? d'une agression, les chemineaux étant nombreux et l'endroit solitaire.

On battit la lande jusqu'à la nuit, on explora même, très loin, les rochers au bord de la mer. Nulle part on ne trouva trace de Péline ! En revanche, un gars qui s'était aventuré dans une caverne proche des flots aperçut, assis sur une étroite grève de presque inaccessible accès, Guillaume Mahurec qui pleurait.

Il revint faire part aux autres de sa découverte, et tous s'en retournèrent au village, remuant des pensées qu'ils n'osaient pas encore dire.

Sur la place, enfin, on s'entre-regarda.

— Un malheur est bientôt arrivé ! fit une commère sentencieuse.

Et, perdue dans les groupes, une voix murmura bien bas :

— Fort comme il l'est, ce n'était qu'un jeu pour lui de porter le cadavre jusqu'à l'Océan...

III

La Justice humaine va vite ; si la Renommée a cent voix, elle est pourvue de cent oreilles qui, un peu partout, recueillent les propos à peine murmurés, les syllabes qui volent, et jusqu'aux idées craintives qu'un soupire trahit.

Puis, un beau jour, se trouve faite l'opinion qui s'impose, et l'innocent de la veille n'est plus qu'un "prévenu".

C'est ainsi qu'un soir, en sortant de l'usine où il n'apparaissait plus que d'une façon intermittente dont on glosait tout bas, Guillaume Mahurec sentit une lourde main s'appesantir sur son épaule. Il se retourna et se trouva en face du brigadier de gendarmerie qui, très ému, lui dit :

— Suis-moi sans révolte, Guillaume ; je suis obligé de t'arrêter !...

— Moi ? s'écria le jeune homme ahuri.

Puis, tremblant, il demanda comme les enfants qu'on gronde :

— Mais qu'est-ce que j'ai donc fait ?

Le brigadier était un brave homme ; il eut pitié du désespoir de ce grand garçon qui l'aurait terrassé d'un geste.

— Je ne devrais pas te le dire, fit-il avec une toux embarrassée... Mais, enfin, comme chacun dans le pays...

Bref, tu es accusé du... de... de la disparition de la Péline...

Guillaume ouvrit de grands yeux. Les notions étaient lentes à descendre au fond de son esprit. Mais quand enfin il eut compris qu'on lui demandait compte de la vie de Péline, éperdu, il clama :

— Moi, l'avoir tuée ?... Ah ! Dieu ! je l'aimais bien trop !

Pourtant, un affreux souvenir traversa tout à coup sa pensée. Il se rappelait l'étrange frénésie qui, l'espace d'un éclair, avait fait de lui une bête furieuse. Et comme si le sauvage vouloir d'un instant eût suffi à perpétrer le meurtre, il baissa la tête, suivant le gendarme, aussi affaibli qu'un criminel.

La scène avait eu lieu devant les ouvriers de l'usine.

Ils s'en allèrent en hochant la tête, et, toute de suite, le bruit se répandit que Guillaume avait avoué.

IV

Il se défendit bien mal, le pauvre Guillaume ; colosse vaincu, il ne savait, aux questions de ses juges, à leur bienveillance même, que répondre toujours :

— Je l'aimais trop !... je l'aimais trop !... Et il pleurait comme un enfant.

Cette attitude confirmait l'impression de sa culpabilité ; mais son repentir touchait les cœurs, et quoiqu'il ne fournît point de valable justifications, les preuves de la mort de Péline ne se produisant pas non plus, il bénéficia de l'indulgence qui s'attacha aux crimes d'amour.

A la Cour d'assises, le ministère public requit mollement contre lui les rigueurs de la loi, et, dans le doute, les jurés (peu soucieux de charger leur conscience d'un souvenir importun, le renvoyèrent absous. Guillaume retourna au village.

Dès les premiers pas, il rencontra un de ses camarades de l'usine et alla à lui, la main tendue, heureux et souriant. Mais l'autre se détourna, et Guillaume, surpris, continua son chemin, remarquant qu'à son aspect les visages devenaient froids et que les ménagères, précipitam-

(Suite à la page 33)

Poèmes du Foyer

Comme la musique ou l'eau dormante

Je sais déjà tout le bonheur profond et plein, mystérieux comme la musique ou l'eau dormante,

Que je te dois dans notre si proche passé.

Mais, quand je rêve à l'avenir du paisible bonheur qui s'entr'ouvre pour nous, plus doux et plus troublant que l'eau dormante et la musique,

Je n'ose respirer, de peur d'effaroucher les anges du destin.

Et je me tourne dans les nuits, pleines d'étoiles d'or comme les cailloux clairs au fond des eaux dormantes,

Pour supplier Celui qui voulut bien nous réunir. Et dans mon cœur s'élève un grand silence, comme un psaume inquiet, comme une plainte de musique,

Pour que la Main qui les joignit ne sépara jamais l'un de l'autre nos cœurs.

Bonheur.

Mon cœur danse de joie tout comme si c'était dimanche.

Parce qu'il fait soleil et que le ciel est bleu.

Mon amour, mon amour, comme le bonheur est simple, c'est un bouquet de roses blanches,

C'est un filet d'eau transparente qui sourd de terre dès qu'on a creusé un peu. Pourquoi tous les jardins ne donnent-ils pas des roses?

Pourquoi toutes les terres n'ont-elles pas de source qui s'arrondit en bassin?

Mon amour, mon amour, j'ai tant souffert, et maintenant j'ai tant de joie et souvent si peu de chose,

Crois-tu que Dieu voudra bien nous laisser notre bonheur rustique et son jardin?

Une nuit.

La nuit est si noire et si calme que j'ai peur du silence et que je lève la main dans le vide

Pour m'assurer que je n'ai point au-dessus de mon souffle la planche de la bière et la voûte du tombeau.

Près de moi tu respirez et je sens la douce fraternité de ton corps

Qui me dit que je suis vivante et que la grande solitude mortelle ne s'est pas encore abattue sur mon être abandonné.

D'où viens-tu donc mon âme? où donc t'étais-tu envolée pour qu'en me réveillant, j'aie frêmi de cette peur pesante

Et pour que j'aie battu de mes mains l'air noir comme si c'était celui de mon sépulcre?

Ah! je ne savais pas encore comme il est doux de n'être pas morte, et c'est toi qui me l'apprends, compagnon bien-aimé

Par le seul souffle de ton sommeil sans rêves, ô Toi qui dors, et par la seule présence de ton corps paisible...

Trente et un décembre.

L'année finit, la lueur de la lampe est douce dans le salon tiède, orange et bleu, où l'un devant l'autre nous nous tenons.

Je mets mes mains sur tes épaules, et tu te penches pour que je puisse cacher ma tête contre ton cou.

Si je t'ai blessé dans le cours de cette année qui s'épuise, pardonne-moi, ô toi que Dieu m'a donné et à qui je suis unie par l'étroit lien de la mort même ne séparera pas.

Comme une grande musique solennelle que nos âmes seules perçoivent, ou delà du battement de nos cœurs, tombe le silence entre nous, et ton bras me rapproche encore de ta poitrine.

Quand j'appuie ma joue à ta joue.

Quand j'appuie ma joue à ta joue, c'est comme si ta tendresse à travers ta peau passait dans ma peau, comme un fluide mystérieux à travers un tamis de chair.

Je n'ai jamais besoin de gestes violents, je redoute l'ardeur, je ne bouge plus, je ne parle pas, je respire à peine pour que tu te taises.

Je voudrais que la pendule s'arrête, que ma pensée s'endorme, et je reste engourdie, lâche, douce, contente, blotie,

Quand j'appuie ma joue à ta joue.

Tes yeux.

Quand je regarde dans tes yeux, j'oublie qu'on m'a déchirée jadis comme on laboure un champ.

Je regarde tes yeux comme la source claire et forte qui court dans le jardin de ta grand'mère.

Tes yeux sont frais comme elle, sont verts comme son eau vive qui se double d'herbes vertes et grises,

Tes yeux sont frais, sont forts, sont clairs comme cette eau bruissante que rien ne souille encore.

Hymne à voix basse.

Soyez béni, mon Dieu, pour tout ce que vous m'accordez de votre main secourable.

Et pour le grand ami auprès de qui vous voulez bien que finissent mes jours.

Vous m'avez donné le dédain du faux bruit, du faux luxe, des fausses amitiés et des ambitions fausses,

Et vous m'avez montré la médiocrité de mon âme et la lumière de votre Révélation.

Je n'ai plus peur de vous, je sais que vous m'aimez et je vous aime, honteuse, avec confiance,

Je sais que vous aiderez cet arbre frêle à grandir dans l'azur, puisqu'il vous prie de toutes ses branches brisées et de toutes ses humbles feuilles où revient la sève.

Sous l'abri de votre manteau, accueillez, Seigneur, mon mari, votre servante, et l'enfant que j'attends.

Soyez béni, mon Dieu, pour mon âme

guérie et pour le tiède accord de mon foyer tranquille...

Qui donc disait que le bonheur...

Qui donc disait que le bonheur on ne le reconnaît que lorsqu'il est parti?

Je tiens mon bonheur dans mes mains, et doucement et gravement, je le contemple.

Faut-il tant de mystère et d'âpreté pour que notre âme se déclare comblée?

Le sourire d'un petit enfant, les appels des oiseaux dans le matin,

Le frais ronron de la chute d'eau vive, la tiédeur de l'été que la nuit a calmé,

Le pâle éclat doré du soleil qui se lève, entre le treillis des persiennes et le tulle blond des fenêtres,

Les chauds coloris de la chambre, atténuée par l'aube qui se renouvelle,

Au-dessus de nos têtes, le grand Christ de bois qui parle de paix éternelle.

Un gazouillis d'oiseau humain dans le petit lit qui s'allonge au flanc de mon lit, comme une barque au bord d'un vaisseau dans la rade,

Et ton sourire à toi, tes grands yeux de tendre malice, ta tête qui se penche au-dessus de nous deux, ta grande main qui s'étend, protectrice et camarade...

Qui donc disait que le bonheur on le reconnaît que lorsqu'il est parti?

Mes deux trésors.

Chair de lait blanc et rose, pétale de fleur et de lumière,

Cheveux de soie et d'or, oeil de diamant noir, doux petit corps qui sent la reine-chaude et la brioche chaude.

Un an et puis encore un mois, petit Antoine, petit bourgeon de Dieu!

Et toi, petit José, petit pruneau, mignonne tête brune, yeux bleus qui étincellent,

Face sévère et pensive, bouche carrée qui grimace, longues menottes fragiles,

Neuf jours, petit José, filleul du Père nourricier, petit frère de notre Jésus?

Dormez en paix, mes deux trésors.

Permets-moi de dire tout bas...

D'autres femmes chantent leur amant,

— Permets-moi de dire tout bas comme il est doux de bien s'aimer sous un manteau de cheminée, près du foyer à calme flamme.

D'autres femmes crient un peu trop fort,

— Permets-moi de dire tout bas qu'on est heureux, même lorsqu'on murmure.

D'autres femmes, sur le pas de leur porte, clament que nous seules savons aimer,

— Permets-moi de dire tout bas qu'on est heureux à deux, confiants, sans frénésie, et sans ouvrir la porte toute grande.

Pourquoi.

Pourquoi, femmes qui chantez votre amour, parlez-vous toujours de haine?

Pourquoi ne savez-vous aimer qu'avec fureur et pourquoi vos transports sont-ils désordonnés?

L'amour, c'est une paix profonde et musicale, c'est aussi la douceur d'un cœur qui s'abandonne.

Le feu n'est pas seulement une bûche qui flambe, c'est aussi le foyer près duquel on s'assoit.

Henriette CHARASSON.



NOTRE ROMAN

“LE HIBOU DES RUINES”

par Andrée VERTIOL



I

“Marie-Félice adora son mari; elle trembla le sachant téméraire; elle pleura le sachant infidèle... et elle ne se consoia jamais de sa mort.”

Après cette citation, M. Hurel-Brinon se retourna vers sa petite-fille Chantal Aubery et Mme Marguerite-Marie Lubersac, auxquelles il avait tenu à faire admirer ce fastueux tombeau du duc Henri de Montmorency dont Moulins s'enorgueillit à juste titre.

“Le 30 octobre 1632, continua le savant archéologue, Henri de Montmorency venait de payer de sa tête sa participation à la révolte de Gaston d'Orléans; l'admirable Félicie des Ursins, sa veuve, en vertu d'une lettre de cachet, fut envoyée à Moulins, avec l'autorisation de se retirer au couvent de la Visitation.

“Dès lors, elle n'eut qu'un désir: se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Cette détermination prise, elle fit reconstruire le monastère et édifier cette chapelle afin d'y transporter le corps de son époux...”

“La duchesse manda le sculpteur François Auguier et le chargea de l'exécution du mausolée que nous admirons...”

“Bien qu'Auguier se fût adjoint son frère, comme lui de Paris, et Thomas Regnaudin, un artiste de Moulins, le tombeau ne fut achevé qu'en 1653...”

“Il y avait longtemps que la veuve inconsolable n'était plus de ce monde, quand la Révolution chassa les Visitandines de leur couvent... Hélas! le tombeau fut profané; les corps jetés à une fosse commune... mais, le mausolée lui-même et ses admirables statues échappèrent à la destruction...”

A remuer ces souvenirs, le conférencier et ses auditrices se sentaient émus; ces statues de marbre, pensaient-ils, si belles... mais si insensibles... Les êtres qu'elles représentaient avaient vécu... aimé... souffert. Chantal, désireuse de chasser cette impression pénible, de dominer une sensibilité qu'elle jugeait démodée, étudiait les détails du mausolée et s'extasiait sur la beauté des statues allégoriques qui lui font une garde d'honneur...”

Les yeux de Mme Lubersac, au contraire, demeuraient rivés à l'effigie de la duchesse placée sur le tombeau à côté de celle de son époux.

— Quelle expression l'artiste sut donner au visage de cette femme, murmura-t-elle. Vraiment, sa douleur est tangible... et sa bouche entr'ouverte semble jeter à jamais les plaintes de son cœur déchiré.

— Ses mains sont jointes en un geste de supplication et ses yeux levés vers le ciel, remarquez-le aussi, madame.

“Nous le savons, les prières de l'ardente

Italienne furent exaucées sur un point: si, près de Dieu, elle ne rencontra pas l'oubli du bien-aimé, du moins, elle y trouva la résignation.

— Moi, je l'avoue, dit Chantal de sa voix claire qui, aisément, prenait des intonations moqueuses, je ne saurais comprendre la duchesse! Jeune, séduisante, comblée des dons de la fortune, elle eût pu se distraire, refaire sa vie. Au lieu de cela, renonce au monde, aux parfums, aux fleurs... au beau ciel de sa patrie, et elle se confine dans le monastère d'une petite ville, elle se soumet à la règle sévère des visitandines. Elle! l'une des plus grandes dames de France!

“Ne prétend-on pas que de ses belles mains, Marie-Félice ne dédaignait point de sarcler des légumes, et de prêter son aide aux soeurs cuisinières!”

“Cette immolation, ses renoncements, pourquoi?... Afin de mieux attester ses regrets d'un époux, qui, assurant encore les chroniques, lui fut souvent infidèle.

Le savant sourit avec indulgence à cette boutade.

— Je te répondrai par une deuxième citation qui explique et éclaire la conduite de la duchesse.

“Marie-Félice des Ursins aime le duc de Montmorency de tous les amours qu'on peut avoir au monde... puisqu'elle n'aima jamais que lui!”

Après un dernier éloge accordé au tableau de Pierre de Cortone qui, sur le maître-autel de la chapelle, domine un singulier reliquaire d'ébène et d'orfèverie, M. Hurel-Brinon regagna la salle rectangulaire qui précède la chapelle et tut autrefois le cœur des religieuses.

Là, de nouveau, il s'arrêta pour faire admirer à ses compagnes un plafond peint par un élève de Lesueur, représentant des scènes de la vie de la Vierge.

Un instant la douce image de Marie, dans le tableau de l'Annonciation, parut retenir l'attention de Mme Lubersac... En réalité, celle-ci évoquait là cette épouse que la hache du bourreau laissa pour jamais inconsolée...

Et, sous les cloîtres, où des colonnes doriques remplacent les piliers carrés d'antan, elle poursuivait toujours l'ombre de la disparue.

“Là, songeait-elle, Marie-Félice promena ses réminiscences cruelles; en ce préau, aujourd'hui orné de rosiers admirables, elle cultivait des fleurs pour orner le tombeau de son époux.

“Et ces travaux rustiques n'abîmaient pas les mains de la duchesse... des mains demeurées si fines et si blanches que... par humilité... peut-être pour une autre raison d'ordre sentimental, elle ne les montrait jamais nues...”

Chantal regardait une collection d'estampes, représentant les monuments les plus célèbres du monde. Et, devant Saint-Marc de Venise, le Colisée, les antiquités de la Grèce, celles de l'Égypte, elle se pâma.

— Grand-père! que je voudrais connaître ces merveilles! L'an prochain, ferons-nous enfin ce voyage dont je rêve?...

Et, comme le vieillard hochait tristement la tête, elle ajouta:

— Quelle drôle d'idée de placer ces gravures sous les yeux des lycéens, eux aussi doivent rêver de s'envoler hors de leur demi-prison... Comme ils doivent regretter de ne pouvoir cueillir ces magnifiques roses... dont je vous fais compliment, madame, ajouta-t-elle en s'adressant à la femme du concierge qui s'était avancé pour la saluer.

Laisant sa petite-fille admirer les roses, à Mme Lubersac seule, le savant nomma les personnages illustres qui, en ces lieux, visitèrent la moderne Artémise: Henriette de France, Mme de Longueville, la reine de Suède, Louis XIV lui-même.

Et il insista pour attester que la princesse, devenue, il est vrai, Visitandine, apprit avec calme la mort de Richelieu, et, en un sacrifice sublime pria et ordonna des prières pour celui qui condamna son mari à être décapité.

Suspendue aux lèvres du savant, la jeune femme écoutait. Et, sur son visage à l'ovale parfait, de la pâleur chassait le délicat coloris, un pli amer se creusait au coin de sa bouche droite et une lueur douloureuse s'allumait au fond de ses prunelles du bleu rare et si particulier de certains vitraux anciens.

Mais... le chapeau violine de Marguerite-Marie mangeait son front et jetait de l'ombre sur ses traits... puis, surtout, la vue du vieillard était trop affaiblie pour lui permettre de faire toutes ces remarques. Il s'étonnait seulement du silence de la jeune femme, quand elle reprit:

— Aimer un mari d'un pareil amour et... pardonner à son meurtrier, prier pour lui! Est-ce croyable? Vraiment cette femme qui mourut en pressant ses lèvres sur le crucifix de sainte Chantal, me paraît, comme celle-ci du reste, plus grande que nature.

— Ces femmes aimaient leurs époux et Dieu davantage, la foi et l'amour engendrent des miracles!

Mme Lubersac ne protesta pas, mais, en allant vers la sortie, inconsciemment, elle pressait le pas.

Peut-être avait-elle hâte de quitter ces lieux où, insensibles aux consolations du monde, dédaigneuses de ses plaisirs, deux veuves inconsolables... auprès de Dieu seul trouvèrent de l'apaisement.

Edj. Menard

IMPRIMEUR

Notre motto: “Promptitude et satisfaction”,
vous assure plein et entier contentement.
— Nos prix sont raisonnables. —

Tél. Lancaster 1907

987, boulevard Saint-Laurent, Montréal.

Sur la place où la cathédrale fait face à la tour, qu'on nomme la Mal-Coiffée, et au pavillon Renaissance devenu un musée, le petit groupe se disloqua.

M. Hurel-Brinon ne résistait pas au désir d'entrer au musée, où, grand amateur d'antiquités gallo-romaines, il avait toujours quelque chose à revoir... Chantal déclara vouloir admirer la roseraie qui entoure les bâtiments du musée, et Mme Lubersac, prétextant un essayage, avec allègement, recouvra sa liberté.

Elle ne fit que passer chez sa tailleur, mais ne regagna pas tout de suite l'hôtel de briques roses agrémenté d'arabesques tracées par des briques noires, qui, depuis des siècles appartenait aux Hurel-Brinon; troublée encore, il lui eût été pénible de retrouver Chantal qui, fort indépendante, d'ailleurs, se privait volontiers de la société de sa dame de compagnie, surtout quand elle la sentait triste.

Marguerite-Marie, errant un peu à l'aventure, traversa la place de l'Hôtel-de-Ville où la tour de l'Horloge évoque le temps passé; elle tentait de s'intéresser aux pignons aigus, aux lucarnes historiées des vieilles maisons de bois, assez nombreuses en ce quartier avoisinant l'ancien palais ducal; mais non... son esprit fuyait obstinément les réminiscences historiques pour se reporter à une période relativement proche que cependant — ô inconséquence humaine! — elle eût voulu bannir de sa pensée.

Ainsi absorbée, elle revint vers le petit square qui étend ses pelouses devant le musée, et, assise sous un vernis du Japon, elle demeura rêveuse.

En face d'elle, se remarquait un hôtel, bâti encore en briques, avec des pavillons en saillie.

Ce logis appartenait à la marraine de Mme Lubersac, la générale de Ryaux, née Hurel-Brinon, et cousine germaine du savant.

La jeune femme fut tentée de soulever le heurtoir de la belle demeure, mais, après un instant d'hésitation, elle s'éloigna. Qu'irait-elle faire là?... le grand salon Henri II était fréquenté par toute la société, fort ancienne et un peu fermée, du Bourbonnais... souvent par des étrangers... Au cours de sa vie, dans les différentes garnisons du général, sa femme, accueillante et empressée à rendre ser-

vice, connut beaucoup de monde; on ne l'oubliait pas, et nombreux étaient les touristes qui, passant à Moullins en allant ou revenant des villes d'eau avoisinantes, s'y arrêtaient pour voir Mme des Ryaux.

Encore plus ce jour-là qu'un autre, Marguerite-Marie redoutait d'affronter une réunion nombreuse... mais la cathédrale, très près, dressait ses hautes flèches et sa façade lourde. Là du moins, la jeune femme serait tranquille; à défaut de consolation, elle aurait le silence et le calme!...

Résolument, elle pénétra donc dans l'antique collégiale agrandie depuis moins d'un siècle.

Dans son allure souple, ses pieds minces martelant le dallage, Mme Lubersac traversa la longue nef où des piliers s'alignent, lourds pour soutenir l'élégante voûte ogivale, et vint s'agenouiller devant le ciborium doré qui, en l'encadrement de ses arcs légers, laisse apercevoir le trône épiscopale et, plus haut, la statue, toute noire, de Notre-Dame de Moullins.

Dans l'un des bas-côtés, un visiteur examinait avec un intérêt profond de très curieux vitraux dont certains furent, malheureusement, endommagés par une récente explosion de la poudrerie... mais cet étranger se détourna de sa contemplation et suivit d'un regard singulièrement ému la silhouette de Marguerite-Marie, si élégante dans une simple robe violine.

Elle, inconsciente de l'hommage rendu à sa beauté et à sa distinction, s'était prosternée, et, de ses mains voilant son visage, elle tâchait de se recueillir... de prier, Hélas! ses lèvres s'agitaient... mais des distractions l'assaillaient et toujours, son cœur se refusait au sacrifice qui, seul entre Dieu et son âme, maintenait un voile... une barrière.

Des pas résonnèrent sous les voûtes... Marguerite-Marie leva les yeux et vit, tout près d'elle, un homme encore jeune, d'une taille élevée, d'un physique peu banal, dont les prunelles claires ressortaient étrangement dans un teint d'Arabe.

Cet étranger abordait un prêtre d'une maigreur ascétique, au nez busqué, aux traits accentués, que la jeune femme appréciait.

Ensemble, les deux hommes se dirigèrent vers la sacristie; sans doute le voyageur désirait connaître le fameux triptype; ce chef-d'oeuvre parmi les ta-

bleaux de nos primitifs dont l'auteur demeura inconnu.

Aucun pressentiment n'agitait Mme Lubersac lorsque, quelques minutes plus tard, eile pénétra dans la sacristie du chapitre que quittait le touriste... Non, quand elle passa près de lui et sentit son regard l'envelopper, rien ne vint lui révéler que cet inconnu aurait pu lui donner la clé du mystère que, depuis des mois, elle cherchait à éclaircir.

Le célèbre triptype n'avait pas été refermé. En dépit de son trouble, Marguerite-Marie paya un nouveau tribut d'admiration à cette merveille, à la fraîcheur du coloris, à la composition, à la facture du tableau.

Mais, très vite, du domaine de l'art, elle retomba dans la réalité.

— Monsieur le chanoine, demanda-t-elle d'une voix tremblante, n'avez-vous rien appris?

— Rien! En dépit de multiples démarches, je n'obtins pas la confirmation de la triste nouvelle. Malgré les apparences, cette nouvelle pourrait être dénuée de fondement. On a vu tant et tant d'erreurs!

Elle baissait la tête, et des larmes perlaient à ses longs cils.

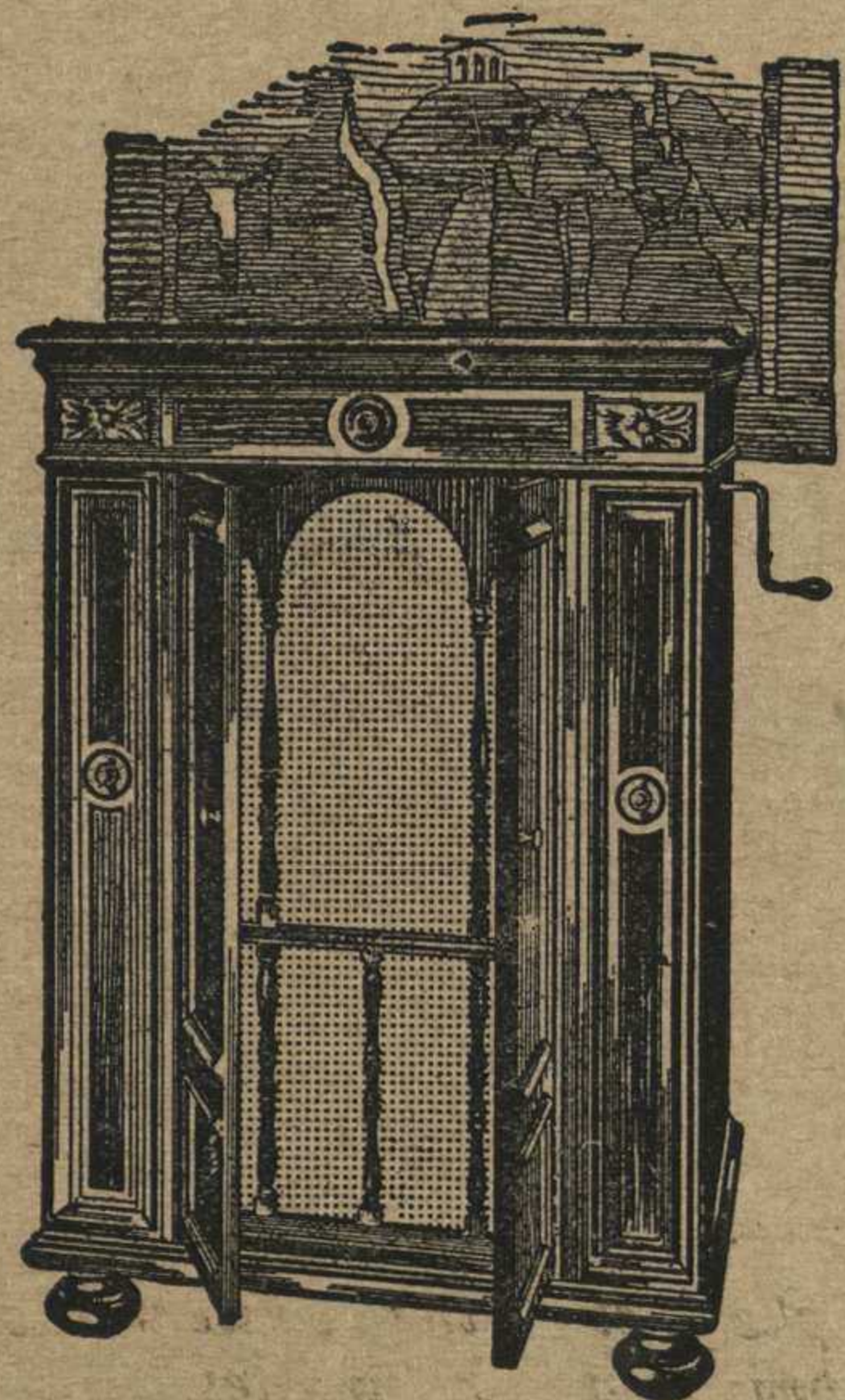
— On ne sait rien... il est possible qu'il soit vivant... Et je pleure... Si je le savais mort... je pleurerais davantage! Qu'est-ce que je souhaite?...

— Vous devez, mon enfant, désirer connaître la vérité. Il est dangereux de marcher dans les ténèbres... surtout lorsque, écarté du chemin tracé, on a perdu la divine lumière... le phare seul capable de guider notre frêle esquif.

— Oh! monsieur le chanoine, à un certain point de vue, le souvenir du passé suffirait à me garder de certaines tentations.

L'abbé Courcelles fronça ses épais sourcils et son regard pénétrant, empli de pitié s'attacha un instant au joli visage de son interlocutrice.

— Voici une manifestation de l'orgueil... sous forme de présomption!... A vingt-six ans... seule... jetée en quelque sorte à côté de votre situation sociale... comblé de certains dons qui attirent les hommages, oseriez-vous être assurée de résister aux embûches? Votre fragilité passée ne vous effraye-t-elle point? Une première fois, abandonnant votre devoir, vous avez fui devant la souffrance... Qu'avez-vous ren-



\$385⁰⁰

LA SENSATION DU JOUR "L'Orthophonie" Victrola

L'entendre, c'est se convaincre qu'il est le meilleur

NOUS AVONS TOUS LES MODELES

TERMES FACILES, SI DESIRE

Pianos — Automatiques — Radios — Records
Musique en feuilles — Instruments de Musique

Laurzon Franeuf
LIMITÉE

610 Mont-Royal Est

Cherrier 6272

contré? Votre conscience est-elle tranquille?...

Le sacristain entra, escortant un nouveau visiteur... Marguerite-Marie, ce jour-là, fut donc dispensée de répondre aux questions de l'abbé Courcelles.

II

La générale des Ryaux recevait. Grande, d'un embonpoint qui n'avait rien d'excessif, ses épais cheveux, joliment argentés, retenus par un peigne de jais au sommet de la tête, la vieille femme qui, vue au repos, avait de la majesté, perdait beaucoup de cette dignité dans le feu de la conversation.

Le verbe haut, la parole assurée, les gestes autoritaires, elle tranchait toutes les questions. Par des sentences... des ordres tumultueux, elle dirigeait un clan, presque à la façon dont jadis son époux dirigeait son régiment de dragons.

L'enfance et la jeunesse de Suzanne Hurel-Brinon avaient préparé cette personnalité. Fille unique, idolâtrée d'une mère restée veuve très jeune, sans enfants elle-même, comblée par la vie, habituée à voir sa mère et, plus tard, son mari, satisfaire ses moindres caprices, elle devait venir à se croire infaillible... et, par suite, à ne supporter ni contradiction ni conseil.

Plus qu'une autre, cependant, la générale aurait eu besoin de conseils... car bonne, généreuse, la main toujours ouverte pour soulager l'infortune, elle avait si peu de pondération, et ressentait les offenses avec tant d'exagération que, en dépit de ses excellentes qualités et des meilleures intentions, elle faisait du mal. Mieux encore que de Mme de Staël, on pouvait dire de Mme des Ryaux: ayant jeté à l'eau des amis pour une vétille, elle eût risqué de se noyer afin de les repêcher.

Par ce jour gris du pluvieux mois de mai 1923, la générale présidait une réunion déjà nombreuse vraiment triée sur le volet; son amour-propre trouvait motif à s'exalter; ceux et celles qui faisaient cercle autour du tapis d'Aubusson, assis

en de solennels fauteuils, étaient tous des gens notoires: il y avait là des officiers supérieurs, des personnalités du monde savant et des femmes qui portaient de beaux noms.

La maîtresse de maison, assise sur une cathèdre de bois sculpté, à l'ombre légère d'un superbe phoenix, parlait politique: apremment, elle attaquait le modernisme imbécile de ceux qui préchaient l'apaisement.

— L'union sacrée, mes bons amis, c'était bon pendant la guerre; aujourd'hui, nous devons suivre l'exemple des extrémistes... Dressons-nous devant eux, cherchons un Mussolini et suivons-le sans crainte de recevoir quelques horions... avec la volonté très arrêtée de rendre les coups avec usure.

— "Lâche qui cargue sa voile", disaient les aventureux Normands...

A cet instant, la porte s'ouvrit et Blaise, le valet de chambre à l'allure martiale, durant nombre d'années, fut l'ordonnance du général des Ryaux, introduisit Mme Lubersac.

En habituée des lieux, sans hâte, sans timidité, la jeune femme traversa l'entfilade des salons où des glaces de Venise se renvoyaient son image... et, peut-être parce qu'elle s'absorbait en ses inquiétudes, la présence de ces visiteurs importants ne l'émouvait pas plus que les châtelaines et les gentilshommes magnifiquement évoqués sur les tapisseries murales.

Mais, l'accueil de la maîtresse de céans, ses regards courroucés eurent le don d'amener un vif coloris sur les joues si joliment arrondies de la visiteuse.

— Chantal ne t'accompagne pas! Me diras-tu pourquoi? s'exclama la générale, avant même de répondre aux salutations de Mme Lubersac.

— Chantal m'accompagnait en effet... mais...

— Hé bien... quand nous atteignons les Allées de Russie, une automobile a passé...

— Celle des Lornes!

— Mlle Nicole est descendue, et, littéralement, a enlevé son amie.

— Qui, volontiers, s'est laissé enlever. Ne proteste pas, ma petite-nièce raffole pour l'instant de cette jeune fille ultramoderne et s'évertue à la copier.

Et la générale qui, en d'autres moments, n'eût pas supporté qu'on proférât un mot de blâme visant Chantal Aubery, prononça un véritable réquisitoire contre celle qui avait manqué d'égards à sa grand'tante.

— Quelles épouses, quelles mères deviendront ces gamines de dix-sept et dix-huit ans qui rejettent toute autorité, tout frein, et prétendent se diriger à leur guise... nous les voyons arborer des modes indécentes, danser, pour le plus grand danger de leur vertu, des danses exotiques, dignes des nègres et des négresses, lire tous les romans et prendre part à des conversations fort libres... eût-on dit de notre temps.

Quelques sourires, bientôt réprimés, se jouèrent sur les lèvres des visiteurs de la générale dont les entretiens s'émailaient de comparaisons et de récits rabbelaisiens, d'épithètes qu'eût goûtées la maréchale Lefèvre.

Mme Lubersac laissait passer l'orage.

— Cette pauvre Chantal, dit-elle quand elle jugea que le nuage s'éloignait, elle est si bonne, si généreuse, et elle vous aime tant, chère marraine! Son cœur est excellent, et les défauts que vous lui reprochez résultent en majeure partie de son triste état d'orpheline...

Ce souvenir évoqué fit dévier la pensée de Mme des Ryaux; elle le constatait, son cousin, M. Hurel-Brinon, dont la science et la notoriété la flattaient, n'était point là! Et depuis trois semaines, il négligeait de venir rendre ses devoirs à sa cousine.

Elle eut alors des phrases amères contre ces collectionneurs, ces archéologues qui sacrifient leurs devoirs les plus essentiels et leurs relations les plus intimes à un congrès ou même à des stations interminables dans les musées.

Un jeune littérateur déjà connu osa protester et dire en quelle estime, non seulement à Moulins, mais parmi tous

LES PARFUMS

"FAITES MOI REVER"

"PARFAIT BONHEUR"

"BOULE DE NEIGE"

"PARMI LES ROSES"

Maintenant fabriqués dans les laboratoires de

Parfumerie Bellefontaine Ltee

1670 Rue Saint-Denis

Téléphones: Lancaster 1108-1109-5870

les savants et les archéologues de la France entière on tenait M. Hurel-Brion, ce digne descendant d'une longue lignée de grands bourgeois, jadis conseillers ou argentiers des ducs de Bourbon.

Mme des Ryaux daigna sourire; de romancier l'avait deviné: la générale tenait infiniment à l'illustration de sa race... presque autant qu'aux brillants états de service de son époux.

Dans sa satisfaction, elle permettait à l'entretien de s'orienter vers des sujets généraux lorsque Blaise, aidé de sa fille, une élégante soubrette, apporta le thé accompagné de vins doux et d'excellents gâteaux.

Marie-Marguerite s'empressa de faire les honneurs de ce lunch délectable; elle eût désiré qu'il se prolongeât beaucoup... car la dernière tasse, le dernier verre n'étaient pas remplacés sur les plateaux qu'elle entendit, avec un vif déplaisir, sa marraine la prier de chanter.

Sans tenter une inutile résistance, la dame de compagnie se rapprocha du piano et soutenue par une vieille fille, qui à son talent d'accompagnatrice devait d'être admise à l'hôtel des Ryaux, elle préluda par l'air de la Sauge du "Jongleur de Notre-Dame" et continua par une des charmantes mélodies de "Schumann: "L'Amour d'une femme".

Mme Lubersac était douée d'une voix d'un charme et d'un timbre rare, à la fois profonde et légère, forte et veloutée, qu'elle maniait avec un sentiment inné de l'art et une excellente méthode.

L'entendre est donc un vrai régal et Mme des Ryaux, désireuse de plaire à ses invités, imposait à sa filleule l'obligation de chanter à chacune de ses réceptions. Cette obligation était pénible à la jeune femme, dans la situation fautive où elle se trouvait; la mettre ainsi en vedette, n'était-ce point un manque de tact... presque de coeur; ne l'exposait-on point à recevoir les compliments exagérés des hommes, à surprendre les remarques, les sous-entendus des femmes jalouses, qui tous ne jugeaient plus leur égale la dame de compagnie salariée de Mlle Chantal Aubery.

Dame de compagnie salariée... femme séparée... du rouge montait au front de Marguerite-Marie en répétant ces mots.

Elle si fière jadis de son nom, si indépendante, si remplie d'amour-propre, comment ne pas souffrir de cette déchéance!

Dame de compagnie! Elle, la fille du colonel baron Renaud de Mâlecroix, l'un des plus brillants cavaliers de l'armée... un soldat, à la façon des mousquetaires... mondain, viveur hélas! pendant que dura la paix, mais qui donna sa mesure... et sa vie quand sonna la revanche.

Après maints exploits, ayant mérité dix citations, digne fils de la vieille France, Renaud de Mâlecroix mourut d'un trépas téméraire... fou, mais héroïque assez pour forcer l'admiration des plus sages.

Avant de finir en héros, le colonel de Mâlecroix, descendant d'une illustre lignée, fut le mari aimable et galant d'une charmante femme, mais le plus triste des administrateurs; il confondait inconsciemment le capital et le revenu; l'argent fondait en ses mains avec une facilité qui le stupéfiait.

Devenu veuf, il ne se corrigea pas... parfois il éprouvait des remords, car il aimait sa fille... son optimiste le consolait vite. D'abord, il escompta un héritage... l'héritage ne vint pas... Ce fut la ruine, amenée par de placements désastreux où l'illusionniste, croyant tripler ses capitaux, les perdit.

Il ne se découragea point... sa solde demeurait et Marguerite-Marie, belle, distinguée, avec sa santé, sa voix, son intelligence, ferait un superbe mariage... Les brillantes relations de son père l'y aideraient.

Renaud de Mâlecroix comptait sans la guerre.

A vingt ans, Marguerite-Marie se trouva seule au monde avec quelques bribes d'un héritage qui aurait dû être beau.

Elle vécut des heures d'autant plus cruelles que sa nature et son éducation ne l'avaient pas préparée à supporter la gêne, la médiocrité, l'humiliation.

Un mariage accepté à la légère et très vite rompu ne fit qu'aggraver la situation et augmenter la tristesse de la jeune femme.

Mme des Ryaux, très liée avec Mme de Mâlecroix, avait tenu à être la marraine de sa fille, chose naturelle, car le général témoignait aussi un attachement par-

ticulier à Renaud, qui était son aide de camp.

Aux jours d'épreuves, la générale se montra si secourable et si généreuse pour sa filleule, que celle-ci restait à jamais son obligée.

Marguerite-Marie chantait toujours.

Et, possédée par son art, par les souvenirs de ce passé évoqués si souvent, elle trouvait des accents poignants tandis qu'elle répétait:

"Mon coeur, tu frémis, tu doutes... tu bats à te rompre... Hélas! Il m'a choisie entre toutes... O mon coeur, tu ne le crois pas!"

Nul dans lesalons de la générale ne songeait à la situation plus ou moins fautive de la cantatrice! On écoutait... on était sous le charme.

Et, en bas... sur la place de l'ancien Palais... un passant venait de s'arrêter... ce touriste que la vue de Marguerite-Marie troublait si violemment.

"Manon" -- "Nada"

Deux Créations de LEMIRE



"MANON"
Lemire Spécial

Qui donnent le ton à la mode
exquise "du Soulier"

Une symphonie de formes et de couleurs harmonieuses radieuses
comme la figure du printemps lui-même!

"MANON"

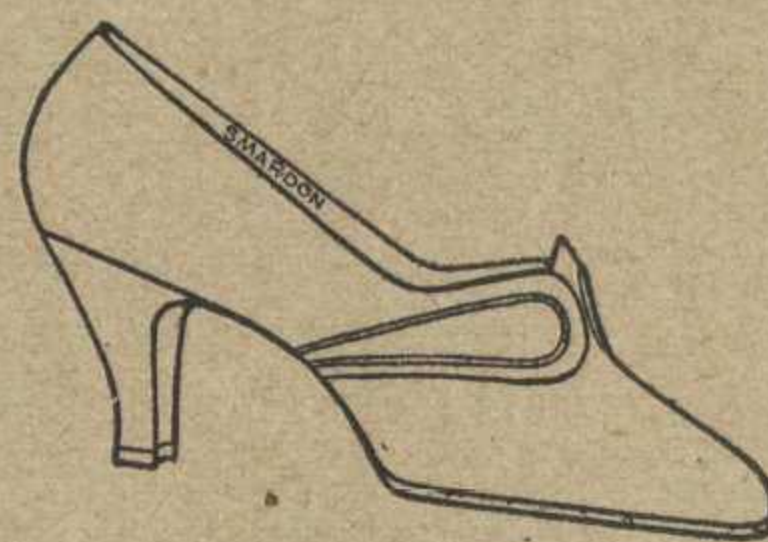
Le cachet suprême des lignes souples, gracieuses... modelant la forme du pied sans en altérer l'élégance...

"NADA"

Un charme délicat, un raffinement de haute fantaisie.

"Manon" et "Nada", deux symboles du rêve d'artiste de jolies femmes aux souliers de fée, qui, magiquement, devient réalité.

Donnez-nous le privilège d'une démonstration à notre magasin. Ces souliers en kid sont élégamment taillés avec la précision experte qui caractérise les souliers Lemire.



"NADA"
Lemire Spécial

Dans les couleurs suivantes: Beige, Français, Marron, Bleu, Rouge, Chevreau noir et cuir verni.

Au deuxième étage:

Bas dans toutes les nuances pour convenir aux souliers.

J. T. LEMIRE
BOTTIER DU STYLE

380 Sainte-Catherine Est

Entre les rues Berri et St-Hubert

Et à entendre cette mélodie de Schumann, l'émotion de l'étranger paraissait portée à son comble; de la pâleur envahissait son teint bronzé, ses yeux clairs s'embrumaient, son torse robuste fléchissait; puis, la chanteuse se tut... on perçut le tumulte des applaudissements.

Alors, lentement, comme à regret, l'inconnu s'éloigna.

Et, en s'éloignant, il pensait :

"Cette voix... cette ressemblance... Cette femme posséderait-elle un cœur... une âme comparables à ceux de ma bien-aimée ?"

III

Quatre glaces incrustées dans des boiserie blanches du plus pur XVII^e siècle reflétaient le mobilier de bois blond ultra-moderne, les coussins voyants, les tapis des Balkans et les bibelots étranges du salon que Chantal Aubery avait prétendu installer à sa guise.

Etendue sur un divan, enveloppée des plis d'une robe de soie flottante, couleur canari, qui flattait son teint ambré et accentuait le noir de ses cheveux et de ses yeux, la jeune fille feuilletait une revue.

Non loin d'elle, Marguerite-Marie brodait des roses sur de la toile bise.

— Alors, vraiment, chère amie, vous croyez que je dois encore écrire à ma tante? dit brusquement Chantal, en fermant la revue.

— Votre grand-père lui-même instamment vous l'a recommandé.

— Cette lettre hebdomadaire à Mme Felletin née Aubery est un des ennuis de ma vie! Écrire lorsqu'on n'a rien...

mais absolument rien à dire à une personne indifférente, quelle corvée!

"Une autre obligation, cependant, est plus ennuyeuse encore que cette correspondance: celle de faire des séjours semestriels en la triste demeure de Larcy!

"Cette année, une grippe, que je qualifierai d'heureuse, me permit d'éviter la visite pascale... mais voici les grandes vacances.

— Chantal! n'exagérez donc point? Je n'arrive pas à comprendre comment Mme Felletin vous inspire aussi peu d'affection.

— Ni moi à expliquer la sympathie qui vous attire vers elle... Car, me rendant à l'évidence, je constate que la perspective de notre prochaine retraite en pleine campagne creusoise vous est agréable.

— Je l'avoue, ces horizons, tristes à vos yeux, mais si tranquilles, dont les digitales roses sont le sourire, me plaisent et me reposent.

"Et, pour votre tante, je ressens de l'estime, de la confiance... une sorte d'admiration.

— De l'admiration!

— Si courageusement, si dignement, elle supporta l'épreuve!

— Et vous vous sentez en confiance? Se sentir en confiance avec Mme Sévère, c'est renversant.

— Mme Felletin se nomme Séverine.

— En famille!... Au nombre de ses prénoms, on voit, au contraire, inscrit en premier sur les registres, celui de la sainte vénérée dans la Creuse, à laquelle mon aïeule avait, paraît-il, de la dévotion... ce nom étant ridicule, on en fit Séverine... il conviendrait, cependant, si bien à la châtelaine de Larcy.

— Mme Felletin n'est pas sévère; elle est seulement grave et triste.

— Nous ne nous entendrons pas, Marie! Sur ce point, du moins... Je suis trop jeune, et trop folle pour savoir apprécier ces qualités sérieuses, cela viendra probablement avec le temps.

"En attendant, cette année, j'entrevois une distraction pour nos vacances!

— Et en quoi consistera cette distraction?

— Chercher à percer l'incognito du châtelain de Roc-Aigu!

— Du châtelain de Roc-Aigu!

— Parfaitement. Vous tomber des nues! Vos beaux yeux bleus, frangés de noir, trahissent le plus intense étonnement. Je ne vous ferai donc pas languir!

"Maurice Felletin, qui déjeunera ce matin avec nous, nous contera l'événement plus en détail... Je me borne à vous dire que, cet hiver, les ruines dont vous aimez la fière silhouette furent achetées par un étranger, un Américain, prétend-on. Livré à une équipe d'ouvriers, l'antique manoir devint vite habitable.

— Quel dommage! Roc-Aigu était si pittoresque, si romantique!

— Rassurez-vous! Ces réparations ont été faites de façon telle que l'extérieur du château n'a été modifié en rien.

"Quant à l'intérieur, on en est réduit aux hypothèses: M. X... ne reçoit personne, ne sort jamais, sauf dans une auto fermée conduite par un chauffeur nègre.

"Les jolis ois où nous aimions chercher des cèpes, cueillir des digitales et des fraises, sont entourés de multiples fils de fer barbelés.

"Des allées ont été tranchées parmi les chênes et les charmes, mais deux chiens policiers sont les cerbères de ce parc. Le mystérieux châtelain s'y promène à la lueur des étoiles, à moins que, par les nuits sombres, surtout, il ne remplisse de flots d'harmonie les salles médiévales.

"Vous pensez à quel point est surex-

citée la curiosité des naturels du pays, de Plantaire et de Babyle en particulier.

"Quel est cet homme?... Un lépreux, un demi-fou?

— Un neurasthénique, peut-être, un de ceux dont la guerre fit des monstres, murmura Mme Lubersac.

— On ne sait rien, chère amie! Rien, vous dis-je, pas même un nom, car l'acte d'achat de Roc-Aigu fut passé par un notaire de Guéret qui est mort comme une carpe. Alors, moi, en attendant de percer le mystère dont il s'entoure, je nomme l'inconnu l'invisible châtelain: le Hibou des Ruines.

— Pourquoi ne pas respecter le mystère dont cet homme s'entoure. Ce mystère, probablement cache des tristesses, de la douleur, une infirmité, que sais-je. Il ne paraîtrait pas délicat de chercher à soulever le voile dont s'enveloppe cet étranger.

— Vous êtes logique! Défendant jalousement les secrets de votre cœur, vous entendez respecter ceux des autres... mais moi, dont la vie est sans mystère, je ne renoncerais point à l'innocente distraction qui m'est offerte.

Marguerite-Marie, l'air anxieux, hochait la tête.

Alors Chantal abandonna le divan et, avec sa vivacité accoutumée, vint entourer de ses bras le cou de la jeune femme.

— Ma grande amie, vous ne me priveriez pas de ce plaisir, cette recherche mettra de l'intérêt dans notre vie morose; j'en serai plus aimable avec tante Sévère et... en attendant, vous allez être assez gentille pour me libeller un brouillon de la lettre qu'on me condamne à écrire. Etant donnée votre sympathie pour Mme Felletin, les choses à dire, les mots à employer naîtront sous vos jolis doigts... la destinataire se déclarera ravie.

"En retour, si, quand nous serons à Larcy, vous étiez peu inspirée, le jour où vous devriez écrire à tante Suzanne... par un échange de bons procédés, je deviendrais votre secrétaire. Mme la générale est autoritaire, exigeante, toujours grondieuse, parfois, mais si souvent bonne et magnifiquement généreuse... que je la préfère à tante Séverine.

"Avouez-le, ces deux femmes sont les antipodes, les antithèses l'une de l'autre. Elles n'ont, il est vrai, aucune parenté.

Marguerite-Marie, les paupières abaissées, demeura un instant silencieuse, puis elle reprit :

— Si, à une époque de ma vie, Mme Felletin s'était trouvée près de moi plutôt que ma marraine, mon existence eût été tout autre!

La jeune femme se leva et vint s'asseoir devant le bureau modern style afin de répondre au désir de Chantal.

Et, tout naturellement, elle exprimait des pensées, narrait des petits faits qui conviendraient à la châtelaine froide, concentrée, figée, c'était réel, mais bonne, dévouée, qui cachait un cœur, une âme rare, sous des dehors rébarbatifs.

— Ce brouillon est tout simplement un chef-d'œuvre, s'exclama Chantal, presque trop bien. Mme Séverine, qui ne manque point de finesse, pourrait soupçonner le subterfuge.

"Qu'importe! Elle pensera "qu'on ne peut que gagner en bonne compagnie".

Et, aussitôt, de cette écriture haute d'un demi-centimètre qui avait le don d'impatienter sa tante, la jeune fille couvrit les quatre pages d'un papier ocre, à bordures violettes, pas beau du tout, mais que Chantal admirait parce qu'il était à la mode.

Elle achevait de tracer l'adresse quand Anne, une femme de chambre fort stylée,

AUX BEAUTES !
AUX ELEGANTES !

LA POUDRE

Chénard
Paris

TULIPE
NOIRE



vous favorisera par votre teint velouté
Charmera vos alentours

ADHERENTE — VELOUTÉE

Fortement parfumée aux tulipes

Exigez la Poudre "CHENARD" dans son
emballage original.

Méfiez-vous des contrefaçons

GRATIS ! Un généreux échantillon du
célèbre Parfum "Tulipe Noire" de Chénard
sera donné gratis avec l'achat d'une
boîte de poudre Chénard.

Deux grandeurs: 50c et \$1.00

Dépositaires pour le Canada.

La Compagnie CANADA DRUG

143 St-Maurice,

Montréal

introduisit Maurice Felletin.

Grand, large d'épaules, le jeune homme plaisait par sa physionomie animée, ses beaux yeux bruns qui, toujours, regardaient en face, son air de parfaite santé physique et morale... Mais combien Mlle Nicole Griffet de Lornes, et, d'après elle son amie Chantal, le trouvaient peu chic; ses vêtements n'étaient point irréprochables; leur coupe dénotait un tailleur de second ordre; il possédait d'abondants... trop abondants cheveux d'un joli châtain doré... hé bien! au lieu de les aplatiser, de les lisser, de les rejeter en arrière... "au rat léché", ne s'avisait-il point de les porter en brosse!

Sa moustache poussait au gré de sa fantaisie.

Et ses dents! des dents un peu fortes, mais blanches et saines, qu'il montrait souvent en un agréable sourire, il prétendait les conserver telles que dame Nature les lui donna. Malgré les insinuations de Mlles Nicole et Chantal, si chic, si modernes, il refusait de faire vêtir d'or au moins une de ses incisives.

Non sans une aisance simple, Maurice salua, -changea des shake-hands avec les jeunes femmes; il répondait aux questions que lui posait Marguerite-Marie, concernant la santé de Mme Felletin, quand M. Hurel-Brinon, entrant à son tour dans le salon de sa petite-fille, s'intéressa aux affaires qui amenaient le jeune industriel à Moulins.

Celui-ci était en ville, afin de renouveler un traité avec la municipalité à laquelle il fournissait les pierres nécessaires au pavage de certaines rues.

Depuis la fin de la guerre, Maurice Felletin, lauréat de l'École supérieure de commerce, dirigeait les importantes carrières de grès, qui avaient enrichi sa famille.

Perfectionnant, développant l'entreprise, il s'était rendu acquéreur de plusieurs collines environnantes; il avait installé des ateliers, où les blocs de grès se taillaient en petits carrés réguliers, et un decauville pour transporter les matériaux, des carrières aux ateliers, et des ateliers à la gare.

Ce travail, spécialement dans leurs goûts, retenait en ce coin de la Creuse, beaucoup d'habitants qui, sans cela, eussent abandonné le sol ingrat de leur petite patrie.

Le père de Maurice, qui n'avait pas eu d'enfants d'un premier mariage, se remaria, étant âgé, avec une femme jeune qui lui donna ce fils, Maurice se trouvait être le propre neveu du mari de Mme Séverine et aussi son filleul.

Celle-ci s'était beaucoup attachée à cet enfant: elle l'appréciait et eût été heureuse de l'unir à Chantal, la fille de ce frère François qu'elle aimait plutôt en mère qu'en sœur! Et, M. Hurel-Brinon, avant de mourir, ne pouvait que désirer de voir l'avenir de sa petite-fille aussi bien assuré.

Mais Chantal, qui subissait l'influence de son amie, se déclarait féminine à outrance; elle entendait choisir son mari et assurait que jamais elle ne consentirait à végéter, à s'enterrer à la Brionne, ce bourg perdu dans la campagne creusoise et à y mener l'existence dont se contentèrent Mmes Aubery, ses aïeules maternelles, châtelaines de Larcy.

En employant des mots et des phrases dont elle n'approfondissait point le sens, elle affirmait vouloir vivre sa vie à sa guise et n'accepter comme compagnon qu'un homme ayant des idées assez larges pour s'accommoder de ses goûts indépendants.

Et ce brave Maurice, traditionaliste ré-

trograde, en dépit de sa gaité, ne saurait lui convenir.

Surtout... malgré ce positivisme... malgré cette affectation de traiter l'industriel en bon compagnon — Marguerite-Marie le pressentait — Chantal, fort romantique au fond du cœur, eût souhaité inspirer un grand amour à Maurice Felletin.

Chantal, vraiment jolie avec sa robe jaune aux manches très courtes, un peigne rouge dans ses cheveux, des anneaux à ses bras fermes, riait de toutes ses dents blanches, se mettait en frais de coquetterie pour leur convive qui, non sans humeur, narrait les événements locaux.

Elle riait et s'amusait au point de ne pas remarquer que son grand-père touchait à peine à des mets préparés cependant suivant ses goûts.

Très pâle, le vieillard semblait souffrir, et lorsque Mme Lubersac en fit la remarque, il avoua éprouver une douleur à la base des poumons.

Dès la fin du repas, s'excusant avec cette politesse dont il ne se départait jamais, il regagna son appartement particulier.

Chantal, accoutumée à voir son aïeul souvent fatigué, ne s'inquiéta pas, et quand Maurice prit congé, elle lui dit gaiement.

— Nous vous reverrons fin août, puisque, à ce moment, nous irons à Larcy... Alors, le Hibou des Ruines n'aura qu'à se cacher!

"Foi de Chantal Aubery, je prétends le rencontrer... lui parler!... Et, vous savez, ce que femme veut, Dieu le veut!"

— S'il ne sort que la nuit, le verrez-vous?

— Il sortira bien, une fois ou l'autre, à la clarté du soleil!

— Ses chiens policiers l'escorteront!

— Je corromprai les cerbères!

Et, comme Maurice secouait la tête en signe de dénégation:

— Voulez-vous que nous fassions un pari?

— Si vous le désirez...

— Deux cents francs formeront l'enjeu. Et le gagnant versera cette somme à la maison de retraite de la Brionne. Les vieux prêtres hospitalisés là y gagneront toujours!

Maurice tint le pari, mais toute gaité avait disparu de ses yeux quand la

lourde porte cochère se referma sur lui.

Ni l'industriel ni celles qu'il quittait ne pouvaient prévoir que dès la semaine suivante, pour un triste événement, Moulins les verrait de nouveau réunis.

En effet, le lendemain, M. Hurel-Brinon ne quitta pas son lit; l'oppression et les douleurs dont il s'était plaint augmentèrent; le docteur, très inquiet, appela deux de ses confrères en consultation; ceux-ci confirmèrent son diagnostic. Le malade était atteint d'une congestion pulmonaire et, vu son âge, tout espoir semblait perdu.

Le malade ne s'illusionna pas sur l'issue de sa maladie; il prit ses dernières dispositions, fit à sa petite-fille les plus tendres adieux et les plus instantes recommandations. Puis, après l'avoir confiée à Mme Lubersac, les lèvres sur l'image de Dieu qu'il servit fidèlement durant toute sa vie, le savant, digne représentant d'une probe et docte lignée mourut sans se départir de son calme... de sa sérénité.

IV

Chantal, qui somnolait, la tête appuyée au capiton gris du wagon, se redressa subitement et jeta un regard vers la portière ouverte...

On était encore à ces jours froids qui, jusqu'à la fin de juin, précédèrent la période de chaleur intense qui, cette année, a sévi sur la France.

On avait traversé les riches plaines de l'Allier où paissent tant de vaches blanches, et on venait de quitter la vallée du Cher, également fertile et bien cultivée.

— Les coteaux de la Creuse! murmura la jeune fille avec un soupir, sont-ils laids! d'aspect misérables!

— Ils ont leur heure de poésie quand les genêts sont en fleurs! Et, même en cet instant, ces blocs de granit, de formes si étranges, dressés ou couchés parmi les fagères, ne manquent pas de pittoresque; certains évoquent des monstres pétrifiés et pourraient donner naissance à une légende...

— J'admire les heureux effets de votre imagination, chère amie, moi je vois ici seulement, au premier plan, des pentes abruptes, rocheuses, où la terre aride ne produit que des broussailles et des arbres chétifs... les lointains bleusants ont quelque charme... uniquement

Incomparable POUR TARTES

15¢ la boîte -
suffisant pour 4 Tartes



Refusez
toutes
imitations



Garniture de Tartes (Pie Fillings)

"Meadow-Sweet"

CITRON, ANANAS, FRAISES, FRAMBOISES, ORANGES, CERISES.
Fabriqué Par Meadow-Sweet Cheese Mfg. Co. Limited, Montreal.

parce qu'ils dérobent leur laideur sous un joli voile de gaze.

— Vraiment je songe avec terreur que, moi déjà si triste de la mort de mon cher bon-papa, je devrai vivre durant de longs mois au milieu d'un pareil site! Car... je ne m'abuse point, l'été terminé, ma tutrice ne consentira pas à mon départ...

— Mme Felletin n'est point femme à revenir sur sa parole... Or, elle-même a décidé que nous passerions l'hiver à Moulins chez la générale...

— Du reste, réfléchissez, ma chérie, en grand deuil, avec votre chagrin, où voudriez-vous aller?... Des larmes roulaient sur les joues de Chantal.

— Vous avez raison, Marite, je refusais n'importe quelle villégiature mondaine. Si je m'y laissais entraîner à

LE PREMIER SOIN D'UNE ELEGANTE...

est de compléter sa toilette par une belle fourrure

Rien ne rehausse le teint d'une femme, donne plus de chic à sa silhouette qu'un souple renard comme parure de cou.

N'hésitez pas, Madame, d'ajouter cette suprême élégance à vos autres charmes.

Nous avons à votre disposition tout un superbe assortiment de Renards, Martres et Tours de Cou., marchandise d'été venant d'arriver.

BEAUX RENARDS ROUGES

\$25 a \$90



Renard brun: \$20 à \$60

Renard argenté: \$160

Renard platinum \$115 et \$125

Renard pointé: \$90 et \$95

Tours de \$5 à \$185

Emmagasinage: 2 p. c.

A. O. Tremblay

330 BEAUBIEN EST, MONTREAL

Tél.: Crescent 2448

prendre quelque plaisir, je l'expierais par beaucoup de chagrin et de remords.

— Je veux porter mon deuil dignement... mais j'aurais préféré demeurer chez moi. Souvent j'y avais l'illusion que grand-père était encore là!

— Vous êtes toute pâle, un peu anémiée; le changement d'air vous sera salutaire. Votre aïeul lui-même, chaque année, vous conseillais ce séjour...

— C'est pour cela que je n'ai pas tenté de résistance... mais que je vais donc m'ennuyer à Larcy!

— Vous exagérez! Vous vous calomniez! N'êtes-vous pas de celles qui, partout, savent s'occuper, se créer des distractions. Je suis là afin de vous tenir fidèle compagnie; avant huit jours, Anne doit nous rejoindre; votre service personnel sera donc fait à votre gré!

— Ma femme de chambre, très moderne, s'entendra-t-elle avec le ménage antédiluvien qui sert ma tante?

— Antédiluvien, mais si dévoué à leur maîtresse et à vous, si attaché au souvenir de votre père...

— Oh! mon Dieu... en pensée, je revois avec plaisir les visages accueillants de Plantaire et de Babyle. Lui... la lune dans son plein, avec des joues rouges, si luisantes quelles semblent vernissées, des yeux obliques et sa bouche qui finit aux oreilles...

— Quel contraste avec son épouse si longue, si plate, qu'on croirait taillée en une planche!

— Pensez au bonheur de Plantaire et de Babyle en revoyant "leur petite caille", leur "oiseau tombé du nid" et votre coeur sera réchauffé.

— Ces braves gens, ils vous aiment; ils vous servent avec joie... c'est rare aujourd'hui!...

— Vous avez raison, et, une fois de plus, je rends hommage à votre sagesse et à votre résignation.

— Ma sagesse!... ma résignation!... Hélas! Elles sont plus apparentes que réelles.

Mme Lubersac courbait son joli visage. Résignée, elle ne l'était qu'aux petits ennuis de l'existence et s'obstinait à rejeter la croix... encore, elle ne se soumettait point; elle n'avouait pas sa faute; pleine d'orgueil, remplie de présomption, n'attirerait-elle pas le danger? Si la tentation se présentait, son âme serait mal défendue.

Ces pensées graves, ces réminiscences cruelles, la jeune femme tenta de les chasser et fit un effort afin de s'intéresser au paysage.

On dépassait Guéret. Ses platantes, sa vieille église, ses jardins fleuris, une oasis rapidement traversée.

Le paysage redevenait sauvage; à gauche, les collines se haussaient, plus dénudées: partout, parmi des genévriers rabougris des rochers perçaient l'herbe rase; mais, comme un sourire sur des laides bouches, au creux de quelques-une de ces rochers jaillissaient des hampes roses de digitales.

A droite, des murs de pierre sèches ceinturaient de maigres prairies où, mélancoliques, paissaient quelques vaches blanches.

— L'usine Felletin, dit Marguerite-Marie. Là aussi, Chantal, vous avez un ami!

Du sommet d'un coteau, en maints endroits fouillé, déchiré, creusé par la main de l'homme, un decaville descendait chargé de blocs de grès qu'il déversait, sous des hangars où d'autres wagonnets semblables reprenaient ces blocs taillés en pavés pour les conduire à la gare; au delà des hangars et de décombres amoncelés se voyait une cité ouvrière, ses

maisons propres accompagnées des mêmes jardinets et des mêmes poulailers.

Le train filait vite; brusquement, une vallée se creusa, d'aspect fertile, dans l'encadrement de deux coteaux dont de magnifiques châtaigniers couvraient les pentes; sur un pont de pierre, on franchit un ruisseau, un bourg montra ses toits de tuiles et d'ardoises, un clocher aigu, et, un peu en recul, des bâtiments gris à l'allure de couvent.

— La Brionne, dit à son tour Chantal, nous arrivons. Et, c'est très drôle, j'éprouve du plaisir à revoir Larcy!... On a vraiment dans le coeur des sentiments insoupçonnés!...

De la main elle désignait sur une légère éminence une habitation qui, avec son corps de logis aux larges lucarnes, une tourelle et un gros tour, surmontée d'un clocheton en forme d'éteignoir, méritait bien la désignation du château.

alentour, c'étaient d'importants bâtiments de servitude, un jardin enclos de murs, un bois de charmes, et un étang ceinturé de roseaux qu'ombrageaient des épiceas centenaires.

Aussitôt après Larcy, séparé de la propriété par une gorge étroite où courait un filet d'eau, un autre coteau se haussait, comme pour montrer au loin les remparts, les murailles crénelées et les tours de défense de la redoutable forteresse qui jadis commandait à tout le pays.

— Roc-Aigu le Noir! cria un employé. Chantal était debout.

Elle eut un geste vers la demeure mystérieuse et sa voix retrouvait des intonations gamines tandis qu'elle disait:

— Méfiez-vous, bel oiseau des Ruines, voici venir l'ennemi!

Puis, elle saisit les sacs et les colis afin de les passer à Marguerite-Marie qui, déjà, descendait.

Les voyageurs allaient vers la sortie. Sur le pas de la porte, un homme s'effaça, et fit un geste de saisir la valise que portait Mme Lubersac... Celle-ci, en levant les yeux pour remercier, revit ce visage bronzé aux claires prunelles, aux lèvres rasées, de l'étranger qu'elle avait rencontré à la cathédrale du Moulins.

Encore, il parut ému à la vue de la jeune femme. Chantal en fit la remarque et, avec un intérêt très vif, elle suivit du regard l'étranger, pendant que, traversant la cour de la gare, il se dirigeait vers une automobile noire qui stationnait à quelque distance; un nègre grand et fort, vêtu d'une livrée canelle, était près de la voiture.

Absorbée, intriguée, Chantal ne remarquait point Plantaire qui, sa casquette à la main, attendait les voyageuses à côté d'un landau démodé mais confortable, attelé de deux robustes percheronnes.

La jeune fille, s'apercevant enfin de sa distraction, salua si gracieusement le serviteur que la bouche de celui-ci, en un sourire de satisfaction, se fendit jusqu'aux oreilles.

— Dites-moi, mon bon Plantaire, questionna-t-elle gentiment, ce monsieur qui est descendu avec nous de l'express serait-il le châtelain de Roc-Aigu?

— Non, bien certainement, notre demoiselle, le châtelain de Roc-Aigu a pris les habitudes des orfraies et des chats-huants qu'il a délogés.

— Il ne sort que la nuit, prétendent les gens, car personne ne l'a vu!

— C'est étonnant même qu'il reçoive un visiteur.

L'auto sombre ayant démarré, le vieillard reprit, après avoir chargé les sacs et les menus colis:

— Si ces dames le veulent, nous allons partir; je reviendrai pour les bagages

avec la carriole, à moins que la charrette des vaches ne soit utile. Les jeunes dames emportent, dit-on, en voyage, tant et tant "d'affutiaux" !

— De nos jours, répliqua Mme Lubersac, ces affutiaux tiennent peu de place.

— C'est bien possible! Babyle raconte qu'on ne distingue pas les robes des dames d'avec leurs chemises... mais elle parle trop là-dessus, cette vieille pie, et entretient l'indignation de Madame contre les modes du jour.

Il ferma la portière, monta sur le siège. Et, en rassemblant les rênes, il maugréait :

— Tout ça... c'est des paroles pour ne rien dire. Les femmes en ont-elles jamais fait autrement qu'à leur tête!...

Et, philosophe, le brave homme toucha de son fouet Grisotte et Percheronne, qui partirent à paisible allure.

V

Mme Lubersac écrivait à la générale.

Chantal s'était refusée de tenir certains engagements et, comme la dame de compagnie protestait, la jeune fille avait répondu :

— Chère amie, une fois de plus, soyez gentille, servez-moi de secrétaire... Mme des Ryaux désire beaucoup de détails et ne veut pas de tristesses... Or, le jour où je fis l'imprudente promesse de lui écrire souvent, j'étais gaie, j'étais heureuse! Aujourd'hui, je me sens si changée que je préférerais écrire plutôt à tante Séverine qu'à tante Suzanne.

Marguerite-Marie, après avoir embrassé Chantal, s'était mise en devoir de lui obéir.

Sa missive achevée, la jeune femme fit quelques rangements dans la chambre qui était devenue son domaine particulier à Larcy.

Une vaste pièce, avec, au plafond, des poutrelles apparentes, peintes en gris et assez grossièrement équarries. Les meubles, en cerisier, cirés et reluisants, manquaient d'élégance.

Mais, deux bergères recouvertes d'une jolie soie Louis XV occupaient les coins de la cheminée en bois sculpté qui dominait une curieuse peinture. La table à écrire, large et commode, montrait des pieds et des tiroirs artistement fouillés, elle supportait un matériel complet d'écrivain, notamment une écritoire d'étain si antique qu'elle du servir à nombre d'Aubery, baillis ou échevins...

Enfin, une main amie, en un beau vase de Nevers, avait disposé quelques hampes de digitales.

Ces détails artistiques, cette attention faisaient oublier à Marguerite-Marie les rideaux de reps vert, raides et fanés, l'affreux papier jaunâtre semé de fleurs amarante qui recouvrait les murs, et le défaut du style de l'ensemble de l'ameublement.

Ce logis familial, édifié, agrandi par plusieurs générations de travailleurs, plaisait à la jeune femme.

Elle l'appréciait, en le comparant à ces installations luxueuses, mais un peu bohèmes, qu'aimait son père Renaud de Mâlecroix... De ces appartements fanfreluchés disparaissaient parfois des objets de prix. Hélas! ils payaient des heures de folie!...

Marguerite-Marie songeait combien inconsciemment, elle souffrit de ce manque de stabilité qu'offrait le ménage de son père, tandis qu'elle descendait l'escalier de pierre aux paliers carrés et, ensuite, en traversant le vestibule un peu sombre où s'alignaient des sièges de bois et où brillait une fontaine de cuivre dont Mme Felletin n'appréciait pas la valeur.

Dans la cour carrée, un massif de

sauges mettait une note éclatante; des prairies voisines venaient des voix joyeuses, les idées tristes de la jeune femme l'abandonnèrent; le ciel bleu, la lumière, le grand air lui dilataient le cœur.

Une grille séparait la cour, qu'on nommait la cour d'honneur, de celle qui environnait les bâtiments de servitude; parmi ceux-ci, parfaitement entretenus, un seul, une ancienne maison de métayer, semblait-il, étonnait par son air de vétusté; les murs, veufs de leur toiture, tout lézardés, portaient la trace d'un incendie, la porte et les fenêtres demeuraient béantes.

Marguerite-Marie constata ce fait, mais ne chercha pas à comprendre pourquoi Mme Felletin, si ordonnée, conservait cette ruine... elle se dirigeait vers une petite porte à claire-voie qui s'ouvrait sur la droite, près d'un énorme charme et accédait à la terrasse longeant la façade est du château... Là, un rideau de tilleul donnait de l'ombre et de la fraîcheur; des massifs d'hortensias, de bégonias, de pétunias, de la gaieté et des parfums.

La terrasse était solitaire. Marguerite-Marie cueillit une rose aux Bengales qui, tapissant le mur gris, élevaient leurs branches fleuries jusqu'aux toits, puis elle descendit quelques degrés d'un escalier de pierre et se trouva dans le vaste jardin potager où des carrés de légumes, bien entretenus, s'encadraient de plantes médicinales et de fleurs rustiques, où des arbres fruitiers, taillés en espaliers, montraient leurs cordons chargés de fruits.

La jeune femme eut un geste dépité: Chantal n'était pas là!... Où donc se cachait-elle?

Seul, Plantaire, courbé vers la terre, sarclait une bordure de faisiers.

Au bruit léger des pas de la prome-



M. Jos. Liberio

M. Chas. Laforce

invite tous ceux qui n'ont pas été satisfaits de leurs derniers
complet et pardessus de venir essayer le plus
grand dessinateur italien

Jos. Liberio

chez

Chas. Laforce & Cie., Limitée

37 Sainte-Catherine Est.

Tél. Lancaster 5303.

LES PLUS GRANDS TAILLEURS A LA MAIN A MONTREAL

CHAS LAFORCE, Président

JOS. LIBERIO, Dessinateur

neuse, le bonhomme se redressa, et, en saluant avec un sourire :

— Notre demoiselle n'est pas là. Elle a passé tout à l'heure, mais elle ne s'est point attardée à cueillir quelques fraises ou quelques fleurs, à me causer un brin, ce qui m'eût comblé d'aise... Non, elle a pris le chemin du Val-Perdu, et, en le suivant, elle courait comme une perdue!

Plantaire hochait sa tête grise.

— Faut pas être sorcier pour deviner où elle allait.

Et Marguerite-Marie demeurant muette, le vieillard ajouta, en écarquillant ses yeux ronds :

— Notre demoiselle voulait voir de ses jolis yeux si les bois de Roc-Aigu étaient devenus inaccessibles... quatre rangs de fils de fer barbelés... des chiens-loups énormes !

— Il sait se garder, le châtelain ! et plus il se cache, plus on voudrait le voir !... les femmes s'entendent. Car, depuis la mère Eve, ce défaut ne s'est pas perdu... C'est dans leur sang ! Qu'y faire !

Marguerite-Marie protesta.

— Pour ma part, je ne cherche jamais à savoir ce qu'on désire me cacher ; je n'en ai même nulle envie !

— Notre dame est ainsi... Donc, ça ferait deux femmes de ma connaissance qui ne seraient pas curieuses... c'est beaucoup pour un seul homme !... Il est vrai que Babyle est curieuse pour trois !

Plantaire reprenait sa pioche ; et la dame de compagnie, errant à l'aventure, gagna au delà des murs du potaier, un sentier qui menant à la Brionne, passait

MARIEES DE JUIN !

Un élégant bouquet soulignera le chic de votre toilette ! Confiez-nous le soin de le fabriquer. A meilleur prix vous l'aurez plus volumineux et mieux choisi que n'importe où ailleurs.

Gerbes de noces, notre spécialité

Ouvert le Dimanche et tous les soirs

Mlle B. BOULERICE

Cherrier 2020

970 Ste-Catherine Est (Près Papineau)

Meilleure qualité pour plus bas prix !

Voilà, Mesdames, l'avantage que vous offre

LE MARCHÉ STE-CECILE

(autrefois Marché Idéal)

Viandes de choix, beurre, oeufs et toutes autres provisions de première qualité à des prix très économiques. Vous pouvez également faire votre commande par téléphone et nous irons vous la porter sans charge.

M. J. E. DUMOULIN

propriétaire

363 De Castelnau Tél. Cal. 1869

GRATIS

MAGNIFIQUE
MONTRE-BRACELET
DAME OU MONSIEUR.



Valeur \$15.00 au détail.

Donnée pour la vente de seulement 30 bouteilles de notre parfum à 25 cts chacune. Autres privilèges très appréciables à nos clients. Demandez notre catalogue pour détails complets.

PARFUMERIE BELGO-CANADIENNE
Casier postal 192, Station N, Montréal.

près de l'étang de Larcy ; puis, longeant le chemin charretier qui conduit au Val-Perdu, quand elle aperçut Mme Felletin, en compagnie d'un ouvrier qui paraissait étudier par quel moyen on pourrait étayer l'un des murs de la maison en ruine.

De loin, Marguerite-Marie regardait la châtelaine ; celle-ci, avec sa taille élevée encore très droite, son port de tête altier, lui apparaissait imposante ; le teint terreux, la bouche grande et des lèvres trop minces attestaient que jamais elle n'avait pu être jolie.

Et, cependant, des yeux fort beaux, un front bien modelé, les cheveux très brillants et très noirs accusaient une ressemblance indéniable entre Chantal et sa tante.

Avec une politesse, désormais surannée, Mme Felletin tendit la main à Marguerite-Marie.

— Avez-vous bien dormi ? N'avais-je rien oublié dans votre chambre ?

— Rien, chère madame, pas même un beau bouquet de digitales. Et, croyez-le, aucune de vos attentions ne m'a échappé !

— Vous êtes indulgente, sincère aussi. Tout de suite, je le compris ; jamais mon vieux logis ne vous a déplu !

Les prunelles sombres de Mme Séverine cherchèrent les prunelles bleues de la jeune femme.

Et, tout en se dirigeant avec elle vers le Val-Perdu, elle reprit :

— Les natures légères tâchent de s'étourdir, afin d'oublier leurs souffrances... les autres, au contraire, recherchent le calme qui leur permet d'étudier... de mettre à profit, si cela se peut... leurs épreuves.

— Oh ! madame, ne me rangez point parmi ces femmes résignées et réfléchies ! J'admire celles qui supportent bravement et savent mettre à profit la douleur, mais je ne les imite pas... Si je fuis le monde, c'est qu'il me fait peur ; je le juge cruel... pour les abandonnées, pour les isolées... surtout quand elles sont pauvres !

— J'apprécie le travail, la promenade, la lecture, parce que ces occupations m'arrachent à moi-même, sans me meurtrir.

— Ceci prouve, mon enfant, que vous avez du sérieux et beaucoup de ressources dans l'esprit.

— Lorsque je fis votre connaissance, voici bientôt deux ans, je vous jugeai favorablement, tout de suite ; or, ma première impression est presque toujours juste... Depuis, mes observations ont confirmé ce jugement.

— Oh ! madame, c'est que je ne suis pas sincère... que je dissimule... Si vous connaissiez toute la vérité, vous me condamneriez !...

— Non, la vieillesse est plus indulgente que la jeunesse... elle sait que si parfois nous valons moins que nos actes, souvent aussi nous valons davantage.

Sans répondre, Marguerite-Marie, aux côtés de la châtelaine, suivait le chemin encaissé rempli d'ornières qui, espérait-elle, la conduisait vers Chantal.

Mme Felletin, devinant que la jeune femme désirait lui faire des confidences, prit le parti de les provoquer en lui témoignant de la confiance.

— Ce matin, dit-elle, Chantal m'a peiné.

— Encore une légèreté, une boutade !

— Un manque de cœur !... Comme je cherchais avec un ouvrier le moyen de consolider la maison en ruine que je conserve telle une relique, j'ai surpris sur ses lèvres des sourires moqueurs... J'ai là une faiblesse, admettons-le, mais personne plus que cette enfant ne devrait la respecter.

— Peut-être, ne le savez-vous pas ! C'est

dans cette maison de métayers, devenue la proie des flammes, que le père de Chantal, mon jeune frère, trouva la mort en voulant sauver Sornin, un petit berger qui dormait dans le grenier.

— Mon François ! Je l'avais élevé ! Il m'aimait, comme il eut aimé notre mère ! Et moi... je l'aimais trop ! S'il avait vécu, j'aurais été l'aïeule de ses enfants... non, une tante ridiculisée... détestée !

— Oh ! chère madame, c'est le cas de le croire, Chantal vaut mieux que ses actes... seulement, elle juge ou veut paraître juger la sentimentalité démodée. Etre sensible, c'est vieux jeu, déclare cette Nicole Griffet qui est l'oracle de son amie.

— Cette Nicole n'était pas là... Hélas ! les sourires de ma nièce dénotent un manque de cœur ! Malgré votre désir de la défendre, pour diminuer mon chagrin, je comprends votre intention et vous en remercie, vous ne pouvez pas excuser Chantal. Quoi ! elle sait que son père, mon bien-aimé frère, ma joie, mon orgueil, fut carbonisé dans cette maison. Et elle rit de la fidélité de mon souvenir !...

— Elle rit parfois, afin de ne pas pleurer.

— Il eût mieux valu qu'elle pleurât !

— Puis, elle n'a pas eu de mère !... Mme Aubery disparut très jeune, n'est-ce pas ?...

— Trois mois après cet horrible événement, la pauvre veuve inconsolable mourut à la naissance de cette autre François, le dernier de notre nom, qui survécut à peine six mois à ma belle-soeur.

— Alors, je n'osais pas enlever Chantal à son grand-père, si accablé lui-même. Ai-je eu tort de faire ce sacrifice ?...

Marguerite-Marie, embarrassée par cette question, ne répondit pas tout de suite.

Et Mme Felletin laissa tomber la conversation. Sans doute éprouvait-elle du regret, presque de la honte, à s'être laissé entraîner à des plaintes, à une révélation de ses sentiments intimes.

Elle fit encore quelques pas, puis, au carrefour :

— Au revoir, chère enfant, je vous quitte ici, j'ai à examiner une clôture, récemment réparée... et, surtout, je préfère ne pas retrouver Chantal en ce moment.

Mme Lubersac continua donc seule sa promenade ; la confiance de Mme Felletin l'avait émue, touchée, comme la meilleure des preuves de sa sympathie.

Ainsi, cette femme si froide en apparence était douée d'un cœur ardent que de cruelles épreuves avaient replié sur lui-même, mais point complètement étouffé. Elle n'avait pas eu d'enfant... mais, en son jeune frère, elle possédait un fils.

Et cette tendresse encore dilatait, réchauffait son cœur !...

Pauvre Mme Séverine, comment s'étonner qu'elle fût triste, froide... Dans son passé, combien de peines !... et, dans le présent, quelles étaient ses joies ?... Nul ne l'aimait.

Jamais Marguerite-Marie ne se souvenait d'avoir entendu Mme Felletin faire une allusion relative à son mariage ; néanmoins, par la générale, elle connaissait tous les détails du triste roman.

Jeune, Séverine Aubery avait aimé d'un amour timide, patient, exclusif, un des voisins de campagne de Larcy, Pierre Felletin.

Celui-ci, longtemps dédaigneux de cet amour, céda subitement aux sollicitations de sa mère qui, mourante, se désespérait à la pensée de laisser son fils engagé dans une liaison coupable. Il demanda donc la main de Mlle Aubery.

Et, chose étonnante, bien que Mme Fellettin fût morte, le mariage se célébra un mois après ce décès, naturellement, dans la plus stricte intimité.

Devançant quelque peu une mode si répandue ensuite, les nouveaux époux partirent pour Paris, dès le soir de leur mariage.

Le surlendemain, la jeune mariée se trouva seule à l'hôtel. Son mari, repris dans les liens qu'il criait rompus, avait abandonné sa femme.

Blamé, désavoué de toute sa famille qui entoura de soins et d'affection la pauvre délaissée, Pierre Fellettin n'osa jamais reparaitre à la Brionne.

Vingt ans après, très malade, le malheureux connut à son tour l'abandon.

Mme Séverine, sacrifiant sa rancune, eut le dévouement d'aller soigner son mari, héroïsme récompensé, car le coupable, ému par cette grandeur d'âme, fit une mort édifiante.

Marguerite-Marie pensait encore à cette triste histoire, quand elle atteignit la gorge où, enjambée par un pont étroit, un ruisseau grossi de l'apport d'une fontaine s'élargissait jusqu'à former un petit lac dans lequel les vaches de Larcy venaient s'abreuver.

Au pied d'un saule qui trempait ses branches dans l'eau étonnamment claire, Chantal était assise.

Elle tenait un livre qu'elle ne lisait pas et parut ravie de voir finir sa solitude.

— Venez vite près de moi, chère amie, s'écria-t-elle.

Et, lorsque Marguerite-Marie fut assise, elle ajouta:

— Pendant que vous étiez assez aimable pour écrire à tante Suzanne, je ne perdais pas mon temps.

— Ceci est discutable!

— Ne discutons point, écoutez-moi plutôt. J'ai entrevu... Oh! entrevu seulement, et de loin, hélas! le mystérieux châtelain... c'est un premier pas! Et il nous est prouvé que le Hibou des Ruines ne redoute ni la lumière du jour ni l'éclat du soleil.

"Il se premenait en compagnie du voyageur si poli que votre vue bouleversa; mais, malheureusement, ils ne s'aventurèrent pas vers la lisière du parc. Les chênes et les charmes, trop souvent, les dérobaient à ma vue; néanmoins, en faufilant mes yeux entre les moindres interstices, j'ai pu faire quelques remarques: constater, d'abord, que la taille du châtelain, moins élevée que celle de son ami, est plus élégante et sa démarche tout aussi sportive. De superbes chiens policiers gambadaient autour d'eux et, contrairement à leur maître, ne craignaient pas de se rapprocher beaucoup des fils de fer barbelés, ce qui, entre parenthèse ne me ravissait guère! Encore, il y a un instant, j'entendais les aboiements des terribles scerbères, d'où je conclus ceci: les promeneurs n'ont pas encore regagné la forteresse. Peut-être, en rentrant, passeront-ils de ce côté. Si l'étranger, au teint d'Arabe et aux yeux de Lorrain, était averti de votre présence, il accourrait!"

"Attendons! Nous sommes bien en cet endroit poétique. L'eau du lac est aussi bleue que le ciel, et ce fouillis d'herbes et de fleurs aquatiques la sertit, tel un saphir sur un anneau.

Marguerite-Marie courbait la tête; on eût dit qu'elle fixait son image et celle de Chantal dans le miroir de la fontaine; en réalité, elle songeait qu'elle avait eu à son doigt un anneau de fiançailles ou brillait un magnifique saphir... Où était-il cet anneau? Où était celui qui le lui offrit?... Mort... tout semblait l'attester, le prouver. Et cependant!... En elle, jusqu'ici, la jeune femme entendait une voix qui protestait contre cette évidence.

— Décidément, les promeneurs doivent avoir regagné leur repaire, dit tout à coup Chantal en se levant... à moins qu'ils n'aient dirigé leurs pas vers le côté opposé du parc; les pentes en sont plus agrestes que celles qui dévalent au Val-Perdu.

"Et, réflexions faites, il sera mieux demain de pousser notre promenade jusque-là, nous aurons le prétexte de cueillir des fleurs; elle abonde en ce site sauvage... pas une habitation ne s'y aperçoit et, certainement, cette solitude doit plaire à notre triste voisin... M'accompagnez-vous, Marite?"

— Il le faudra! Je réprove votre curiosité, mais je me défie de votre imprudence et des chiens policiers!...

Chantal contournait le lac et franchissait le petit pont; c'était un entonnoir

profond, entièrement tapissé de mousses aquatiques et de capillaires.

— Cette eau est-elle bleue, limpide... un saphyr encore serti d'émail vert... une turquoise plutôt...

Mme Lubersac, elle, ne songeait plus cependant à son anneau de fiançailles... Non, elle revoyait des prunelles presque de cette teinte azurée, qui, deux fois, remplies d'une émotion intense, s'étaient attachées à elle.

La jeune femme avait lu de l'admiration dans beaucoup de regards d'hommes, mais les yeux de cet étranger exprimaient autre chose qu'une banale admiration... D'où naissait ce trouble, cet émoi?

Avec une persistance non dépourvue de charme, Marguerite-Marie creusait cette question si absorbée qu'elle en oubliait les confidences de Mme Fellettin

A. O. TREMBLAY

330 BEAUBIEN EST

C'est le temps de mettre vos fourrures en sureté

dans nos nouvelles voûtes scientifiques



OU POUR SEULEMENT

2%

SUR VOTRE EVALUATION

Elles seront protégées contre le FEU, les MITES et le VOL

Téléphohez CRescent 2448

Nous irons les chercher dans notre voiture fermée, elles seront nettoyées à l'air comprimé et placées dans nos voûtes chacune sur un support, et nous en prendrons soin durant tout l'été.

REPARATIONS MAINTENANT A PRIX D'ETE

-- GRATIS --

Présentez cette annonce quand nous irons chercher vos fourrures, et vous recevrez un cadeau souvenir.

Tél. Amherst 4817 Jour et Nuit
**REGISTRE DES GARDES-MALADES
 DE DELORIMIER**
 Mme E. Nantel, directrice
 Graduées — Sous-graduées
 2026 Mont-Royal Est, Montréal

**Les succès sont difficiles au com-
 merçant qui trouve la publicité
 difficile. Si vous voulez de bons
 résultats, annoncez dans
 "LA REVUE DE MANON"**

**Commander par téléphone, c'est
 payer plus cher**

Venez choisir vous-mêmes pour éviter
 les frais de livraison

**BEURRE — OEUFs — EPICERIES
 PROVISIONS**

— SEPT MAGASINS —

**TOUSIGNANT & FRERES
 LIMITEE**

6312, rue St-Hubert
 880 Ste-Catherine Est
 1279 et 2227 Ontario Est
 630 et 2034 Mont-Royal Est
 1897 rue Clark

Tél. MAIN 2202 J. T. ARMAND,
 Fondé en 1917 Prop.
 64, rue Saint-Jacques, Montréal



**CANADA TYPEWRITER
 EXCHANGE & SUPPLY
 CO., Reg'd.**

CLAVIGRAPHES

et Machines pour écrire et protéger
 les chèques,

Neufs, reconstruits et d'occasion,
 De toutes les marques et prix.
 Chaque machine est garantie.

Nous vendons, échangeons, louons, ré-
 parons n'importe quelle marque de clavi-
 graphes.

Meilleurs rubans, Huile, Brosses, Papier
 Carbon et articles de bureaux.

**Spécialité de réparations et inspection
 mensuelle**

Nous allons chercher et livrons
 la marchandise
TELEPHONE LANCASTER 7772
City Hall Tailor Shop
 HEBERT CHAMPEAU, prop.

**Habits faits sur commande
 Costumes de dames**

Nettoyage, Pressage et Réparages
 de toutes sortes

Nettoyage français et Teintures
**1446, Avenue de l'Hôtel-de-Ville
 MONTREAL**

et les déceptions que lui causait sa nièce.

L'heure du déjeuner sonnait à la pen-
 dule régulatrice des travaux domestiques;
 les promeneuses hâtèrent le pas.

Et Chantal esquiva, ce jour-là, les affectueuses observations que sa dame de compagnie avait projeté de lui faire au sujet de son attitude vis-à-vis de sa tante.

VI

— Chère amie! Combien vous êtes belle! Quelle élégance pour une messe à la Brionne! Vous qui, à Moulins, affichiez une telle simplicité!

Et Chantal, en un deuil du dernier chic, regardait, non sans une lueur de malice au fond de ses yeux noirs, sa dame de compagnie, délicieusement jolie dans une robe de crêpe marocain d'un gris très doux qu'enjolivaient des arabesques brodées d'un ton à peine plus argenté.

Sous la toque de même teinte, un peu de rose anima les joues nacrées du fin visage, tandis que Marguerite-Marie se demandait pourquoi elle s'était parée ainsi.

Et autant pour elle-même que pour Chantal, elle formula le motif qui avait déterminé le choix de cette toilette évidemment d'une élégance excessive.

— Ne faut-il pas que je porte cette robe avant qu'elle soit complètement démodée?... Voici dix-huit mois que la générale eut la bonté de me l'offrir!...

Puis, rompant les chiens, elle ajouta :

— Nous allons à pied n'est-ce pas?

— Aller à pied à la Brionne! Un dimanche! Voyons, chère amie, vous oubliez les rites immuables de Larcy!

— La semaine, ferait-il un soleil d'Afrique, une pluie diluvienne ou un froid de canard, Plantaire, tout entier à ses occupations, n'attelle que dans des circonstances exceptionnelles... Mais, le dimanche, sa bêche et sa pioche observant, comme lui, le repos dominical, c'est toujours au pas soïennel de Grisotte et de Percheronne, dans le landau ou le break également démodés, qu'on se rend aux saints offices. Et je serais fort surprise si nous n'entendions pas notre jardinier, devenu cocher, nous faire son discours de circonstance: "Quand on en a les moyens..." etc.

— Venez, ma chère, et une fois de plus, vous allez vous convaincre de la véracité de mes dires.

Oubliant un instant son chagrin, cependant très réel, Chantal eut un rire joyeux et, saisissant la main de sa compagne, l'entraîna vers la cour d'honneur.

En effet, dans l'allée, entre le massif de sauges, et le perron, l'équipage attendait.

— Ah! nous allons rouler carrosse!

Plantaire, en écarquillant les yeux, avec une légère variante, imposée par la sécheresse qui sévissait déjà, employa la phrase consacrée:

— Quand on en a les moyens, comme notre dame, on ne salit pas ses chaussures dans la poussière de chemins!...

— Mais, nos jeunes dames et moi sommes en avance! Madame ne paraîtra pas de cinq minutes... Ma montre avançait sur la pendule et c'est ma montre qui se trompe!

— Et Babyle!

— Si on ne la pressait point, elle attraperait la messe au "Sanctus"!

— Il lui faut du temps pour s'ajuster, surtout depuis qu'elle s'est avisée de porter chapeau.

— Ça lui va comme un tablier à une baleine!

— Un chapeau sur la tête de Babyle! Mais, bien qu'elle critique les autres, elle veut suivre les modes.

— Son bonnet blanc lui allait moins

mal! car notre femme, tout comme moi, ne peut point ne pas être laide!

— Dans le temps, c'est même sa laideur qui me décida à l'épouser... Je voulais qu'elle n'eût rien à me reprocher.

— Je n'ai guère réussi; elle ne cesse de me tracasser. Enfin... faut pas se plaindre:

— Babyle pourrait être une coquine... elle est honnête... elle est remplie de défauts, elle pourrait avoir des vices.

— Mais l'heure sonne... Madame descend! Elle appelle la retardataire!

Plantaire, toujours patient et philosophe, ouvrit la portière, la referma et monta sur le siège où, bientôt, son épouse aussi longue et plate qu'il était court et gros, aussi jaune qu'il était rouge, prit place à son côté.

Sur ses cheveux, couleur de queue de vache, elle avait posé une coiffure, en forme de tiacre ornée de larges pensées de velours violet, qui allongeait encore son visage aux yeux bridés, mais elle jugeait que cette capote lui communiquait une distinction à laquelle jamais n'atteindrait Plantaire.

Et cette supériorité la rendait d'humeur si joyeuse qu'elle discourait presque aimablement avec son époux et accompagnait des sourires les plus gracieux ses bonjours aux métayers et aux voisins de Larcy qu'on dépassait.

Bien que la route fit un détour, il y avait à peine deux kilomètres entre le manoir et la Brionne.

Cette distance fut rapidement franchie par les percheronnes qui, pleines d'expérience, sachant que le trajet serait court, prenaient, disait Chantal, leur allure des jours de fête.

En un quart d'heure, on atteignit l'entrée du bourg.

A droite, au milieu d'un enclos, se dressait une maison surmontée d'un clocheton. De chaque côté, des bâtiments de servitude, précédés du cloître, entouraient une cour sablée avec un massif de fleurs autour d'une statue de la Vierge... Un mur, surmonté d'une gille, séparait la cour de la route.

Cet établissement représentait une bonne oeuvre de Mme Felletin. Son mari lui avait légué sa fortune, faible dédommagement de l'injure et de l'humiliation qu'il lui infligea.

Il possédait là une habitation; agrandie, organisée pour cet usage, elle était devenue une maison de retraite où des prêtres âgés, malades, si souvent sans ressources, recevaient les soins de religieuses qui dirigeaient également un patronage.

Pendant que l'équipage longeait le mur de clôture, le son d'une trompe se fit entendre.

Une automobile parut. Ce n'était pas la limousine que Chantal et Marguerite-Marie avaient vue à la gare... et, cependant, le même nègre, vêtu de sa livrée cannelle, servait encore de chauffeur.

Sur la place de l'Eglise, Plantaire arrêta les percheronnes. On descendit.

— Le châtelain mystérieux vient aux offices? questionna Chantal, déçue de voir cet incognito sitôt découvert.

— Non, certainement, notre demoiselle, mais ses drôles de domestiques, qui, pourtant, ont l'air de sauvages, ne manquent jamais d'assister à la messe. Et on ne saurait le nier ils se tiennent mieux que beaucoup de Français.

Marguerite-Marie affectait de ne pas tourner les yeux vers l'automobile, malgré les exclamations étouffées de Chantal.

Celle-ci eut une invitation directe.

— Chère, regardez le déballage, le spectacle en vaut la peine.

Mme Lubersac regarda donc; elle vit descendre du siège de devant une jeune

négresse, coiffée d'un chapeau rouge, et de celui de derrière, deux négrillons tous drôlets en des costumes canari, puis cet étranger, d'une taille élevée, d'un type si peu banal...

Et une ondée pourpre couvrit les joues de la jeune femme.

Parce qu'elle croyait, parce qu'elle espérait revoir cet homme, elle avait apporté à sa toilette un soin inusité... elle, si sûre de son cœur!... si gardée, prétendait-elle, par son orgueil, et ses souffrances passées!... Quelle fragilité, au contraire!... Et les craintes du chanoine Courcelles, tout à coup, lui apparurent fondées!...

Maurice Felletin s'était rapproché de ces dames; il causait maintenant avec sa tante et Chantal. Marguerite-Marie, qui était demeurée à l'écart, ne fut pas fâchée d'être bloquée par Babyle, trop heureuse de trouver une auditrice.

— Les autres dimanches, disait-elle, il y a une seconde négresse, âgée celle-ci, et coiffée en madras. D'après le facteur, elle "s'est pris une entorse à la cheville"; un médecin de Guéret serait venu déjà plusieurs fois au château afin de la soigner.

"Je connais aussi le nom du chauffeur, un drôle de nom, Bashir Snouf; les livres, les journaux, les revues, les lettres qu'on dépose dans une boîte qui est à l'entrée de l'avenue, portent tous cette adresse. Ce pauvre négro ne risque point de se montrer indiscret, probablement, il ne sait pas lire!

— Cela prouve que le châtelain cache son nom; il a évidemment une raison pour cela.

— Le malheureux! Bien qu'Américain et riche à millions, il voulut se battre pour la France.

"Il eut, toujours d'après le facteur, la moitié de la figure emportée par un éclat d'obus. Il est devenu si horrible qu'il ne peut supporter d'être vu.

"Sa belle conduite ne fut guère récompensée! mais il ne faut pas s'en étonner: si souvent ce sont les coquins qui réussissent!

La cloche, en lançant un dernier appel, mit fin au discours de Babyle, et, sur les pas de Mme Felletin, Marguerite-Marie s'avança vers l'église; au moment où elle y pénétrait, la supérieure du couvent l'aborda.

— Comme l'an dernier, dit-elle la voix suppliante, Mme Lubersac ne voudrait-elle pas prêter son aide si précieuse à nos chanteuses? M. le curé et toute l'assistance seraient si heureux de l'entendre.

La jeune femme avait de la sympathie pour Mère Saint-Louis, une religieuse au dévouement inlassable, dont le visage pâle et rond, aux yeux de pervenche, reflétait tant de bonté; elle ne fut même pas tentée de rejeter sa prière.

Mais, en gagnant la chapelle de la Vierge où était placé l'harmonium, elle se sentit inquiète, mécontente d'elle-même à constater qu'elle n'éprouvait point une répugnance, cet ennui que lui causait habituellement l'obligation de chanter en public... Encore, la présence de cet inconnu modifiait ses sentiments... l'évidence était là...

Marguerite-Marie eut peur. Combien sa volonté se révélait faible!...

Mais, elle était assise devant l'harmonium... le prêtre montait à l'autel; il fallait chasser cette inquiétude; elle y parvint et, de son mieux, possédée par son art, elle dirigea les chants de la messe.

Bien qu'elle mit la sourdine, parfois, il était impossible de ne pas distinguer ses notes harmonieuses parmi les voix inexpérimentées des jeunes filles.

Deux fois l'étranger tourna la tête afin d'apercevoir l'organiste.

Et ce petit fait ne se passa point ina-

perçu aux yeux de Chantal qui, aux affûts, fit plusieurs remarques intéressantes.

Aussi, la messe finie, le landau s'ébranlait à peine qu'elle disait à son amie:

— Sûrement, le doute n'est plus permis; vous avez fait la conquête de l'hôtel de Roc-Aigu!

"Avec quelle émotion il écoutait vos chants! De quels regards admiratifs, de quels effluves amoureux ne vous entourait-il pas encore, il y a un instant, quand il a passé près de nous sur la place de l'église!

— De l'admiration, dites-vous. Hé bien! j'ai eu l'impression que ces prunelles claires qui, évidemment, sont attirées vers moi, reflétaient, avec de l'émotion intense, beaucoup de tristesse.

— La vue de Mme Lubersac, commença Mme Felletin.

— Dites simplement Marguerite-Marie, chère madame, vous me ferez plaisir.

— Hé bien, mon enfant, votre vue éveille chez cet homme un souvenir douloureux, puisque son regard est triste...

"Votre voix, votre visage peuvent lui rappeler la voix et le visage d'une personne aimée... d'une morte très regrettée.

— C'est cela! Une ressemblance! J'ai rencontré un jour cet homme, qui m'était inconnu, à la cathédrale de Moulins; il examinait les vitraux; à ma vue, il ressentit une émotion extraordinaire.

— Pourquoi ne pas croire que c'était le coup de foudre!... Vous êtes assez folle pour le produire! Et la tristesse, l'émotion s'expliquent!... Ce doit être douloureux, un coup de foudre... même moral!...

"Tiens! voici Maurice! Je crois celui-ci à l'abri des chocs de ce genre, ajouta Chantal en se penchant à la portière; j'entends le ronflement de son bateau-sport! Très gentille, sa nouvelle acquisition!

Comme tous les dimanches, le jeune homme venait passer la journée à Larcy. On arrivait à la chaussée de l'étang et, sur le siège, Babyle s'agitait.

— Arrête, Plantaire! criait-elle! Pour sûr, la Grisotte va nous jeter dans l'eau. Tout comme moi, elle n'aime pas ces machines.

Et ses longs bras levés tournaient, telles les ailes d'un moulin à vent, afin, disait-elle, d'avertir Maurice du danger.

— Tais-toi donc, vieille corneille, bougonnait Plantaine; nous ne risquons aucun accident.

"Premièrement, M. Maurice restera derrière. Et, deuxièmement, Percheronne d'une part par les rênes tenues par moi, maintiendraient facilement Grisotte si elle faisait des simagrées.

Toujours calme, Plantaire toucha de son fouet les croupes luisantes des juments qui accélérèrent leur allure.

Sans encombre, sans même ombre d'une émotion, on s'arrêta bientôt au bas du perron encadré de lauriers roses, de verveines et de véroniques, bien soignées dans des caisses soigneusement peintes.

Et, ce dimanche-là, en la vieille demeure, il ne fut plus question du Hibou des Ruines, ni de son hôte.

VII

Du clocher de la Brionne tombait la sonnerie de l'angelus.

Mais la pendule de Larcy égrena seulement onze coups. Au manoir, par principe, on méprisait cette heure légale que les paysans n'adoptent guère.

La pendule... la grande pendule, à la gaine de vieux chêne sculpté, qui, derrière des vitres bien nettes, montrait son cadran couronné d'un fronton de cuivre, joliment travaillé, et au balancier en

Tél. Est 1301 Rés. 1570 Amherst

PRIME-J. MARSAN

NOTAIRE

Percepteur pour l'Eglise
Sainte-Catherine

"Toujours de l'argent à prêter"

1558, rue Amherst, Montréal
Coin DemontignyUne vue parfaite donne une
santé parfaite!Possédez ce bonheur inestimable en nous
confiant le soin de vos yeux.**J. G. BELANGER**

O.O.D.

6567 Saint-Hubert Tél. Crescent 8730
Près Beaubien MONTREALRemarquez les cheveux que récolte
votre peigne avant l'usage du**PETROLE ROGIER**Quinine, Cantharide, Pilocarpine et
Moëlle de boeufFaites la même observation un
mois après et JUGEZ de la réelle
valeur du "Pétrole Rogier"**CONTRE LA CHUTE DES
CHEVEUX**Le pétrole Rogier ne contient pas
d'eau. Il brûle jusqu'à la dernière
goutte.

\$1.25 le flacon

Tél. Bell : Est 1937

Arthur SeguinMarchand de
MEUBLESTapis, Prélarts, Poêles,
Etc., Etc.

1303-1305, rue Amherst, Montréal

Ph. DUPUIS, prop.

**SALON DE TOILETTE
DE LUXE**Coupe de cheveux pour dames
325, rue Ontario Est, Montréal

YORK 0670 Rés: YORK 2074-W

**LIMOUSINE LINCOLN
A LOUER**Bap:èmes, Mariages, Enterrements, Etc.
A. GASSE
1348-50 Notre-Dame Ouest, Montréal

Téléphone Main 6323

A. RIENDEAU

HORLOGER et BIJOUTIER

Réparages exécutés sous surveillance personnelle et pratique. Ouvrage garanti.
Jones de mariage faits à ordre
Toutes sortes de bijouteries réparées, dorées et argentées

753 Notre-Dame O., coin Guy, Montréal

SALON PAULETTE5 coiffeuses expertes à votre service
Ondulation permanente

Nouveau procédé (Nestee) \$10.00

Ondulation à l'eau . . . 75c

Ondulation Marcel . . . 50c

6559 Saint-Hubert Créscent 2233

Tél. Lancaster 7532

P. VIGEANT

EPICIER LICENCIÉ

Epiceries de choix, Fruits et Légumes
Bières et Porters

206 DeMontigny Est, Montréal

"UNIC" TRUCK TAXI

25 CAMIONS

TRANSPORTS DE TOUTES SORTES
Ville et Campagne**LOUIS SIGNORI, Gérant général**
PERSONNEL COMPETENT

Spécialités

Creusage de caves — Démolissage
Pelouses en tourbes — Coupes de rues

Pour détails et renseignements,

Tél. Amherst 6302

forme de soleil d'or, était l'âme du vieux logis, dont sa voix grave et puissante régalait depuis longtemps tous des rouages.

Pour Babyle et même pour Mme Felletin, le tic-tac de la pendule était en quelque sorte la respiration de la maison.

Que, par extraordinaire, ce tic tac cessât... invariablement, la châtelaine quittait l'embrasure de la fenêtre du salon où elle causait, lisait ou tricotait, et Babyle ses fourneaux.

Les deux femmes se rencontraient dans le vestibule pour se dire, non sans un frémissement dans leurs voix:

— La pendule est arrêtée!...

Chantal riait de ce culte, de ces rengaines qui lui paraissaient vieilles comme le monde... et l'étaient en effet.

Disait-elle :

— J'ai grand appétit ce matin, Babyle. Ne pourriez-vous avancer le déjeuner?...

— Ce n'est pas possible, notre demoiselle", mais dès que la pendule sonnera onze heures, je tremperai la soupe!

Chantal prétendait se soustraire à cette direction qu'elle déclarait tyrannique autant que la règle d'un couvent et persistait à s'en rapporter à sa montre-bracelet.

— Chantal est en retard ce matin, déclara Mme Felletin en pénétrant le lundi dans la salle à manger où Marguerite-Marie, d'une exactitude tout militaire, se trouvait depuis cinq minutes; nous n'attendrons pas ma nièce!

Les deux femmes s'assirent devant la table de noyer reluisant, servie à l'ancienne mode et, en silence, dégustèrent une excellente soupe aux choux à laquelle, Babyle en fit la remarque, "notre demoiselle" ne lui eût point causer le plaisir de goûter.

"Il n'est pas chic de servir de la soupe au déjeuner."

La cuisinière ne se hâtait guère d'enlever les assiettes et elle employa beaucoup de temps à battre et à rouler une omelette qu'elle servit cependant "baveuse" et décriée à la fois, entre des radis roses et une motte de beurre d'un joli jaune paille, ceci, juste à l'instant où la retardataire apparaissait.

Les joues rosies par le grand air, les yeux brillants, elle ne songea pas même à s'excuser de son retard.

Non! après avoir embrassé Marguerite-Marie et présenté son front aux lèvres de sa tante, elle s'écria:

— Je l'ai vu!

— De qui parles-tu ?

— Mais naturellement, ma tante, du Hibou des Ruines.

— Pourquoi ce naturellement ?

— Mais parce que, en ce pays plutôt sauvage dont on connaît tous les rares habitants, la vue d'un seul pouvait m'intéresser... la vue de celui qui se cache et dont on ignore jusqu'au nom. Le mystère, ma tante! Depuis Eve n'a-t-il pas constamment attiré la femme?...

Les sourcils de Mme Felletin se rapprochèrent; pendant un instant, sa physiologie se durcit, puis, elle serra ses lèvres comme pour retenir des paroles trop vives et ne questionna plus.

En revanche, Babyle, malgré le regard sévère que lui jeta sa maîtresse n'imita point la discrétion de celle-ci.

— Mademoiselle peut donc nous faire le portrait de celui qui, évidemment, a une raison pour se cacher.

— L'autre jour, j'avais pu juger que le châtelain paraissait jeune et possédait une démarche élégante. Aujourd'hui, j'ai constaté qu'il a des yeux magnifiques, des yeux si grands, si bien frangés, d'une teinte et d'une expression telle qu'on ne saurait les oublier; le nez m'a paru fin, la moustache d'un blond fauve... il la porte mi-rasée, suivant la mode du jour. Il était coiffé, je n'ai donc vu ni ses cheveux ni son front.

— Mais où donc l'avez-vous vu ? demanda Marguerite-Marie d'une voix qui tremblait.

— Je l'ai vu... entrevu plutôt... car la vision n'a duré qu'un instant... à la gare; j'en sortais lorsque arriva cette automobile noire que, maintenant, je reconnaîtrais entre toutes.

"Sans perdre la tête, je m'immobilise, prête à profiter des événements. L'auto stoppe, l'étranger aux claires prunelles descend, quelques lettres à la main; immédiatement, je me remets en marche; je croise votre admirateur, madame Lubersac; il me salue et je saisis une déception sur sa physiologie... Avant qu'il ait pu revenir, bien qu'il pressât le pas, j'atteignis

l'auto; une portière était restée ouverte, heureusement; je passe de ce côté et j'entrevois notre voisin mystérieux la durée d'un éclair.

"Vivement il se rejeta contre le capiton. Mais il avait levé les yeux, et parfaitement, j'en vis un..."

— Il pourrait être borne, notre demoiselle, et avoir, comme on l'assure, la moitié de la figure écrasée, déclara Babyle qui apportait un appétissant poulet à la crème; ou s'il a une figure ordinaire, au moral, cet homme pourrait être un monstre; certains prétendent qu'il aurait tué sa femme et son enfant!

— Rien que ça, Babyle! s'écria Chantal. Et ce criminel n'aurait pas sa maille à partir avec la justice! Il y a pourtant des lois en Amérique.

— Bah! quand on a des milliards, on peut acheter les juges, les géoliers et un ballon pour s'enfuir.

— Hé bien, alors, s'il a payé cette impunité, pourquoi se cacherait-il?...

— Par ce qu'il a des remords, de la honte! Il ne va jamais à l'église et ferme sa porte à M. le curé!...

— Babyle, dit Mme Felletin, je vous ai si souvent et si vainement priée de ne pas vous mêler à la conversation pendant les repas, que, de guerre lasse, je vous laisse bavarder, mais je ne veux pas que ma maison soit l'écho de misérables racontars, d'affreuses calomnies, probablement. Je vous défends donc de parler dorénavant du châtelain et des habitants de Roc-Aigu.

Et, lorsque Babyle, fort confuse, se fut retirée, Mme Séverine ajouta :

— Tu vois par toi-même les effets de ta curiosité! Permets-moi de te le faire remarquer: en cherchant à satisfaire ce caprice, tu manques non seulement à la charité, à la bonté, mais même à la bonne éducation!

Chantal rougit de colère et, sans réfléchir un instant, elle riposta :

— Sous peine de périr d'ennui, d'entomber malade, il faut bien chercher à se distraire!

Des larmes montèrent aux yeux de Mme Felletin. Combien il lui était pénible que la fille de son bien-aimé frère fût assez peu attachée au vieux logis pour s'y ennuier à ce point.

Marguerite-Marie devina le chagrin de sa vieille amie, et, voulant au moins mettre fin au conflit, elle dit, avec une gaieté qu'elle était loin de ressentir:

— Votre mine, chaque jour plus satisfaisante, nous enlève toute inquiétude au sujet de votre santé, ma chère Chantal, et permettez-moi de douter beaucoup de ce spleen dont vous vous prétendez envahie... Que vous ayez du chagrin de la mort de votre grand-père, c'est trop naturel, mais ailleurs, vous en auriez autant.

"Lorsque nous étions sur le point de descendre du train à Roc-Aigu le Noir, ne m'avez-vous pas dit: "C'est étrange. J'ai du plaisir à revoir ma tante et Larcy!"

Chantal courbait la tête, elle se souvenait d'avoir ajouté: "Combien ce sentiment m'étonne!"

Et, un instant, elle avait conscience de son incertitude envers la femme qui éleva son père avec la tendresse d'une mère.

— Nous avons reçu ce matin, reprit Mme Lubersac, qui attribuait cette tristesse à un tout autre motif, des revues et des journaux de mode qui occuperaient notre journée si nous n'avions pas quelques visites à faire...

— A moins que Maurice ne passe nous enlever afin de nous emmener à Guéret...

— J'aimerais mieux cela! notre préférence n'a rien de particulièrement inté-

ressant, mais elle possède des magasins... on peut y faire quelques emplettes; je préfère ceci à la conversation de Mme la notairesse qui roulerait sur des points, les exigences et la rareté des domestiques, ou aux conseils de Mlle Félicie qui parle exclusivement fleurs, tricots et crochets.

— Mère Saint-Louis m'attirerait davantage, peut-être hélas! en souvenir des excellents bonbons au miel dont elle me comblait lorsque j'étais enfant, mais la vie des vieillards décrépits, des malades qu'hospitalise la reraite m'attriste...

— Ce qui ne vous empêche point de combler d'attentions délicates les pensionnaires de Mère Saint-Louis!

— C'est curieux à quel point vous calomniez la vraie Chantal!

— La vraie Chantal — Existerait-il deux personnes en moi?

— Parfaitement! La vraie Chantal a un coeur excellent, généreux, qui serait même tendre, romanesque, si l'autre Chantal, ennemie du traditionalisme, en apparence, lui permettait de s'écarter de ce type de jeune fille chic, ultra-moderne, dont Mlle Nicole Griffet de Lornes est le modèle achevé...

— Quelle observatrice! Quel juge ai-je à mes côtés, moi qui étais sans défiance!

— Et laquelle des deux Chantal, à votre avis, damera le pion à l'autre?

— Je ne suis point prophète; cependant, sans crainte de me tromper, j'ose vous répondre: ceci dépendra...

— Du vent qui fera tourner ma girouette?

— Non... plutôt du côté où soufflera l'amour.

— En fait de souffle, j'entends le ronflement de l'auto de Maurice! Il n'a pas oublié sa promesse; c'est très gentil de sa part!

Le jeune homme ne tarda guère à entrer. Il accepta une tranche de tarte aux framboises et une tasse de café qu'il déclara parfaits.

Tout en dégustant le café, il fournit à sa tante quelques renseignements qu'elle désirait au sujet d'une vente d'animaux, puis il sortit avec elle pendant que Marguerite-Marie et Chantal vaquaient à leur toilette. On passa par la cuisine où les domestiques achevaient leur repas. Vainement, Maurice tenta de mettre Babyle en verve: l'air morose, elle baissait le nez, encore sous le coup de l'observation qu'elle avait reçue.

Il fut plus heureux avec Plantaire. Quand il le complimenta sur la fraîcheur, la végétation qu'il entretenait dans son jardin, malgré la sécheresse, la bouche du bonhomme eut son plus large sourire.

— Rien ne vient sans peine, monsieur Maurice! Le nombre d'arrosoirs que je porte chaque jour, c'est à ne pas le croire!...

Lorsque l'auto démarra, le vieux serviteur suivit la voiture d'un regard pensif.

Et Babyle, heureuse d'épancher sa tristesse et, surtout, de rompre le silence qui lui pesait, murmura d'une voix gémissante:

— Notre demoiselle laissera passer le bonheur! Un jeune homme si charmant! Et il l'aime! Faut voir comme il la regarde! Ah! la jeunesse! C'est fou!

— La vieillese est-elle toujours sage? Mon défunt père répétait souvent — et

c'était un homme avisé — que rien n'était plus dangereux qu'un vieux fou...

— Pour ces enfants, m'est avis qu'ils s'entendent. Faut seulement qu'un léger coup de vent tourne le coeur de Made-moiselle.

— D'ailleurs, en baguenaudant, arrangeons-nous cette affaire?... Non! Va donc à tes casseroles... moi à mon jardin.

Et, de son allure calme, Plantaire s'en fut continuer ses sarclages, en attendant l'heure de l'arrosage.

VIII

La langue après-midi s'achevait. Le soleil s'abaissait vers l'horizon et la chaleur ardente de ce jour de juillet se calmait enfin.

A l'ombre du château de Roc-Aigu, sur une esplanade à l'herbe rase, deux hommes étaient assis.

Alentour, en fait de fleurs, on eût vainement cherché autre chose que des plantes exotiques.

Sans parler des cactus, des aloès et des yuccas acclimatés partout, il y avait des cereus, aux fleurs aussi gigantesques qu'éphémères, des mamillarias qui se couvraient de fleurettes rouges et des con-fertas développaient leurs formes tourmentées où, parmi les piquants acérés, de belles corolles s'épanouiraient bientôt.

Devant les esplanade, les bois touffus dévalaient jusqu'à la grand'route et à la voie ferrée; au delà, une vallée s'encadrait de collines d'une altitude moindre; aussi, apercevait-on de grands lointains moutonnants que la lumière du soleil couchant enveloppait d'une brume dorée; derrière la forteresse, au bas d'une pente escarpée, c'était ce val sauvage dont parlait Chantal, mais on n'en apercevait rien, tandis que, au-dessus du vallon où dormait la fontaine bleue, pointait la tour de Larcy avec son clocheton en forme d'éteignoir.

Les deux hommes fumaient, silencieux depuis un moment.

Enfin, le voyageur aux claires prunelles, Guy de Lymbold, celui auquel de fructueuses explorations en Afrique équatoriale, avec de la célébrité, avaient mérité la rosette de la Légion d'honneur, rompit ce silence.

— Mon cher Thierry, dit-il, quelle peine j'éprouve à te retrouver si farouchement désespéré.

— Mais, mon pauvre ami, la résignation seule rendrait ta douleur supportable. La révolte est tellement inutile. Elle évoque à mes yeux la vision d'un homme pesamment chargé qui, au lieu de suivre lentement une route facile, prétendrait monter au pas accéléré un sentier escarpé et rocaillieux afin de se débarrasser plus vite de son fardeau.

— Un insensé, n'est-ce pas? Il se heurtera aux pierres, se déchirera aux épines du chemin et se blessera en tombant, augmentant ainsi sa souffrance.

Thierry Chambley-Saint-Clar — tel était le nom du châtelain de Roc-Aigu — leva vers son ami ses yeux de créole, en effet d'une beauté rare.

A l'ombre des cils étonnamment longs, dans la cornée bleutée, les larges prunelles brunes semblaient garder à jamais un reflet du soleil des tropiques.

Mais quelle expression amère, désespérée, prenaient des yeux si bien faits pour exprimer toutes les passions.

Encore, en l'esprit de Guy de Lymbold, une comparaison devait s'établir à constater dans quelle déchéance il retrouvait celui qu'il connut si différent.

En face de l'homme déséquilibré, névrosé, dégoûté de lui-même au point de se désintéresser de tout et de ne pouvoir supporter, non seulement la société mais même le regard de ses semblables, il évoquait le petit cousin, son camarade du collège Stanislas qu'on confia à lui, alors un rhétoricien. Combien déjà Thierry Chambley était beau, élégant, princièrement généreux! Comme il cachait sous de la gaieté et de l'enjouement sa sensibilité frémissante et son désir impérieux de plaire et d'être aimé.

Et toujours... à Saint-Cyr, au régiment, à la guerre même, Thierry, en comblant les plus déshérités obéissait au même besoin: celui de créer autour de lui cette ambiance d'affection, de sympathie, d'admiration, sans laquelle il ne pouvait être heureux.

Guy croyait encore voir son cousin, lorsque, irrésistiblement séduisant en son

La santé de votre enfant est-elle bonne ?

Faites-lui prendre les



Ces chocolats d'un effet certain, inoffensifs et très agréables, expulsent les vers et font disparaître la plupart des affections rencontrées chez les enfants, telles que Fièvre, État bilieux, Perte d'appétit, Maux d'estomac, Insomnie, Agitation durant le sommeil, Mauvaise humeur, Teint pâle.

MARTINEAU-BOUCHER

Pharmacien en gros

143 St-Maurice, Montréal

En vente partout à 50 cts

costume de lieutenant de chasseurs, il fut son garçon d'honneur en ce jour de juin 1912 où il épousait cette Gisèle si aimée et si tôt perdue.

Lymbold serra les poings et ferma ses yeux où des larmes montaient. Après deux ans d'un bonheur sans nuage, se levèrent les jours terribles — la guerre fut déchaînée. — La femme de Lymbold brutalement lui fut enlevée, la semaine où, sous Verdun, le capitaine Chambley-Saint-Clar, atrocement mutilé, fut ramassé par les Allemands. Il vécut de longs mois sur la terre ennemie, torturé physiquement et moralement, et celui qu'on finit par renvoyer en Suisse ressemblait si peu au beau Thierry que sa mère — durant un instant, un instant assez long pour qu'il surprit cette hésitation — ne le reconnut pas.

Son épaule gauche ayant été brisée, il ne retrouvait plus la souplesse de ses mouvements, et, dans le visage affreusement amaigri, que de ravages! L'os

POUR VOUS CHAUFFER A BON MARCHE. Bois franc, croûtes, et tout autre bois de chauffage à des prix très bas. Livraison rapide. Appelez BELAIR 9418.

M. GENDRON, 31 rue Pronovaux, Montréal.

maxillaire de droite avait été fracassé, un coin de lèvres emporté, et des cicatrices zébraient la joue.

Au moral... le résultat de cette disgrâce était plus navrant encore. Avec la perte de ses charmes physiques, par conséquent de ses succès, Thierry avait également perdu son équilibre cérébral. Se prenant en grippe, perdant tout intérêt à lui-même, en tombant du piédestal où son aïeule et sa mère l'avaient élevé, il se retrouva un être aigri, défiant, honteux, neurasthénique. Et sa phobie étant la crainte d'inspirer de l'horreur à ses semblables, il devait en arriver à se cacher pour fuir leur société...

Quand il rentra en France, sa grand-mère paternelle, Mme Chambley-Saint-Clar — elle ajoutait au nom de son mari celui de son père d'origine gasconne — se sentait grièvement atteinte, et la santé de sa belle-fille lui inspirait de sérieuses inquiétudes. Celle-ci, la si charmante Mme Liliane Chambley, était née et avait passé son enfance et sa jeunesse à la Guadeloupe, où ses parents possédaient de vastes propriétés.

Durant un de ses voyages en France, elle fit la connaissance de l'enseigne de vaisseau Chambley-Saint-Clar; ils s'aimèrent; leur mariage fut un mariage d'amour... éphémère, hélas! comme le bonheur. Le petit Thierry venait d'avoir deux ans lorsque son père mourut accidentellement; sa femme n'eut pas le courage de priver sa belle-mère de cet enfant, ni de quitter le tombeau de son mari. Les deux femmes, dans une union parfaite, vécurent au château de Vélize en Lorraine; avec la même tendresse, la même faiblesse, la même idolâtrie, elles élevèrent le petit garçon sur lequel reposaient tant d'affections fauchées avant l'heure. Jamais elles l'eurent à le contraire: ses désirs étaient comblés à l'avance... à plus forte raison, à sévir, à le corriger: sa nature était bonne; elles admiraient tout en lui. Thierry ignora donc la contradiction, la douleur. Mal trempé, il se trouva sans force à l'heure de l'adversité.

Cependant, Mme Liliane comprit l'état morbide dans lequel lui revenait son fils; aussi, surtout après la mort de sa belle-mère, avancée par le chagrin, affolée à la pensée de laisser Thierry abandonné, dénué de tendresse, elle jugea qu'un mariage serait le seul moyen de le rattacher à la vie. Si sa femme l'aimait, si des bras d'enfants se nouaient à son cou, son fils guérirait et redeviendrait lui-même.

La pauvre mère crut d'avoir réussi; le mariage de son fils s'accomplit... En mourant, elle emporta l'espérance que le jeune couple serait heureux.

Hélas! la disparition de l'aimable femme et l'union qu'elle avait tant sou-

haitée allaient provoquer chez Thierry une crise de neurasthénie plus grave et consommer, semblait-il, le malheur de sa vie...

— Je ne suis pas révolté, Guy, répondit enfin le châtelain; au contraire, je courbe le dos, je voudrais plier, m'affaïsser jusqu'à toucher la terre et ne plus me relever...

— En dehors de ton amitié, le seul bien appréciable qui me reste, n'ai-je pas tout perdu: la foi en Dieu, la foi en l'amour, et la foi en moi-même!...

— Pauvre maman, en croyant me sauver, elle acheva de me perdre... non, je n'étais pas en état d'affronter le mariage.

Puis, très vite, tel celui qui, ayant effleuré un fer rouge, retire sa main, il reprit:

— Je souffre de la déception que je te cause, Guy. En forçant la porte de la forteresse où je me suis retranché, afin de fuir le monde, et pour un autre motif, ton dévouement, ton amitié devaient espérer que du bien résulterait de ta présence.

— Hélas! Tout est fini!... En un temps où j'eus l'impression malade qu'en brûlant l'espace, en usant des distractions j'atténuerais l'angoisse qui sans cesse me torture. J'ai connu les paysages féériques de cette Guadeloupe où j'ai encore les domaines de mes grands-parents maternels, et deux résidences qui sont des palais. J'eusse pu, là-bas, jouer au nabab, y posséder une cour. Je n'y séjournai point un mois!... De nouveau, la passion des déplacements me tenait. Les villes, les sites les plus beaux et les plus sauvages de l'Amérique latine reçurent ma visite, mais ne surent pas me retenir; puis, un jour, à Buenos-Ayres, au théâtre, je ressentis brusquement, jusqu'à la souffrance, l'horreur de la foule anonyme qui m'entourait. Et, façon très étrange, par une mystérieuse télépathie, assurément, je me souvins de ces ruines de Roc-Aigu que jadis, en passant pour aller à Vichy avec sa mère, j'avais noté la situation et tracé un croquis sur un calepin.

— Et comme l'argent, si impuissant à donner du bonheur, peut dans l'ordre matériel remplacer parfois la baguette des fées, dès le printemps, il m'a été possible de m'installer ici avec ma nourrice Zulma, pauvre vieux chien fidèle que je n'eus pas la cruauté de séparer de ses enfants.

— Mes moricauds, du reste, aussi esclaves de la consigne que Saur et Léda, savent éloigner les importuns et les curieux!

— As-tu, du moins, rencontré de l'apaisement?

— Cette solitude, ce paysage sauvage, cette demeure rébarbative conviennent à ma misanthropie, pour l'instant!... Saurais-je affirmer que, dans un mois, re-

pris par la folie des voyages, je ne te supplierai pas de m'emmener avec toi en Afrique.

Et, avec un éclat de rire qui ressemblait à un sanglot:

— Je ne m'illusionne guère... à moins d'un miracle, l'apaisement, la guérison ne viendront pour moi ni à Roc-Aigu... ni ailleurs! Hanté par le souvenir du passé, j'ai si peu d'espoir de l'avenir qu'il me semble vivre en un cimetière où je suis le seul être vivant. Cette vie est-elle une existence?

— J'en arrive à envier les fous, ceux qui se croient des papes ou des princes. Ces illusions doivent leur donner quelque jolie! Moi, malade, conscient de ma neurasthénie, je n'en ai aucune. Si, cependant, j'ai la musique, elle seule me passionne encore.

Thierry jeta son cigare, se leva d'un mouvement brusque et s'éloigna rapidement. Il allait vers la porte ogivale qui donnait accès au château; le bruit de ses pas résonna sur l'escalier de pierre et, bientôt, les sons d'un piano révélèrent à Lymbold que son ami avait regagné cette immense salle du premier étage où il se confinait.

Les vitraux des fenêtres étaient de meurés ouverts; des flots d'harmonie se répandirent, accents troublants, morbides, qui un moment ramenèrent à l'esprit de l'explorateur les deux ombres féminines qui, depuis quelques jours, distinctes ou confondues, le hantaient, le poursuivaient jusqu'à la souffrance.

Mais il chassa ces réminiscences, et en cette musique poignante s'appliqua à pénétrer l'âme, les sentiments, les désirs, les phobies du malheureux qu'il jugeait incapable de supporter, sans y laisser sa raison, les poids de la destinée.

Et, de toutes ses forces, de toute son énergie, Lymbold se promettait de s'employer à découvrir le moyen, le remède qui rendrait à l'être si adulé, si aimé, maintenant si dénué d'affection, un reflet de ce bonheur, de cet amour sans lesquels Thierry Chambley ne pouvait vivre.

Un peu plus loin, près de la fontaine bleue, dans laquelle se mirait le croissant de la lune, deux jeunes femmes écoutaient aussi l'impressionnante mélodie dont les sons atténués parvenaient jusqu'à elles.

Lorsque après une heure de ce concert, le musicien se tut, Chantal Aubery exprima son admiration.

Mme Lubersac ne répondit pas; émue, bouleversée, elle étouffait ses larmes...

IX

De la soirée Guy ne revit pas son ami. La nuit était tombée, il avait terminé son repas; inquiet, il pria Bashir de l'introduire près de son maître.

Thierry demeurait la tête enfouie sous l'un des coussins du sofa sur lequel il s'était jeté en quittant le piano.

Ce piano, ce sofa, avec une table à tréteaux couverte de revues et de journaux, formaient les seuls anachronismes d'une pièce où des châtelains féodaux, appelés par quelque évocation, n'eussent rien trouvé de changé au cadre dans lequel ils vécurent. Sur trois panneaux, et au-dessus de la cheminée en pierre sculptée, étaient appendues des tapisseries primitives d'une conservation ou d'une réparation parfaite qui représentaient là un évêque en ses habits sacerdotaux, peut-être un lointain ancêtre des Roc-Aigu, là des griffons, des dogues, des panthères et des dragons apparemment réconciliés, puisque, en parfaite intelligence, ils s'ébattaient sur des prairies émaillées de fleurs, à l'ombre des chênes.

Anémiés du sang et des nerfs

sans force et sans courage, suivez le nouveau traitement des **CHARTREUX de DURBON** qui, associant le dépuratif au tonique, produit des cures surprenantes.

Tisane des Chartreux de Durbon—\$1.25

Au suc des plantes des Alpes, selon la formule des anciens moines.

Pilules supertoniques des Chartreux—\$0.75

Pour personnes pâles, anémiques, faibles des nerfs, sans courage, sans appétit.

Baume des Chartreux—\$1.00

Pour maladies de la peau.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Si votre pharmacien ne peut vous procurer ces produits, téléphonez à **HARBOR 0373**

PRODUITS DES CHARTREUX

204, RUE CHARRIER,



MONTREAL

Deux fauteuils — plutôt des cathédres — et des chaises à haut dossier, se rangeaient autour de la cheminée; des coffres en bois ou en cuir, ceux-ci cloutés et recloutés, voisinaient avec des bahuts et un dressoir chargé de pièces d'argenterie, d'aiguillères et de hanaps ciselés à la Benvenuto Cellini.

Sur d'autres fauteuils, on avait jeté des draperies de cendal et des soies d'Orient; sur le sol, des tapis de Kairouan et les peaux de bêtes.

Fixées aux poutrelles du plafond, de longues chaînes retenaient des lustres primitifs, simples couronnes hérissées de chandelles piquées en des picots de fer.

Bashir n'alluma pas ces chandelles, mais bien deux grosses lampes à l'acétylène qui, en dépit de leurs réflecteurs, laissèrent des coins d'ombre dans l'immense salle où, tout à l'heure, par les quatre fenêtres à meneaux, la lune glisserait seule ses pâles rayons.

Guy s'avança vers le sofa; à l'approche de son cousin, le malade retira sa tête des cousins, mais, pâle, les prunelles dilatées, il restait inerte, tel un homme mal éveillé d'un cauchemar.

Après un moment de cette immobilité, il passa les mains sur ses yeux et sur son front. Et, se mettant sur son séant :

— Mon ami, je m'excuse de t'avoir quitté si vite, de t'avoir abandonnée pendant toute la soirée, mais vraiment, à certains instants, mon angoisse devient si forte, que si, par la voix de mon piano, je ne pouvais exhaler ma douleur, mes plaintes, j'en arriverais à hurler comme une bête égorgée. Et, encore, souvent la musique est impuissante à me calmer...

— Mon pauvre ami, mon cher enfant, non seulement je m'excuse, mais encore je te plains de tout mon coeur.

— Merci! Je consens maintenant à inspirer de la pitié. Durant longtemps, ceci m'eût semblé une injure. Pourquoi ai-je changé? Je l'ignore... Un effet de la maladie, sans doute...

— Mais... souvent, j'ai pensé, dans les moments où je raisonne, que ce désir d'être admiré, désir développé par les caresses et les adulations de mon entourage, aussi par mes faciles succès d'écolier et de mondain, n'avait pas peu contribué à mon écrasement devant l'épreuve.

— Si peu préparé, si peu trempé, mon cerveau n'a pu résister!...

— Me réveiller, défiguré, infirme, prisonnier d'ennemis, sans avoir même la consolation d'espérer le triomphe de la Patrie — jusqu'à mon entrée en Suisse, la cruauté de mes gardiens me laissa dans une ignorance absolue. — Au moral, je n'ai pas tenu le choc, je rentrai en France à demi fou.

— Tu as toujours possédé ta raison!

— Ce mot de folie te choque, mettons celui de neurasthénie, c'est plus honnête.

— Et guérissable, si tu voulais réagir... Dans la famille, nul précédent fâcheux.

— Vouloir... mais c'est cela que je ne puis plus. Quant aux précédents... mes origines si diverses peuvent m'avoir prédisposé à cette terrible névrose : Lorrain par le père de mon père, je suis mi-créole, mi-Gascon par ma mère et ma grand-mère; j'ai en moi des sangs variés, opposés. Pour cela, j'unissais de la violence à de l'indulgence, de la sentimentalité et une certaine bonté à de l'égoïsme et à de la vanité, du courage physique à de la lâcheté morale.

— Je parle de moi au passé, tant j'ai l'impression que le vrai Thierry est mort sous Verdun, de ce trépas glorieux que je ne me consolerais jamais de ne pas avoir su trouver sous les balles ennemies.

— Mon pauvre petit... toujours la même

révolte, la même aggravation à tes maux. En ceci, malheureusement, ta volonté ne faiblit pas.

— Cependant, quand ta mère, affolée à la pensée de te laisser seul, te poussa témérairement au mariage, tes idées s'étaient modifiées? Tu espérais guérir?...

— Non! J'ai commis cette faute, ce crime; me jugeant inguérissable, je me maria!

— J'avais cédé par faiblesse afin de ne pas affliger ma mère, aussi entraîné par l'amour, l'attrait irrésistible que m'inspirait... ma fiancée.

— Elle était séduisante?

— Je la trouvais admirable... Elle l'est!

— Malheureusement, elle n'était que belle! Tu ne rencontras pas la femme, la vraie femme qui aurait su te guérir. Il fallait un coeur comme celui de ma Gisèle!...

— Ne juge pas ma femme! Ne la condamne point. C'est moi, entends-tu, qui, lamentablement, fou, maladroit, injuste, indélicat, cruel!... Ah! si, du moins, je pouvais réparer! Pour l'instant, au-dessus de tout, je désire accomplir cette réparation.

— Et permettras-tu à mon amié de te demander où est ta femme?... Peut-être pourrais-je t'aider?

— Non! Guy. Moins que tout autre tu ne peux m'aider. Moi vivant, tu serais impuissant à accomplir cette oeuvre.

— Mais, j'ai trop présumé de mes forces! L'évoquer... parler d'elle! En grâce, laisse-moi seul! J'ai honte de me montrer à toi.

Lymbold se rapprocha de son cousin. Et, lui prenant la main :

— Voyons, Thierry, pourquoi me renvoyer: ma présence t'est-elle pénible à ce point?

— Non! Hélas! tu veux user de ces anesthésiques... de ces poisons qui te calment un instant et auront raison de ta vie... ou de ta raison...

— Oh! peu important la mort, la folie même. Tout est préférable à ce tourment!

Thierry se jeta sur le divan; son ami, comprenant l'inutilité de son insistance en ce moment, se retira et gagna sa chambre, une pièce peinte en camaïeu bleu qui occupait le second étage de la plus grosse des tours. Guy l'avait choisie pour la belle vue dont on y jouissait.

Il vint s'accouder à une des fenêtres, étroites et longues, avec des vitres taillées en losanges et encastrées de plomb.

Irrésistiblement attiré, le regard de Lymbold, qui, un instant s'était promené sur l'étendue des bois baignée de la pâle clarté de la lune, fut retenu par une lumière accrochée aux murs de Larcy.

Là, il le savait, vivait la belle jeune femme qui ressemblait à Gisèle, la disparue toujours chérie, Gisèle, qui était morte du chagrin d'être séparée de son

mari... morte seule!... Quand, enfin, après six mois de guerre, les permissions étant établies, le capitaine de Lymbold accourut, il put seulement s'agenouiller sur une tombe. Quel martyre pour eux deux, cette attente, cette irrévocable séparation sans un pauvre revoir!

A cette réminiscence, des larmes coulaient sur les joues bronzées de l'explorateur.

Il évoqua Gisèle, avec un ardent désir de la revoir... de la presser contre sa poitrine.

Hélas!... la mémoire était-elle donc une chose si fragile! Il ne voyait plus nettement sa femme, l'image adorée s'éloignait, s'effaçait... Et c'était une autre silhouette, aussi distinguée, mais plus robuste, un autre visage, aussi beau, mais éclatant de vie et de santé, qui sortaient de l'ombre.

Coïncidence renversante, cette inconrue aux yeux d'azur foncé, semblables à ceux éteints pour jamais, possédait une voix comparable à celle de la morte. Lymbold pouvait donc se donner encore l'illusion de croire entendre chanter Gisèle.

Et, le coeur battant, il prêtait l'oreille. A vol d'oiseau, Larcy était si proche. Hier, à pareille heure, ne perçut-il pas les sons du piano?

Non... c'était le grand silence de la nuit, parfois le cri d'un oiseau, parfois des frôlements d'ailes... puis rien!...

Il songeait à descendre, à s'avancer jusqu'à Val-Perdu, lorsque quelques accents lointains parvinrent jusqu'à lui.

Alors, chose incompréhensible, comme attiré irrésistiblement par cette voix que les anciens eussent attribuée à quelque sirène et qui était celle de l'amour, le grave Lymbold, celui qui, se jugeant invulnérable, hier encore se croyait aussi incapable de distinguer une femme que de vivre la paisible existence d'un employé, descendit l'escalier en courant, tira les verrous d'une poterne, et, par la plus courte des allées du parc, atteignit l'orée de la gorge où, sous les saules, dans le petit lac, la lune mirait son disque d'argent.

Les fils de fer se dressaient. Guy revint en arrière, et, prenant un élan, franchit la clôture.

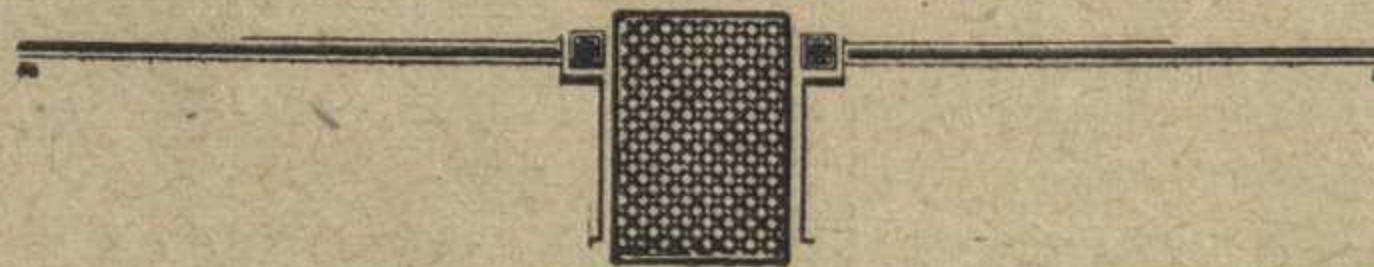
Avant d'atteindre la cour de la ferme, dans la crainte de provoquer les aboiements des chiens de garde, il obliqua et, par une brèche de la baie, pénétra dans la prairie qui, de ce côté, touchait les murs du manoir.

Les fenêtres du salon étaient ouvertes. L'auditeur invisible entendait jusqu'aux moindres paroles.

Marguerite-Marie chantait cette ballade du "Vaisseau Fantôme" que Gisèle et son mari aimaient si particulièrement et que la jeune femme disait comme nulle autre:

Tél. Cherrier 6025

J.M. MAHER WIRE & IRON COMPANY



GRILLAGES EN BROCHE

pour Ascenseur, Divisions, Enseignes, Comptoirs, Machines, Chassis

1103 rue Lafontaine,

MONTREAL

...Hiva... a...
Avez-vous vu le vaisseau mort
Mât noir et voile rouge...
Un homme pâle veille à bord
Sans que jamais il bouge

Guy, bouleversé s'appuyait à son tileul. Une émotion indicible l'étreignait, émotion douce?... douloureuse?... Il n'aurait su le dire.

Mais l'explorateur, qui, cent fois en Afrique, perdu dans l'immensité du désert, vit sans frémir la mort le frôler, tremblait et pleurait.

Et la voix à l'expression pathétique s'adoucissait pour répéter:

Dans son malheur,
L'instant peut venir de la délivrance,
S'il trouve un coeur
Qui jusqu'à la mort l'aima avec constance,
Pauvre marin! quand dois-tu le connaître!

Au paroxysme de l'émotion, transporté, hors de lui-même, Lymbold, suspendu à des lèvres aussi invisibles que celles de Gisèle, ne savait plus qu'il entendait la morte... ou la vivante...

Mais la voix se taisait; les volets du salon furent tirés; au premier étage du manoir, des lumières s'allumèrent... l'une d'elles brilla longtemps... peut-être celle de la chanteuse; puis cette lumière s'éteignit enfin et Guy regagna Roc-Aigu.

Lorsqu'il atteignit le premier étage du château, le jaillissement d'une vive clarté fit pâlir la lueur falote de sa lanterne électrique.

Et la silhouette de Thierry se dessina dans l'encadrement de la porte cintrée qui, du palier, accédait à sa chambre.

Vu ainsi dans la pénombre, mince et élégant en son déshabillé de flanelle blanche, le Thierry d'autrefois apparaissait.

Aussi, Lymbold éprouva-t-il une impression pénible en retrouvant les accents lassés, brisés, d'une voix dont la maladie avait complètement changé le timbre.

— Hé bien! disait cette voix, tu n'as pu résister à l'enchantement!... Tu espérais revoir... et de plus près, tu as voulu entendre cette belle incnnue qui ressemble à ta femme!

— Ah! toi aussi, tu as remarqué!...

— Oui, j'ai été frappé de cette ressemblance!

Sans doute le malade, subissant l'attraction de la sirène, avait dû, lui aussi, se rapprocher du manoir... assez pour reconnaître, du moins l'air de la ballade, puisqu'il ajouta en changeant un peu les paroles afin de mieux les approprier à la situation:

"Guy, pour toi également, dans ton malheur, l'instant peut venir de la délivrance, si tu trouves un coeur qui, jusqu'à la mort, t'aime avec constance."

Et sa voix devenant heurtée, Thierry, reprit de cette exaltation qui s'emparait de lui lorsque son esprit évoquait certains souvenirs, continua par ces paroles de la ballade:

"Puisse-t-il venir vers toi et vers une autre, cet amour dans lequel vous boiriez l'oubli"

— Thierry! Thierry! Qu'imagines-tu? s'écria Lymbold, effrayé comme un dormeur que, brutalement, on arracherait à un rêve.

Mais déjà le malade se retournait en

tirant violemment la lourde porte de chêne; elle se ferma avec un bruit sourd que se répétèrent les échos, soudain réveillés, de l'antique demeure.

X

— Je n'y tiens plus!... Avant de pousser jusqu'au Val-Perdu où, je l'avoue, je redoute de m'aventurer seule, je prétends me faufiler dans ces bois si jalousement défendus.

— Comment vous y prendrez-vous, ma chère? Les fils de fer sont trop rapprochés pour que vous puissiez vous glisser à travers sans risquer de vous blesser.

— Je suis une personne réfléchie, Marite, le coup a été conçu avec préméditation.

Et Chantal retira de son sac à ouvrage une pince dont elle avait vu Plantaire se servir pour couper des fils de fer.

— Reste à savoir utiliser cet outil, ajouta-t-elle en se mettant à l'oeuvre.

Mme Lubersac voulait croire encore à une espièglerie; du reste, comment les petites mains de Chantal accompliraient-elles une aussi dure besogne!

— Ce que femme veut, Dieu le veut! s'écria la jeune fille le visage en sueur et les mains déchirées. La brèche est ouverte, reste à entrer dans la place, sans laisser aux barbelures des lambeaux de ma robe!

Déjà, elle rassemblait les plis de sa jupe en crêpe Georgette et levait son pied cambré, chaussé d'un petit soulier plutôt de bal que de promenade.

Vraiment effrayée, Mme Lubersac s'était levée.

— Je vous en prie, ma chérie, ne commettez pas cette folie, songez aux dogues terribles.

— Je corromprai les cerbères; j'ai du sucre dans mon sac.

— Songez au juste mécontentement de votre tant, à ma responsabilité.

— Me croyez-vous assez simple pour révéler à Mme Felletin mon escapade, une escapade dont je pourrais fort bien revenir bredouille?

— Elle apprendra cette escapade... par vous, si ce n'est point par d'autres... ceci serait la moindre des conséquences fâcheuses que peut entraîner votre indiscretion.

"Le châtelain de Roc-Aigu est un malade, un malheureux, il se cache! Et, en pénétrant chez lui, vous espérez le voir..."

— Naturellement, interrompit-elle avec impatience. Je veux percer le mystère.

— Vous pouvez lui faire du mal!

— Pourquoi du mal! Je prétends lui causer du plaisir. Songez-y, depuis longtemps, il ne voit que des nègresses, lui, cet Adonis, cet artiste qui doit aimer le beau!

"Mais, ajouta-t-elle après avoir levé son regard vers sa dame de compagnie, vous voici pâle, tremblante, avez-vous une raison personnelle pour redouter de me voir tenter cette aventure? Ne pouvez-vous avoir confiance en moi? Vous aussi, mon amie, vous êtes mystérieuse, et j'en suis blessée!"

Marguerite-Marie hésita; une demi-confiance ne retiendrait pas Chantal, et il lui en coûtait de révéler ainsi brutalement son triste roman, sa souffrance, son humiliation.

— J'ai des soupçons quant à la personnalité de notre malheureux voisin, murmura-t-elle, mais aucune certitude...

— Eh bien!... je devine ce que vous soupçonnez et, pour vous, je veux savoir!

"Je ne suis pas aussi folle et dénuée de sensibilité que vous le supposez.

— Moi! ne pas vous croire une bonne et tendre enfant! Combien de fois ne vous ai-je pas défendue contre l'apparence de certains de vos actes et de vos paroles!

"Tenez, hier encore, intérieurement, je tentais de vous excuser... cependant... jugez-vous qu'il était aimable, charitable même de répondre par des railleries aux avances, aux déclarations timides de M. Maurice.

"Lui qui si gentiment venait de nous procurer le plaisir d'une belle promenade!

Chantal frappa un quartier de roc de sa haute canne brune.

— J'ai eu du chagrin... beaucoup de chagrin à voir son air navré... et même l'expression douloureuse qui s'est répandue sur le visage de ma tante m'a serré le coeur.

— Néanmoins, vous n'avez rien dit pour les consoler?

— Je ne peux pas; je ne dois pas leur laisser concevoir des espérances dont je n'entrevois pas la réalisation possible.

— Folle enfant! Vous êtes si aimée à la Brionne et à Larcy!... Le bonheur pour vous serait là!

— Je n'en juge pas ainsi... mais, par cette diversion, en m'entraînant dans une discussion passionnante, vous espérez me retenir en deçà des barrières hérissées du domaine de monsieur le Hibou... Espérance vaine! J'ai juré de connaître le secret de Roc-Aigu!... parce que ce secret, j'en ai le pressentiment, intéresse votre bonheur.

Ces derniers mots, Chantal les prononça si bas que Mme Lubersac ne les entendit point.

Déjà, la jeune fille s'engageait dans un étroit sentier qui coupait les bois touffus. Prête à disparaître parmi les rouvres des chênes et les cépées de châtaigniers, elle cria:

— Avez-vous le coeur de m'abandonner, dans cette forêt? Des pièges y sont tendus pour les animaux féroces... du poison a été jeté jusque sur les fleurs... sans parler des chiens dévorants. Vous, Mme Lubersac, chargée de veiller sur moi, de me servir de mentor, de me défendre!

Et, d'un peu plus loin:

— Dieu! les belles digitales! Et les ravissantes capillaires... là en ce creux de rocher où suinte un filet d'eau!

Marguerite-Marie ne songeait pas à répondre. Immobile, le coeur battant, elle écoutait.

Des froissements se faisaient entendre parmi les fourrés... et, soudain, des aboiements furieux retentirent. Cette fois, Mme Lubersac oublia tout ce qui n'était pas le danger trop réel couru par Chantal, du fait des terribles chiens policiers. Fille de soldat, d'instinct elle vola au secours de l'enfant et, afin d'atteindre plus vite l'endroit d'où venaient les aboiements, elle prit un sentier qui paraissait y mener directement, lorsqu'une voix commanda:

— Saur... Léda!... Ici!

Ah! cette voix! Elle arrêta l'élan de

Abonnez-vous à "LA REVUE DE MANON"

2.00 PAR ANNEE AVEC UNE PRIME DE 6 JOLIS ROMANS D'AMOUR.

24 NUMEROS.

Marguerite-Marie comme celui des deux dogmes qui, avec des grognements sourds, revenaient vers leur maître, tandis qu'une voix, inconnue celle-ci, disait:

Alors, seulement, Marguerite-Marie reprit son ascension et, rapidement, atteignit une étroite clairière où, en effet, un mince filet d'eau arrosait des capillaires.

Chantal, pâle, les paupières closes, était tombée au pied d'un chêne, son chapeau restait accroché à une branche et une hampe de digitales s'inclinait vers ses cheveux noirs.

Un homme était agenouillé près d'elle. A la vue de Marguerite-Marie, il se releva et leurs mains s'unirent pour étendre la jeune fille sur la mousse.

Dès que Mme Lubersac lui eut baigré le front et les tempes avec de l'eau froide, Chantal ouvrit les yeux.

Et ses premières paroles furent pour s'excuser de sa curiosité... et de sa désobéissance.

Lymbold sourit avec indulgence à cet enfantillage que Saur et Léda auraient châtié bien durement sans l'intervention du châtelain.

L'explorateur disait cela un peu plus tard de sa voix grave, à l'accent pur, quand il escortait les jeunes femmes jusqu'à la fontaine.

On se dirigeait vers le portail, et, en suivant l'allée, Chantal se sentait les jambes molles; parfois, un frisson la secouait, mais, pour rien au monde, elle n'eût voulu avouer sa fatigue; elle se jugeait si sotte! S'être pâmée telle une marquise de cette époque bucolique qui précéda la grande Révolution; il fut à la mode, en ce temps frivole, d'être sensible à l'excès, de perdre ses sens à la moindre émotion. Mais elle, Chantal Aubery, cette jeune fille moderne qui se piquait d'avoir le genre américain!... Combien Nicole Griffet se moquerait, si elle apprenait la fin de cette équipée!

Dissimulant son ennui et son humiliation, elle entretenait avec l'explorateur une conversation à laquelle Marguerite-Marie ne prenait nulle part.

Celle-ci, insoucieuse des regards admiratifs, émus, qui, souvent détournés, mais irrésistiblement attirés, revenaient toujours vers elle, marchait absorbée par cette pensée unique:

«En la voix qui avait appelé Saur et Léda, bien que le timbre en fut changé, brisé, elle venait de reconnaître la voix de son mari!»

Ainsi ses soupçons — ses pressentiments — étaient fondés! Ce maniaque, cet être désabusé, gravement atteint, c'était ce Thierry que Mme Liliane Chambley, avec de si instantes recommandations, lui confia en mourant.

Lymbold eut conscience du trouble de la dame de compagnie.

Lui, qui hier encore, confiné dans sa douleur, passait dans le monde indifférent à l'impression qu'il produisait sur les coeurs féminins, en vertu de cette faité commune à la plupart des hommes, attribuait à cet émoi une cause à laquelle, pour l'instant, il était complètement étranger.

Même par le détour de la grande allée, on atteignit vite le Val-Perdu, et Chantal, sans s'arrêter, s'engagea sur le pont. Elle craignait que l'étranger ne s'aperçût de la brèche ouverte dans la clôture.

Près de la fontaine, plus bleue que jamais par cette matinée radieuse, Lymbold quitta les jeunes femme. Incliné devant elles, il sollicita l'autorisation de se présenter ce même jour à Larcy, afin de prendre des nouvelles. Il était désireux du reste d'offrir ses hommages à Mme Felletin.

— Ma tante se fera un plaisir de vous recevoir, mais vous me feriez plaisir de ne pas souffler mot du danger que j'ai couru. Ma santé n'en sera point ébranlée, je crains qu'il n'en soit pas ainsi de celle de Mme Lubersac. Chère, vous voici aussi pâle que je l'étais tout à l'heure!

Cette remarque eut le don de ramener brusquement des couleurs aux joues incriminées et aussi d'arracher Marguerite-Marie à ses douloureuses réminiscences.

Elle joignit ses remerciements à ceux de Chantal et exprima sa reconnaissance.

Les yeux mi-clos, Lymbold écoutait; avec un accent différent, la dame de compagnie avait beaucoup des intonations harmonieuses de la voix éteinte.

Aussi, en remontant vers le château, la démarche de l'explorateur perdait cette régularité, cette élasticité qui lui permettait de couvrir de longues distances.

Il faisait quelques pas rapides; puis, s'arrêtant, regardait autour de lui.

C'est que... parmi les cépées et les ruyves penchées vers les digitales ou les capillaires, il suivait deux silhouettes imprécises, fantomales... celle de la morte... et celle de la vivante.

Il passa la main sur son front, comme pour chasser l'obsession. Cette dualité de pensées, de sentiments, lui causait du malaise, du remords.

Guy était-il capable d'oublier Gisèle, d'aimer une autre femme?... ceci amené par une ressemblance... un attrait purement physique.

Cette inconnue ne pouvait avoir l'âme exquise de la morte, ce coeur si tendre que l'inquiétude et la séparation le brisèrent.

«Entre des âmes immortelles, murmura-t-il, l'amour... un amour aussi complet, aussi grand, aussi passionné que le nôtre, doit être unique...»

Absorbé, Guy atteignait un rond-point où, alentour d'un puits à l'antique ferronnerie, Zulma avait disposé des sièges et des gradins chargés de ces plantes épineuses dont le malade supportait exclusivement la vue.

Lymbold tressaillit lorsque, avec un empressement inusité et d'une voix qui retrouvait des intonations vibrantes, Thierry lui posa cette question:

— Hé bien! Comment s'est terminée cette aventure?

— Mlle Aubery voulait paraître remise de sa frayeur, mais Mme Lubersac n'aurait pu cacher l'émotion violente qu'elle a ressentie.

— Celle-ci était-elle éloignée du lieu de l'agression quand j'ai appelé Saur et Léda?

— Non! elle gravissait le raidillon qui mène à la clairière, théâtre de l'accident.

— Ah! dit simplement Thierry, sûrement elle a dû m'entendre.

Il n'ajouta rien, mais sa pâleur s'accroissait et, durant le déjeuner, touchant à peine aux mets, il demeura silencieux, avec cet air accablé, absorbé, qui présageait une crise.

Lymbold cherchait vainement un sujet de conversation capable d'intéresser son cousin, à ces essais, Thierry répondit par quelques monosyllabes.

Puis, le silence retombait dans la vaste salle à manger aux poutrelles brunes, à la cheminée de pierre en auvent, au dallage formé de petits cailloux où les deux convives, servis par Bashir, semblaient perdus.

Enfin Guy parla de son domaine de Brévigny, de l'habitation ancestrale qu'il avait préparée au moment de son mariage et aménagée avec tout le confort moderne.

Thierry avait fait des séjours, seul ou avec sa mère, dans cette belle maison du

XVIII^e siècle, au temps de ses joyeuses vacances, et plus tard de ses congés. Non loin de Brévigny, il possédait des fermes qui lui venaient des Chambley.

Ces souvenirs de jeunesse, un instant, parurent intéresser le malade; il écoutait son cousin rappeler leurs excursions, vanter la poésie et le charme du coin où il avait vu le jour.

— A quel point tu aimes la Lorraine... Et Brévigny! Encore, après ton malheur, tu y restes attaché.

— J'y suis né!... Gisèle a voulu reposer dans notre chapelle, plutôt que dans leur caveau de Neauples: "Je veux t'attendre là près de tes parents," m'écrivait-elle dans sa dernière lettre.

— Ceci est une raison... puis, tu es Lorrain, rien que Lorrain.

— Avant d'être Lorrain, je suis Français.

— Moi aussi, je suis Français!

Et il continua, passant du silence à cette volubilité nerveuse qui, parfois, succédait à ses mutismes.

— Mais avant d'être Français? Que suis-je? Quel sang domine en moi? Pour quel pays ai-je le plus d'attaches secrètes?

«Est-ce pour la Bretagne sauvage; j'y suis né... mon père mourut à Brest, j'avais deux ans quand on m'emporta.

«Est-ce pour les plaines blondes, les vallées vertes où vécurent les Chambley?... Peut-être.

(fin au prochain numéro)

— 0 —

L'ASSASSIN DE PERINE

(suite de la page 14)

ment, désertaient, pour ne pas l'accueillir, le seuil de leurs maisons.

Il rentra dans sa chaumière vide, à l'autre extrémité du hameau, sans avoir serré une main compatissante, ni recueilli un sourire ami.

Le lendemain, il se présenta à l'usine pour y reprendre son travail; on lui répondit qu'il n'y avait plus de place pour lui.

Il se retira le coeur serré, horriblement malheureux.

Qu'est-ce qu'ils avaient donc tous

POURQUOI SOUFFRIR

Quand des ajustements chiropratiques peuvent enlever le mal qui vous mine et veut faire de vous sa proie?

La Chiropratique est la méthode scientifique et naturelle par excellence de corriger la cause des maladies.

L. HURTUBISE

DOCTEUR EN CHIROPRATIQUE
83 Champlain, St-Jean, P.Q. Tl. 894

Tél. Rés. Amherst 3586

En toute occasion appelez:

IBERVILLE TAXI STAND

Coin Iberville et Ontario

Demandez ALBERT

PIERCE ARROW — PACKARD
LIMOUSINE DE LUXE

Pour Mariage, Baptême, Promenade,
Enterrement.

SERVICE JOUR ET NUIT

Albert Daudelin - - 2038 FRONTENAC
MONTREAL

contre lui, puisque les juges avaient dit qu'il n'était pas coupable ?...

Et, soudain, il comprit.

Dans la rue principale, un gamin le montrait au doigt, et sa petite voix claire, impitoyable, disait :

— Voilà l'assassin de Périne!

V

C'était un soir d'été, trois ans après.

A la petite station perdue au milieu de la lande, une femme descendit du train venant de Paris et, sans autre bagage qu'un paquet noué à son bras, se mit en marche sous le ciel plein d'étoiles.

Elle était d'une maigreur extrême, avec la pâleur fragile des convalescents, et à la voir ainsi, toute frêle et brisée, il était difficile de reconnaître en elle la créature triomphante qui avait été Périne Lespérou.

Elle arriva à sa demeure muette au bord de la lande.

Quand, enfin, elle eut pénétré dans l'intérieur, inondé de poussière et emplis de cette atmosphère de désolation spéciale aux logis abandonnée, une grande tristesse l'accabla, et au bout de quelques instants, elle sortit pour respirer et rêver dans l'air pur de la nuit.

Assise sur le banc rustique, devant sa porte, elle remontait la pente inévitable du passé.

Elle revoyait cette autre nuit d'été, toute pareille à celle-ci, où soulevée d'obscurités impatientes, fuyant l'homme qui l'aimait de si humble amour, elle avait pris son vol vers Paris d'où elle était sortie et dont le mirage inconnu la hantait.

Enfant de l'Assistance publique, elle avait été confiée toute petite aux soins de la bonne vieille Claudine Lespérou, qui,

en mourant, lui avait assuré un modeste sort en lui léguant son bien après l'avoir adoptée. Mais ce sort médiocre ne suffisait pas à Périne. Elle se disait que, belle et fine comme elle l'était, elle devait appartenir à une famille riche, noble peut-être! A Paris seulement, elle avait des chances de retrouver cette famille, et, en tout cas, de rencontrer la fortune digne de sa beauté.

Ce fut la misère qu'elle y trouva, l'humiliation et l'épuisement des places instables que le dénuement la contraignit bientôt d'accepter; puis, la maladie causée par le chagrin, et la fatigue des besoins trop rudes.

Comme tant d'autres épaves, l'hôpital l'avait recueillie. Plus heureuse que certaines qui, au sortir de la maison d'asile, vont à la honte ou meurent de faiblesse et de besoin dans quelque coin, elle était revenue dans sa pauvre maison, grâce à la charité d'un grand médecin qui, avec sa feuille de sortie, lui avait glissé un billet de cent francs dans la main en disant :

— Retournez dans votre village, mon enfant. Si toutes vos pareilles savaient ce qui les attend dans l'enfer de Paris, elles ne s'y hasarderaient jamais!

A ce souvenir, Périne soupira.

Hélas! oui, si on savait!...

Soudain, un cri lui fit lever la tête; un homme se tenait devant elle, s'exclamant :

— Toi!... Périne!

Elle le considérait, incertaine, n'osant reconnaître dans cet être courbé, aux cheveux blanchis, le beau gars qui l'avait tant aimée.

Presque pas étonné, la première émotion passée, car il avait toujours cru qu'elle reviendrait un jour à sa maison d'enfance, — et c'était ce confus espoir qui l'y ramenait, lui, chaque soir, — l'homme reprit avec une tristesse exempte d'amertume :

— Ah! tu ne me reconnais pas, Périne?... C'est que j'ai bien souffert, Va!...

Elle pressentit quelque atroce malheur, dont elle était cause, et, doucement, elle pria :

— Assieds-toi là, Guillaume, et raconte-moi.

Il obéit.

D'une voix que rendait tremblante l'épreuve revécue, il dit l'accusation terrible qui avait pesé sur lui, et l'existence plus terrible encore subie ensuite sous la réprobation de tous. Un autre serait parti, aurait caché au loin la honte d'être, malgré l'acquiescement, l'assassin de Périne! Mais lui, pauvre Breton attaché à son sol, le courage de l'exil lui avait manqué! Il avait accepté l'injustice, et presque la condition d'un mendiant, car il n'obtenait un morceau de pain qu'en accomplissant dans le village les besoins dont personne ne voulait. Et, d'ailleurs, il était heureux quand même, puisque, maintenant, tout le monde allait savoir qu'il était innocent.

Périne pleurait, répétant :

— Mon pauvre Guillaume!... Mon pauvre Guillaume!... Tu ne me pardonneras jamais!...

Guillaume ouvrit la bouche pour répondre; puis, timide, il se tut.

Mais, à ce moment, en haut du chêne, comme en une autre soirée pareille, le rossignol chanta; prestigieux poète des belles nuits d'été, il célébrait sans doute que l'oubli est divin et l'amour immortel...

Alors, enhardi, Guillaume murmura :

— Si tu voulais, Périne!...

Il rencontra sous ses lèvres un pâle visage mouillé de larmes... Leurs coeurs se fondirent, tout devenait... Il ne s'agissait plus que de recommencer à vivre...

Paul JUNKA.

6 BEAUX ROMANS D'AMOUR

donnés gratis en prime à tout nouvel abonné

UNE BELLE PRIME

Offerte Gratuitement

Dans le but bien légitime de mieux faire connaître notre Revue, et de ce fait recruter de nouveaux et nombreux abonnés, "La Revue de Manon" donnera ABSOLUMENT GRATIS, à toute personne qui s'abonnera dès maintenant, une BELLE PRIME de 6 Romans complets.

Ces romans sont écrits par les meilleurs romanciers français et peuvent être lus sans aucune crainte pour la morale.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir de.....192...
Ci-inclus la somme de \$2.00 en paiement.

Nom et prénoms.....

Adresse.....

Comté..... Province.....

Adressez ce bulletin, écrit de façon très lisible, à "LA REVUE DE MANON",
2035 St-Denis, Montréal, Qué., en l'accompagnant d'un mandat de poste.

Sur réception de ce bulletin rempli tel qu'indiqué, "La Revue de Manon"
sera envoyée pendant un an (24 numéros) sans frais additionnels.

Chaque abonné recevra gratis 6 beaux romans d'amour, comme prime spéciale.

ABONNEZ-VOUS A

LA REVUE DE MANON

La seule qui paraît deux fois le mois (le 1er et le 15) et publie les plus beaux romans,
nouvelles, musique, etc. \$2.00 par année—24 numéros

La Pauvreté du Sang

engendre les plus redoutables maladies

Des Milliers de Femmes en Souffrent



Les femmes sont sujettes à la pauvreté du sang et c'est la provenance de la plupart de leurs maladies.

Nous voyons sur la rue, dans l'atelier, dans les bureaux, etc., des jeunes filles, des pauvres femmes languissantes que la moindre chose fatigue. La majorité de ces femmes sont découragées parce qu'elles ont essayé de se tonifier par mille moyens qu'on leur a suggérés et qu'elles n'ont pas obtenu de résultats satisfaisants.

Mais ces femmes ont-elles essayé comme leurs mères, leurs grand'mères, les

Pilules ROUGES

le remède par excellence pour les femmes pâles et faibles, lequel tout en reconstituant le sang, chasse les maux de tête, les douleurs dans le dos, les reins, tonifient les nerfs, augmentent les forces en donnant de l'appétit et assurent des périodes régulières et sans douleur.

Il faut les prendre pour cesser d'être découragées.

"J'étais très faible et comme toute jeune fille anémique, j'avais à souffrir de plusieurs malaises qu'occasionne cette maladie. A chaque période je souffrais doublement, particulièrement de mes reins.

Ma mère qui avait recouvré la santé avec les Pilules Rouges me les fit prendre, convaincue qu'elles me ramèneraient à la santé. En effet après deux boîtes d'emploi, je me sentais moins souffrante et plus forte. Un traitement de six

boîtes me fit un sang riche et abondant, qui tout en tonifiant mes organes me rendit forte et bien portante." Mlle Bertha Labrecque, Salmon Falls, N.H.

"Après la naissance de mon dernier bébé, je demeurai pendant un an et demi dans un état d'affaissement général. Je n'éprouvais pas de grandes douleurs, mais une lassitude complète qui m'empêchait tout effort. Je ne pouvais rien faire dans la maison, je n'étais pas même capable de voir à mes enfants. Si j'essayais de soulever mon bébé, je ressentais immédiatement des points dans le dos et j'étais prête à défaillir tellement j'étais faible. Sans aucun succès, j'ai essayé tous les remèdes que je connaissais.

Un soir après avoir lu les témoignages de dames qui avaient refait leur santé par l'emploi des Pilules Rouges, mon mari me dit: "Je crois que ce remède te soulagerait." Dès le lendemain, je commençai à le prendre. Tout de suite, je sentis pénétrer en moi une vigueur, une force nouvelles. Graduellement, je repris mes occupations sans que cela me fatigue. Après l'emploi de dix boîtes de ces bonnes pilules, j'étais parfaitement rétablie. Depuis dix ans, je fais tout mon ouvrage et je me porte beaucoup mieux que lorsque j'étais toute jeune femme. Ce sont les Pilules Rouges qui m'ont fait une telle santé et je suis heureuse de les recommander." Mme J. Dufresne, 6494, rue Bourbonnière, Montréal.

CONSULTATIONS MEDICALES.—Afin d'aider votre traitement, vous pouvez consulter à son bureau ou par correspondance notre Médecin qui vous indiquera toujours le meilleur régime à suivre. Dans les cas requérant l'intervention chirurgicale, il vous dirigera au meilleur chirurgien de votre localité.

Pilules Rouges par la poste, 50c la boîte ou 3, \$1.25.

Cie Chimique Franco-Américaine, 1570 rue St-Denis, Montréal.

BIEN JOYEUSE

est la mère qui voit ses enfants Gais, Forts, resplendissants de Santé, pouvant jouer et babiller à leur aise.

Mais combien Malheureuse est celle qui voit ses chers petits Pâles, Déprimés, Chétifs, Pleurards, manquant d'Appétit, n'ayant pas de Sommeil, n'arrivant jamais au jeu, ou dans leurs études.

Pour ces pauvres mamans, il serait facile de remédier à cet état de choses si elles donnaient à leurs enfants de l'

O V O N O L

contenant de l'extrait de foie de morue, de la lécithine (jaunes d'oeufs), de l'iode, des hypophosphites composés, etc., (sans alcool).

L'Ovonol est le remède par excellence pour combattre la Scrofule, le Rachitisme, pour aider à la formation des Enfants, atténuer les malaises de leur Croissance.

L'Ovonol refait rapidement les forces après la grippe, la coqueluche, la rougeole, la scarlatine, la fièvre typhoïde.

Essayez ce Grand Tonique des Enfants, partout ou par la poste, \$1.00.

Cie Chimique Franco-Américaine, Ltée, 1570 rue St-Denis, Montréal.

Pages d'histoire



DOW

Old Stock Ale

Mûrie à Point

La Venue des Blancs
1534

Lorsque Cartier découvrit le Canada, en 1534, il constata que les sauvages avaient une vive intuition des excellentes choses que leur apportait la civilisation—plus tard la bière DOW OLD STOCK ALE devint leur boisson favorite et la demande populaire en a toujours augmenté depuis.

Prime par la Force et par la Qualité!